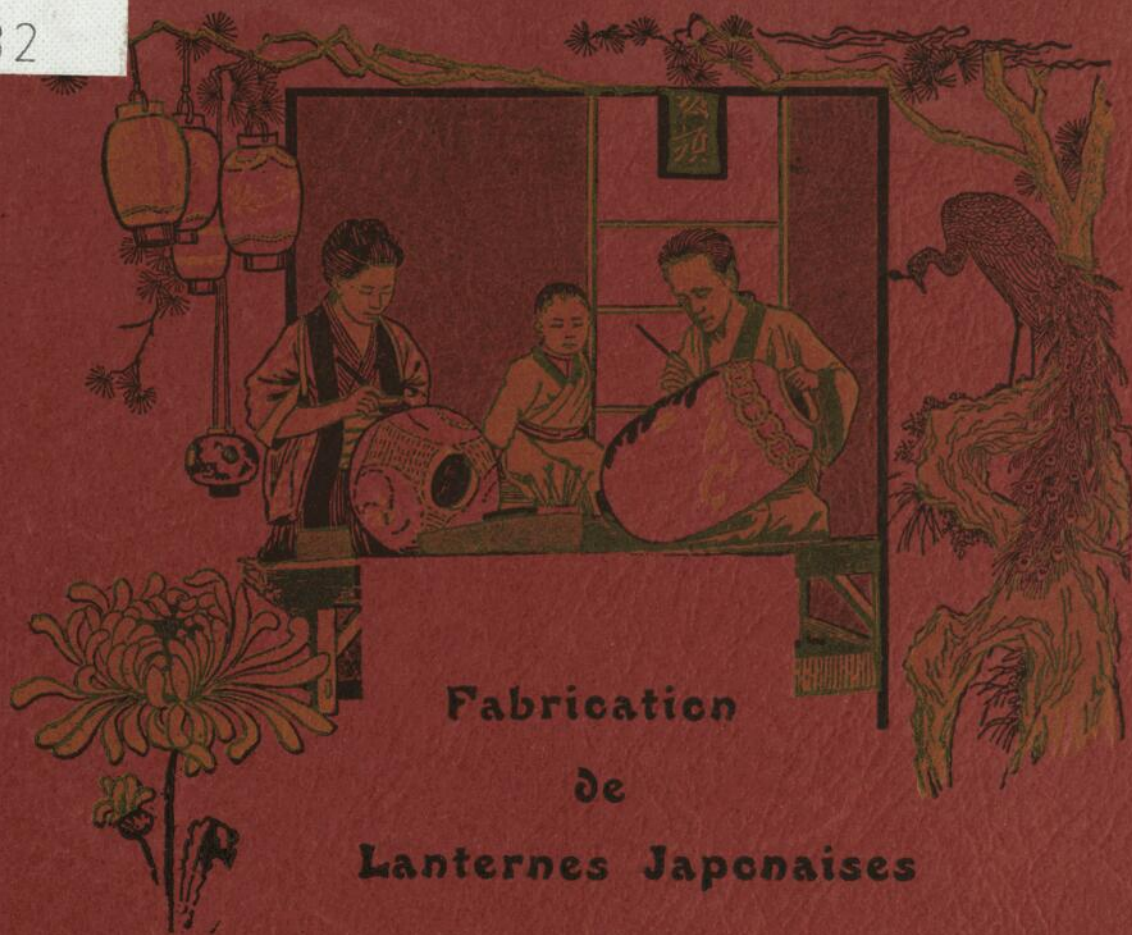


BV
2300
F712H57
1932



HISTOIRES

DE

MISSIONS

Vers Saint François



Saint François et la brebis.

V. Rossignoli

LE CINQUANTENAIRE

1882. — Il y a cinquante ans, l'Encyclique *Auspicato* venait d'annoncer au monde catholique le septième Centenaire de la mort de saint FRANÇOIS d'Assise. Léon XIII engageait les foules à s'inscrire dans le Tiers-Ordre afin de retremper leur foi et leur vie aux plus pures sources du christianisme, dans l'Évangile même, auquel FRANÇOIS avait donné par sa ferveur de réalisation « sans glose » comme une jeunesse nouvelle.

1882. — En cette même année, Mère Marie de la Passion arrivait à Rome pour la troisième fois. C'était là toujours qu'elle venait chercher la lumière et l'impulsion décisive, aux heures où la Providence l'acculait pour ainsi dire à de nouvelles initiatives, qui devaient façonner et parachever une œuvre si visiblement voulue de DIEU.

Là-bas, en Bretagne, l'Évêque de Saint-Brieuc qui, en 1877, avait donné asile à l'Institut naissant des Missionnaires de Marie avec un si véritable et affectueux intérêt, Mgr David se mourait.

Il avait béni la courageuse Fondatrice avec d'autant plus de paternelle solennité qu'il sentait sa main défaillir, mais il voulait cette main protectrice, jusque sur l'avenir encore incertain, où DIEU allait faire trouver au jeune Institut sa forme définitive.

Mère Marie de la Passion désirait enter sa famille reli-

gieuse sur une lignée ancienne dont les saints lui serviraient de noblesse, de modèles et de répondants. A quel Ordre s'appuierait-elle ? Son attrait l'emportait vers FRANÇOIS d'Assise.

Ce n'était pas chez elle un amour poétique. En ce temps-là nous n'avions pas encore vu la moderne floraison littéraire et artistique que devait provoquer la succession des anniversaires franciscains. Marie de la Passion aimait saint FRANÇOIS pour sa tendresse passionnée envers JÉSUS-CHRIST et sa ressemblance littérale avec le Maître. Elle l'aimait d'instinct, parce que son âme avait été préparée pour cela, elle devait être un instrument aux mains de FRANÇOIS pour accomplir une œuvre nouvelle, 700 ans après sa merveilleuse épopée.

Le 4 octobre 1882, il y avait grande fête à l'Araceli, l'église des Frères Mineurs qui avoisine le Capitole. On y chantait en toute dévotion le septième Centenaire du Petit Pauvre.

Mère Marie de la Passion et l'une de ses premières compagnes, Mère Marie de Sainte-Véronique, montaient de grand matin le fameux escalier à pente raide, interminable, qui pouvait leur paraître en vérité l'échelle de Jacob. L'âme de la Fondatrice savait trouver là-haut un peu de ciel et sa joie, joie incroyable, joie que DIEU seul peut donner au lendemain et à la veille de tant de souffrances, se vivifiait dans l'espérance d'appartenir bientôt à l'Ordre du séraphique Stigmatisé.

A l'église, les deux religieuses entendirent la Messe dite ce jour-là à l'autel de Saint-François par le Ministre Général des Frères Mineurs lui-même, puis elles se rendirent dans un petit oratoire, à gauche du sanctuaire.

Là, dans cette chapelle où la piété romaine vénérât la statue miraculeuse du *Santo Bambino*, une cérémonie très humble, très simple s'accomplit : la Profession dans le Tiers-Ordre de deux religieuses. Pour la première fois la robe blanche des Missionnaires de Marie se ceignait d'une corde et la bénédiction du P. Raphaël d'Aurillac conférait au scapulaire blanc des nouvelles Franciscaines les titres et privilèges de l'habit de la Pénitence. Après la cérémonie, le Ministre Général, le Rme P. Bernardin de Portogruaro, entra.

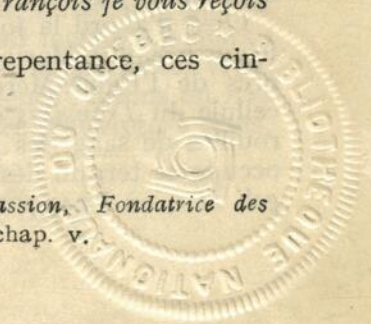
« Révérendissime Père, dit Mère Marie de la Passion, en moi recevez pour vos enfants toutes les Missionnaires de Marie présentes et à venir ; bénissez-les, adoptez-les, je vous prie. »

Et lui, écartant son manteau, comme s'il eût voulu faire comprendre qu'un grand nombre viendrait s'y abriter, dit avec une flamme dans le regard :

« Oui, ma fille, je vous adopte, vous et toutes vos enfants présentes et à venir ; au nom de saint François je vous reçois pour ses filles. Soyez bénies (1). »

Paroles efficaces, adoption sans repentance, ces cinquante ans en sont le gage.

(1) La T. Rde Mère Marie de la Passion, Fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie, chap. v.



Ce don d'une part, cette adoption de l'autre furent ratifiés maintes fois. Ils devaient l'être officiellement par le Saint-Siège qui, dans le Bref du 12 août 1885, accordait aux Missionnaires de Marie le titre de Franciscaines et le privilège de dépendre du Ministre Général des Frères Mineurs ; ils le furent surtout et dès la première heure par la protection du Rme P. Bernardin de Portogruaro.

La personnalité du Ministre Général qui, vingt ans, gouverna l'Ordre des Frères Mineurs était marquante à Rome ; mais à côté de son autorité, comment ne pas évoquer cette grandeur d'âme, l'ampleur de cette bonté et ce prestige radieux de sainteté dont sa physiologie s'aurolait et dont la mémoire va grandissant.

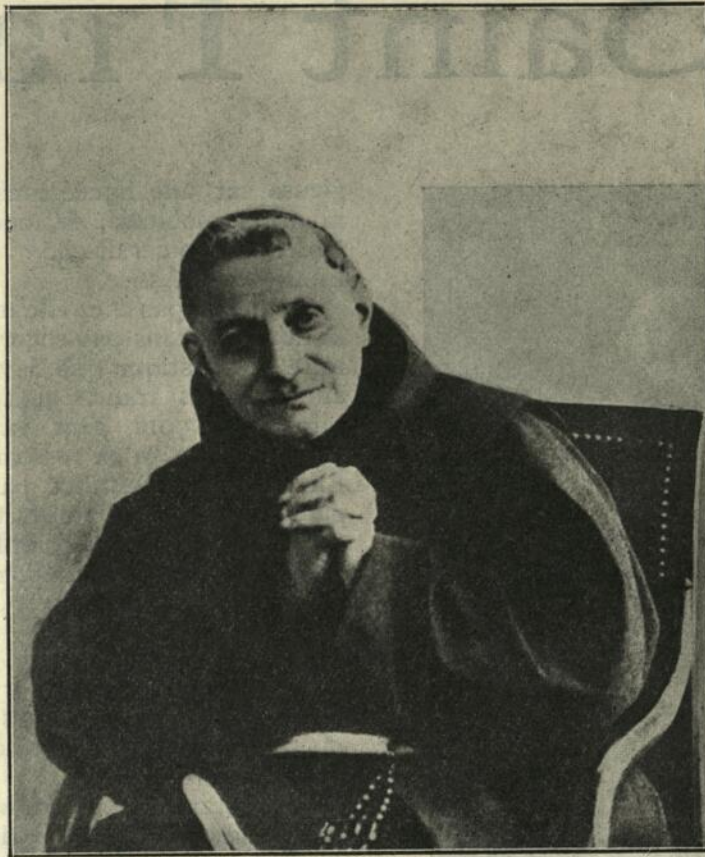
Son geste d'adoption, au matin du 4 octobre 1882, ouvrait entre lui et les Franciscaines Missionnaires de Marie des rapports dans lesquels il se montra toujours le conseiller, le tuteur et le père du jeune Institut ; tuteur aussi fort et courageux que sèraphiquement paternel et bienveillant. Depuis, ses successeurs ont partagé cette bienveillance et la continuent.

Un autre nom a ici sa place : c'est celui du T. R. P. Raphaël d'Aurillac. Dès le début, le Rme P. Bernardin de Portogruaro lui avait confié les Missionnaires afin qu'il les guidât dans la voie franciscaine. DIEU avait donné à ce saint religieux, à un degré éminent, l'esprit de sagesse et de surnaturelle prudence et il remplit successivement dans l'Ordre des charges importantes : Provincial d'Aquitaine, Définitiveur Général, Procureur Général.

Toujours il fut pour la T. Rde Mère Marie de la Passion l'appui le plus sûr, et tout en exerçant sur elle son influence morale de directeur de conscience, il n'entrava jamais le génie d'initiative ni la grâce spéciale attachée à sa vocation de Fondatrice. Admirant les desseins de DIEU en cette âme d'élite, il n'en faisait que canaliser pour ainsi dire l'activité à la fois si surnaturelle et si pratiquement féconde.

Que de faits, de *fioretti*, il y aurait à glaner dans l'histoire franciscaine de l'Institut. Nous n'en citerons que deux, plus importants par eux-mêmes et plus éloquents.

C'est d'abord la fondation du couvent Notre-Dame des Roses à Sainte-Marie-des-Anges, en décembre 1895. Ainsi, près de l'Église-Mère de l'Ordre, la Portioncule, de la cellule du *Transitus* et du petit jardin où les rosiers sont rouillés de sang, les Missionnaires ont une demeure. Elle occupe ce terrain désigné au cadastre sous le nom d'« *Angeli II* », où FRANÇOIS vit jadis au « Chapitre des Nattes »



Rme P. Bernardin de Portogruaro.

les huttes innombrables de ses fils, où il bénit et envoya aux Maures ses premiers Martyrs.

Voir ses filles dans la plaine d'Assise fut une immense douceur à l'âme de Mère Marie de la Passion, mais rien ne devait lui faire toucher de si près l'adoption sèraphique qu'en 1900, l'holocauste de Tai-uien-fou.

Les Fils de saint FRANÇOIS avaient appelé leurs Sœurs en Chine, ils leur avaient ouvert Tchéfou, Itchang, le Chensi et puis Tai-uien-fou. Là, un jour, la persécution souffla en bourrasque. L'Évêque, son Coadjuteur, quatre autres religieux restent au poste mais veulent mettre à l'abri les religieuses. Mère Marie-Hermine supplie ! Saint FRANÇOIS l'écartera-t-elle à l'heure si désirée du sacrifice ? L'Évêque comprend et acquiesce.

Le 9 juillet, avec six Franciscains, sept Franciscaines Missionnaires de Marie sont fauchées par le glaive d'Yushien, le cruel vice-roi du Chensi. Pour la première fois, la robe blanche des Missionnaires de Marie s'empourpre, mais ce sang que boit, avide, la terre de Chine, est mêlé à celui des Frères Mineurs. L'adoption promise le 4 octobre 1882 est scellée par un même martyr.

L'ESPRIT QUI VIVIFIE

Mère Marie de la Passion avait embrassé l'idéal franciscain fait d'amour de Jésus et de Jésus Crucifié, d'abandon à la Providence, de pauvreté, de zèle apostolique. Il devait profondément marquer les Constitutions du nouvel Institut.

Cet amour du Christ, amour d'imitation, tendre, ardent pour l'humanité de JÉSUS qui caractérise en quelque sorte la spiritualité franciscaine, elle l'avait d'instinct et sous sa plume nous retrouvons le souffle de Greccio comme celui de l'Alverne qu'elle communiqua à ses filles comme une obligation morale.

« C'est en contemplant le mystère de l'Alverne, nouveau Calvaire, que nous comprenons dans toute son étendue, la grâce de la vocation sèraphique basée sur la Pauvreté ; elle nous unit à Jésus depuis Bethléem et nous livre à l'amour pour nous dépouiller, nous crucifier, nous transformer en Notre Seigneur, sinon par le martyre du corps, du moins par le feu de l'amour. »

Mais le Christ dans son humanité sainte est tous les jours avec nous dans l'Eucharistie, mystère d'amour et de rédemption. FRANÇOIS le sait, et « adore le Très Saint Corps dans toutes les églises du monde » :

« Adoramus Te, sanctissime Domine Jesu Christe, hic, et ad omnes Ecclesias tuas quæ sunt in toto mundo et bene-

dicimus tibi quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum. » Il s'attache au service des églises, il porte l'art dans les moules d'hosties qui vont donner au Pain du ciel la terrestre empreinte...

Mère Marie de la Passion offre à ses filles l'adoration quotidienne de la sainte Eucharistie exposée et leur décrit avec une telle ardeur leur vocation d'adoratrices que Mère Marie Hermine, première martyre de l'Institut, en Chine, pourra écrire comme un écho de la formation maternelle : « *L'Adoration du Très Saint-Sacrement est la moitié de ma vie, l'autre moitié consiste à faire aimer Jésus et à lui gagner des âmes.* » Et sur son lit de mort, qui bientôt allait être glorifié de parfums célestes, Sœur Marie-Assunta répétera : « *Eucharistie ! Eucharistie !* » seule plainte de sa faim inassouvie, résumé d'une vie d'amour.

S'il faut insister sur Jésus Crucifié dont FRANÇOIS, disciple passionné, est devenu surtout pendant les deux dernières années de sa vie la copie vivante, Marie de la Passion n'hésite pas à donner à ses filles, non pas comme une perfection de surrogation, mais comme une obligation de Règle l'offrande de victime. Elles la savent inséparable de leur vocation et, dans leur Fondatrice, en contemplant l'exemplaire.

Un Evêque franciscain a pu dire : (1)

« *C'est au Calvaire qu'est la plénitude et le cachet distinctif de l'esprit du saint Patriarche. Marie de la Passion, elle aussi, ne se contenta pas de l'amour jouissant, ni de l'amour agissant et priant, mais avec saint François, elle eut l'amour souffrant pour partage et lot personnel, la souffrance jusqu'à l'immolation complète, amoureusement embrassée ; car elle sera plus qu'une AME D'AMOUR, elle sera une VICTIME D'AMOUR.* »

Les enseignements de la Fondatrice, dès qu'elle abordait ce sujet, se faisaient pressants. Elle ne cessa de montrer à ses missionnaires JÉSUS Crucifié, FRANÇOIS stigmatisé, et eut la joie d'être comprise. Comme saint FRANÇOIS qui, à l'annonce du martyre de ses fils, les proclamait en toute vérité Frères Mineurs, avec une légitime fierté elle affirma à la nouvelle de l'hécatombe de Chine :

« *Il fallait des victimes dans l'Eglise pour remplir à nouveau le calice de la miséricorde, nous y avons jeté l'offrande de nos sept Martyres de Tai-wien-fou et cette offrande va commencer à réaliser vraiment la pensée qu'a eue Dieu en donnant la vie à l'Institut.* »

Pour répondre à l'ardent désir de Marie de la Passion, ne fallait-il donc rien moins que l'holocauste du sang ?... Il est des martyres plus cachés et non moins réels ; et à



Très Rde Mère Marie de la Passion.

ceux-là aussi sans cesse elle conviait ses filles.

« *C'est en laissant les épines le déchirer que le lys s'élève et fleurit dans toute sa beauté. C'est en se laissant féconder par le Sang divin, en y mêlant son propre sacrifice, que l'Epouse arrive à la beauté que lui désire l'Epoux.* »

L'abandon à la Providence a son expression dans la **pauvreté**. L'amour de DIEU avait tellement saisi FRANÇOIS qu'il s'élança en paladin dans la carrière de l'abandon. La divine Pauvreté, son épouse mystérieuse, opère cette donation totale. Elle délivre l'âme, l'élève au-dessus des égoïsmes, la livre à DIEU par l'amour. Quelle grandeur nouvelle !

« *J'ai vu la terre, a écrit Mère Marie de la Passion, et tout disait : le vrai pouvoir, c'est l'or. Et Jésus, le Roi des Pauvres, François,*

le Père des Pauvres, disaient : « Le vrai pouvoir, c'est l'amour qui est le détachement, qui est la pauvreté, qui est Dieu. »

« Pour elle personnellement, avoir ou ne pas avoir, étaient tout un ; s'apercevait-elle jamais qu'il lui manquait quelque chose (1) ? » Libre à cet égard, elle jouissait selon l'esprit franciscain, de la beauté de toutes les créatures, les employant au besoin, les sacrifiant avec une facilité égale. « *Le vrai pauvre se laisse tout prendre, au spirituel comme au temporel, à l'intérieur comme à l'extérieur. Pourvu qu'il ait Dieu, il garde sa paix dans l'abandon.* » « *Tenez par-dessus tout à la pureté de conscience, enseigna-t-elle à ses filles, n'offensez pas Dieu, faites tout pour son bon plaisir, abandonnez-vous à sa sainte volonté, puis ne vous inquiétez pas du reste, tout ira bien pour vos âmes sur la terre et au ciel.* »

La Fondatrice posa sur cette base franciscaine de l'ABANDON à la Providence non seulement le sens intime des missionnaires, mais aussi la vie matérielle.

Un jour, visitant le Noviciat des Châtelets, ce vieux manoir où cent novices s'exerçaient dans l'austère solitude aux devoirs des missions, Mère Marie de la Passion pénètre à la dépense et admire son ordre clair, qu'aucune provision n'encombre. Un peu de pain, une poignée de café vert, est-ce là la provende d'un grand couvent ? Les novices autour d'elle, le trouvent en vérité très simple et ordinaire ; alors la Fondatrice les fait mettre à genoux : « Oh ! que cela me console, voici bien la pauvreté, vivre au jour le jour d'abandon à la Providence ; disons un *Ave Maria* pour remercier DIEU de votre pauvreté. » Puis, l'*Ave Maria* achevé :

(1) Mgr Noël Gubbels, O. F. M.

(1) *Vie de Mère Marie de la Passion*, F. DARC.

« Mon DIEU, conservez ces enfants dans la pauvreté ;

« Mon DIEU, conservez-les charitables puisqu'elles sont si pauvres ;

« Mon DIEU, gardez les Châtelets à ces enfants qui sont si pauvres. »

La sollicitude de la Providence répondit souvent à cet abandon, confiant, à cette foi en la pauvreté.

Quand deux petites Sœurs quêteuses, attardées un soir en rase campagne, sans gîte ni viatique, trouvèrent un bon pain frais au milieu du chemin, elles ne furent pas étonnées, mais se réjouirent de le devoir à leur Père des cieux.

Les avanies ne manqueront point il est vrai, à ces pauvres volontaires ; « *le cœur de votre Mère les a toutes ressenties, — pouvait écrire déjà en 1897, Mère Marie de la Passion, — mais mon âme de religieuse et de fondatrice a cependant tressailli de bonheur : ces quelques traits nous donnent une plus grande ressemblance avec les premiers disciples de saint François. Oh ! mes enfants, celles qui veulent généreusement embrasser l'humilité trouveront le moyen de la pratiquer en tout et toujours.* »

Et ailleurs, elle ajoutera comme pour montrer que les nécessités modernes de couvents et d'installations ne peuvent atteindre le détachement où vit la missionnaire :

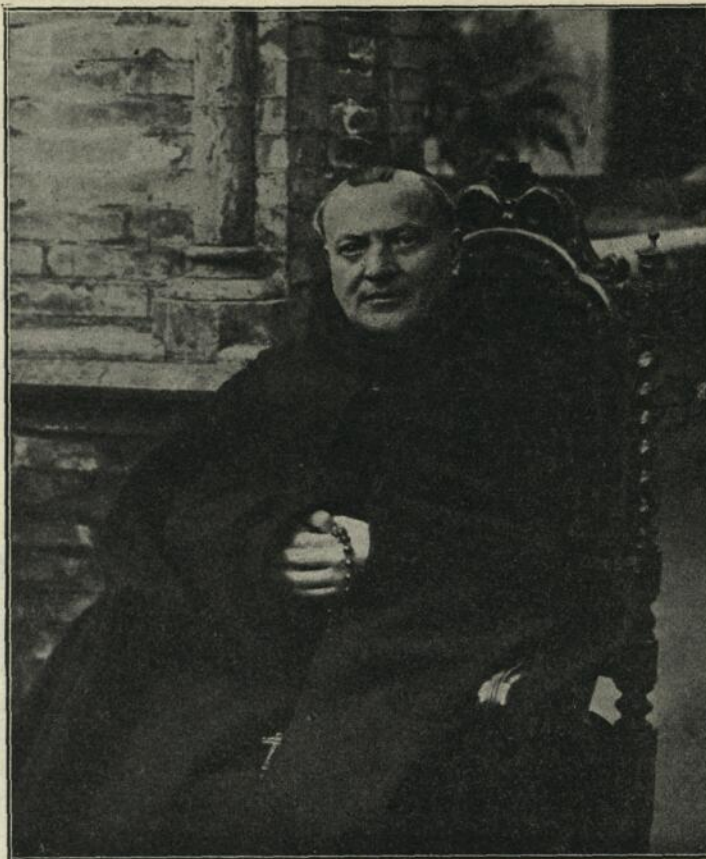
« *Je ne reconnaitrai pour mes vraies filles que celles qui seront capables de pratiquer l'absolue pauvreté... Que l'on puisse vous dire, fût-ce au milieu de la nuit : va ici, va là, et que vous puissiez vous lever et partir sans un objet à emporter, sans un adieu à faire.* »

Sans être ordinairement exigé, ce fait n'est pas sans exemple. Quel idéal pour des pécheuses d'âmes ! C'est bien là renouveler un peu le geste des premiers apôtres appelés par le Maître : « *Ils laissèrent tout et le suivirent.* »

Le zèle des âmes. Après le Chapitre des Nattes, le Séraphique FRANÇOIS sut, par révélation, qu'il était temps d'envoyer ses fils jusqu'aux contrées les plus reculées : « *Mes chers enfants, dit-il, le Seigneur m'a commandé de vous envoyer chez les infidèles pour y prêcher et confesser la foi...* »

Et après leur avoir dicté un code de vertus missionnaires, il achève :

« *Je vous conjure d'avoir toujours devant les yeux la Passion du Seigneur ; ce souvenir vous fortifiera et vous aidera à tout souffrir pour son amour. Ne craignez rien car Dieu est avec vous ; allez au nom du Sei-*



T. R. P. Raphaël.

gneur qui vous envoie... (1). »

Déjà Marie de la Passion avait entendu l'appel des âmes, et la volonté de DIEU s'était imposée à son amour, ouvrant à son grand cœur un horizon sans limite. Franciscaine, elle prend comme point de départ la croix :

« *Au pied du Crucifix, pénétrons le prix des âmes,* » et cet amour du Christ est un tel aiguillon à son zèle qu'elle écrit à ses filles :

« *Je voudrais vous faire entendre l'appel qui retentit dans mon cœur : des âmes ! des âmes ! Quand on pense qu'elles ont coûté le Sang d'un Dieu, quand on envisage ce que Notre Seigneur a fait pour leur rédemption, on se sent une passion d'arriver à les conquérir à Jésus-Christ.* »

Cette passion elle la révélera et, ne connaissant pas de demi-mesure, elle ne limitera pas le champ d'action de ses filles et saura inscrire dans leurs Constitutions l'obéissance courageuse :

« *Les Franciscaines Missionnaires de Marie s'établiront, selon le désir du Saint-Siège, dans les missions les plus périlleuses et les plus éloignées.* »

N'est-ce pas un écho de la voix du Maître lui-même et de son disciple FRANÇOIS : « *Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.* »

Pour les âmes, la missionnaire ne doit rien épargner ; son temps, ses travaux, ses fatigues, son sang même. Elle se fait : *petite servante de tous pour que les âmes tressaillent au contact de la charité.* Rien ne la rebute : ni la chaumière au milieu des sauvages, ni les courses en montagnes, les voyages en pirogue ou en jonque, le grand hospice ou les plaies affreuses des lépreux, ni l'ingratitude du barbare ou les armes du brigand, ni la monotonie d'un dévouement apparemment stérile, infructueux, ni la mort lente sous un climat de feu.

« *Allez de l'avant malgré la souffrance, a dit la Fondatrice, et livrez tout à Dieu.* »

Il y a quelques années, préfaçant une biographie de la Très Révérende Mère Marie de la Passion, le Révérendissime P. Pacifique Monza, Ministre Général de l'Ordre des Frères Mineurs, disait :

« C'est une page de l'histoire franciscaine que vous avez écrite, mes chères filles. Au cours des siècles, DIEU avait maintes fois suscité des vierges fondatrices d'Instituts, destinés à compléter l'action de l'Ordre franciscain

(1) Mariano de Florence.

sur les hauteurs de la contemplation ou dans les œuvres variées de la charité.

« Au siècle dernier, siècle des Missions, la Providence a voulu nous donner aussi des vierges missionnaires et elle a suscité Marie de la Passion pour créer cette phalange qui, en l'honneur de l'Immaculée Conception récemment définie, devait ajouter au nom de Franciscaine, celui de Missionnaire de Marie.

« De la sorte, suivant une parole d'un de mes prédécesseurs les plus vénérés, la nouvelle famille devait être le présent de *Marie* à l'Ordre franciscain, pour le récompenser d'avoir si vaillamment défendu, à travers les âges, le glorieux privilège de son Immaculée Conception.

« Elle est bien, en effet, une fille de saint FRANÇOIS, cette Marie de la Passion, qui professe un attachement si profond et si loyal envers le Successeur du Séraphique Patriarche, un culte si tendre et si enthousiaste envers le Pauvre d'Assise, une dévotion filiale et fraternelle pour les Saints de l'Ordre.



Rme P. Bonaventure Marrani,
Ministre Général des Frères Mineurs.

« François le lui a bien voulu rendre, en adoptant ses filles, en leur inspirant son détachement de tout sur la terre, son parfait abandon à la Providence divine et son zèle héroïque pour l'apostolat dans les Missions. Surtout, il a communiqué à l'Institut cette grâce du nombre qui est le propre de tout ce qu'il anime et féconde de son esprit. »

A cette grâce manifeste du *nombre*, s'ajoute celle de la *sanctification*.

La petite paysanne des Marches, Marie-Assunta, morte en Chine en 1905, commence à briller au ciel de l'Église, tandis qu'un à un les examens de son Procès de Béatification lui sont favorables.

Les noms des sept Martyres de Tai-uien-fou, celui de la Fondatrice elle-même, sont inscrits parmi les Causes en Cour de Rome.

Ces fleurs de sainteté se mêlent aux fruits abondants de l'œuvre apostolique et c'est là, semble-t-il, encore plus que les chiffres qui notent par milliers les conquêtes missionnaires, l'hommage du jeune rameau au tronc séraphique, en ce cinquantenaire.



Assise. — Le couvent Notre-Dame des Roses.

LES TAPIS

Missionnaires et Art indigène

Le Service des Arts Indigènes de Rabat fournissait, il y a quelque temps, les renseignements suivants :

« Tapis estampillés, provenant de la Région de Meknès, 1930 : 986 tapis représentant une surface de 3.968 mètres carrés... L'atelier des Franciscaines Missionnaires de Marie a donné 170 tapis mesurant 540 mètres carrés, soit 13 % du trafic local ; le reste est fourni presque entièrement par la montagne.

« Région de Midelt. — 384 tapis ont été présentés à l'estampille, représentant 1.129 mètres carrés... la production des Franciscaines Missionnaires de Marie de Midelt y est représentée par 100 tapis, soit 300 mètres carrés. »

La note ajoutait la valeur globale de la production, intérêt légitime du colonisateur. Pour la missionnaire, le travail l'emporte en lui-même sur son rendement, car il représente l'effort de ces femmes, de ces enfants qu'elle veut par lui moraliser, aider, élever. Quant à l'*Almanach des Franciscaines Missionnaires de Marie* qui, depuis plusieurs années, étudie les arts missionnaires, ce sera encore sous cet angle qu'il regardera les tapis.



Il y a 40 ans que l'on a essayé de tisser des tapis dans l'Institut de Marie de la Passion ; pourtant, ce travail demeura plutôt la spécialité de deux ou trois maisons et c'est en Europe qu'il débuta. Les Franciscaines Missionnaires de Marie ont toujours commencé par se faire ouvrières avant d'enseigner, mais des ouvrières ayant l'objectif missionnaire toujours présent à la pensée, et par conséquent, cherchant volontiers les modèles exotiques.

Le goût de l'art indigène n'est pas né aujourd'hui, par la force des circonstances ; ne peut-on dire qu'il est né avec l'Institut même, puisqu'il a sa source

dans l'intérêt affectueux que la missionnaire porte à tout ce qui concerne les peuples qu'elle approche ?

Dès 1891, Mère Marie de la Passion fit monter, aux *Châtelets*, un tout petit métier ; dès lors les novices vinrent, à tour de rôle, s'initier aux secrets de l'art. Aujourd'hui encore, elles prétendent réaliser sur leur réseau de cordes d'un mètre seulement de large, de vrais petits modèles et, si leur intention n'est pas de fonder des ateliers dans tous les coins de la brousse, un jour ou l'autre cependant, elles pourront être heureuses de couvrir du travail de leurs mains le sol trop misérable d'une pauvre chapelle.

A Anvers.

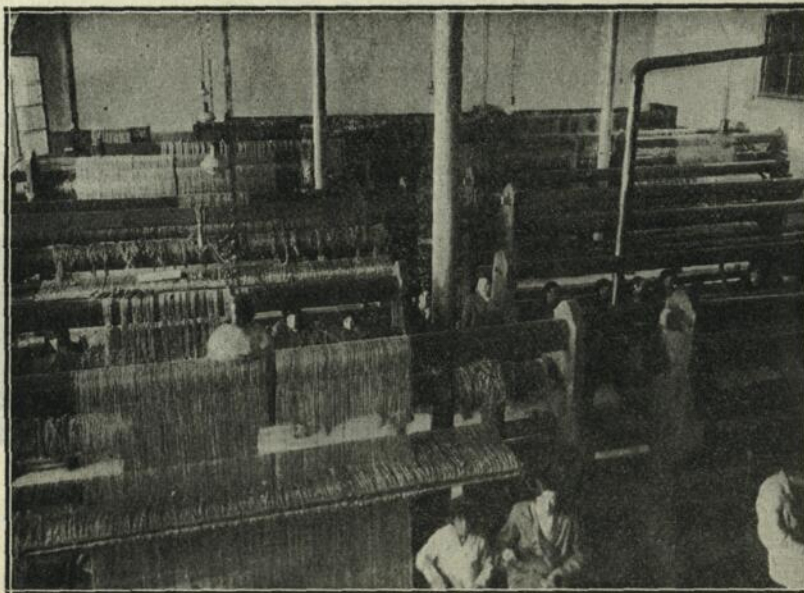
Le premier atelier proprement dit fut à Anvers. La maison était fondée depuis trois ou quatre ans, dans un quartier extrêmement pauvre, mais riche en même temps d'un grand nombre d'enfants qui encombraient la rue. Ce fut aussi la seule fortune des missionnaires ; elles accueillirent jusqu'à trois ou quatre mille bambins dans leurs classes.

Or, quand les petites filles, assez savantes, devaient quitter l'école, où allaient-elles ? En quelques « fabriques » du voisinage !

Aussi pour garder ces fillettes dans un milieu plus sain et familial, les missionnaires eurent-elles la pensée de créer des ateliers de broderie et couture et, comme les carrés de toile brodée ne pouvaient être multipliés indéfiniment, l'on chercha à varier la production.

Le tapis parut un travail vraiment féminin et en même temps artistique ; il répondait au but. Mais, premier obstacle à l'heureuse initiative, aucune religieuse d'Anvers n'en savait les secrets.

Les missionnaires ne peuvent s'arrêter pour si peu ! L'Institut était bien jeune encore, allait-il attendre d'avoir des maîtres ès-art en toutes branches pour donner du pain



L'atelier de tapis à Anvers.

à ces multitudes de pauvres enfants ? On commença donc à Anvers comme on le ferait encore aujourd'hui en bien des missions, avec des moyens infimes et des expédients ; franciscainement aussi ! Or, la « Pauvreté » tint ses promesses et la grande charité belge vint ensuite au secours.

Une religieuse se mit donc en quête de connaissances et visita avec grand intérêt ateliers et expositions. Puis, sur le cadre d'une ardoise cassée par quelque écolière, elle tendit des ficelles et s'ingénia à reproduire ce qu'elle avait vu. C'était en mars 1894. En juin ou juillet, aidée d'une autre Sœur, elle construit un métier rudimentaire et entreprend une vraie carpeste. Mère Marie de la Passion passe à cette époque à Anvers, encourage les artisanes, s'assied même au métier pour nouer quelques brins. Hélas ! la carpeste achevée se montre fort peu d'équerre ; on la tire à droite, à gauche, inutile, elle reste informe ! La Mère Fondatrice console ses ouvrières désappointées en emportant avec beaucoup d'honneur le chef-d'œuvre à Rome !

Cependant, à Anvers, on reprend courage, les cordes sont maintenant mieux tendues, et le second travail beaucoup mieux réussi, est offert en prémices, à S. Ém. le Cardinal Goossens, protecteur et ami des missionnaires. En août, un vrai métier est dressé dans la plus grande pièce de la petite maison ; quatre religieuses s'y exercèrent non sans peine ; mais comme elles ne savaient pas fixer certaines pièces du métier, la largeur du tapis après quelques trames avait déjà diminué de quinze centimètres. La constance était encore une fois mise à l'épreuve ; il fallait défaire, recommencer, et ce pauvre travail se crispait toujours ! Comment faire ?...

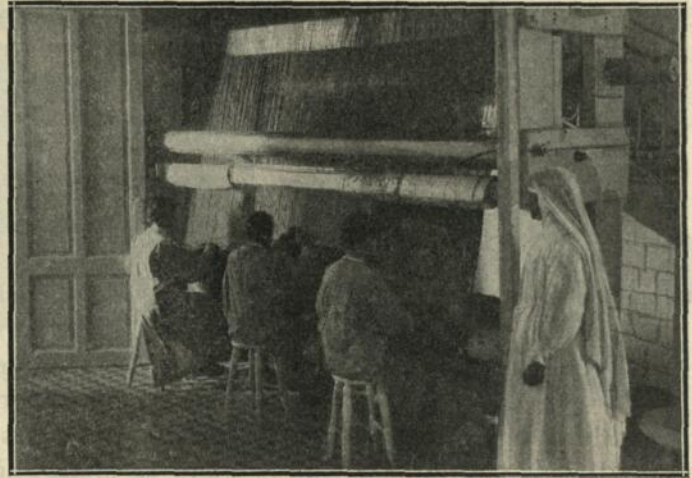
Le père d'une religieuse, tisserand de son métier, vint donner quelques conseils et l'on se crut sauvé. Pourtant, le tapis achevé, fut trouvé désespérément terne.

Alors une petite Sœur se souvint que dans son pays, on tondait les peaux de lapin pour leur donner du lustre et la carpeste, soumise à pareille opération, bien qu'avec des ciseaux à broder, apparut « du velours ! »

Enfin, au mois d'octobre, l'atelier pouvait s'ouvrir et les enfants y travaillèrent avec un tel entrain, qu'à Noël un tapis « de Smyrne » orna la chapelle ! Il existe encore aujourd'hui et fait le bonheur de la sacristine au couvent de Malines.

Depuis, l'atelier, soutenu par de généreux et éminents bienfaiteurs, prospéra ; il occupait soixante ouvrières en 1914 et avait produit, suivant les modes et les saisons, des tapis de style Louis XV, Louis XVI, Empire et moderne, aussi bien qu'oriental. La salle d'atelier, haute comme une église, contenait vingt à trente métiers monumentaux, toujours occupés.

La guerre faillit détruire l'œuvre, on recommença petitement ; actuellement (1931), dix-huit ouvrières



Un métier pour la fabrication des tapis à Mar del Plata.

demeurent fidèles aux traditions de vie sérieuse, d'esprit de famille et... de travail toujours plus beau ! Les ouvrières connaissent tous les points des différents styles, aussi leur confie-t-on en toute sûreté la réparation des tapis anciens. Les commandes importantes encouragent aussi leurs efforts.



Entre temps, d'autres métiers étaient montés en Irlande, pour les jeunes filles du village de *Loughglynn*, puis d'autres encore par delà l'Atlantique.

Quand il fallut enseigner des professions diverses aux trois ou quatre cents orphelines de l'*Asile Unzué de Mar del Plata*, l'art du tapis fut le bienvenu pour compléter le cycle des connaissances. Mais là les débuts ne ressemblèrent point à ceux d'Anvers ; l'apprentissage était fait, et par un de ces coups de baguette habituels aux bienfaitrices de l'*Asile*, le premier

métier fut immédiatement ce qu'il y a de plus perfectionné.



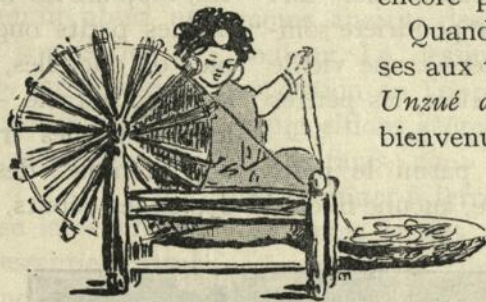
Au Maroc.

Enfin, en 1917, le « tapis missionnaire » est ramené dans sa patrie. Les Franciscaines Missionnaires de Marie qui, depuis 1913, habitaient déjà au cœur de la Médina de Meknès, ne pouvaient se contenter de soigner, en tant que *Toubibas*, les femmes marocaines ; elles rêvaient d'un bien plus grand, d'une œuvre plus large, d'une charité plus durable.

Le Maréchal Lyautey encouragea vivement la création d'un atelier de tapis.

Comme il a été dit ailleurs (1), pour cela tout manquait : local, matière première, ouvrières et finances ;

(1) Les Franciscaines Missionnaires de Marie. — *Une Œuvre montiale.*





Une vieille fileuse.

mais la volonté ne manqua pas. Mère Marie-Charles, la fondatrice des œuvres du Maroc, commence par acheter des moutons ; un colon charitable permet qu'ils aillent paître l'herbe de son clos, et même, la saison venue, les toisons « pour l'œuvre missionnaire »

sont tondues et lavées avec les « toisons coloniales » ; elles reviennent ensuite à Meknès ; alors la Mère Supérieure convoque quelques vieilles Marocaines qui savent filer, on leur partage la laine, elles la rapporteront en écheveaux.

Pendant ce temps, Sœur Marie de Notre-Dame de la Peinière et Sœur Marie du Bienheureux Chanel ont arpenté le bled. L'une aux Châtelets, l'autre à Anvers, avaient assez noué de brins de laine pour connaître les rudiments du métier, maintenant elles se sont initiées à la manière purement indigène, pour mieux dire : berbère.

Elles sont donc allées à Agouraï et là, pendant assez longtemps, suivirent, sous la tente des femmes berbères, toute la manipulation de la laine : la manière de filer, aussi bien que de monter le tapis.

De retour à Meknès, elles dressent deux métiers fort primitifs dans la grande salle d'une antique poudrière sommairement restaurée. La laine est apportée et une vieille Marocaine vient servir de mentor... Toutefois, les petites ouvrières invitées ne paraissent pas.

Les bruits les plus sinistres courent parmi le petit peuple de Meknès... par peur d'être mangée, aucune fillette ne se risque près de Bab Tisimi, l'original et franciscain logement des missionnaires. Finalement, le cas est porté devant le Pacha et, un jour, deux *Mokrami* (gendarmes indigènes) amènent solennellement deux petites filles, lesquelles crient, pleurent désespérément ! Après verte sermonce de leur escorte, elles restent là tout le jour, les pauvres enfants, sans chercher à fuir, mais n'arrêtent leurs gémissements qu'à l'heure du départ. Le lendemain matin, quel n'est pas l'étonnement des missionnaires de revoir les pleureuses rassérénées, venant gentiment demander du travail ! La démonstration était faite... elles n'avaient pas trouvé d'ogre dans la vieille poudrière ; d'autres petites *Médirat*, filles de quelques prisonniers de droit commun, voulurent

bien s'y risquer et l'atelier débuta ainsi avec une dizaine de petites filles.

Il convient toujours de commencer par les enfants, plus libres que les jeunes filles et les femmes, plus capables de progrès aussi. L'atelier grandira peu à peu avec elles ; en 1918, il comptait déjà 28 ouvrières ; en 1919, 50 ; en 1921, 101 et aujourd'hui environ 150. Quelques femmes engagées pour les travaux plus durs sont le petit nombre au milieu des enfants. Les missionnaires se font donc éducatrices autant que maîtresses d'atelier. Au début, les petites filles farouches, ne venant que par contrainte, durent être amadouées et si, bien vite, elles s'attachèrent aux religieuses, elles se disputaient entre elles comme petits chats. Parmi les femmes c'était pire chose : des clans, des batailles rangées et des *vendette* à perte de vue.

La maison des *Maraboutas* devint à la fois atelier, asile ou patronage, et même orphelinat, le tout très couleur locale. Sous prétexte d'étirer de la laine, une ribambelle de petites brunettes échappent au ruisseau, ou si l'on veut, à la poussière, où elles se seraient roulées tout le jour au risque de ternir leurs âmes autant que leurs petits visages.

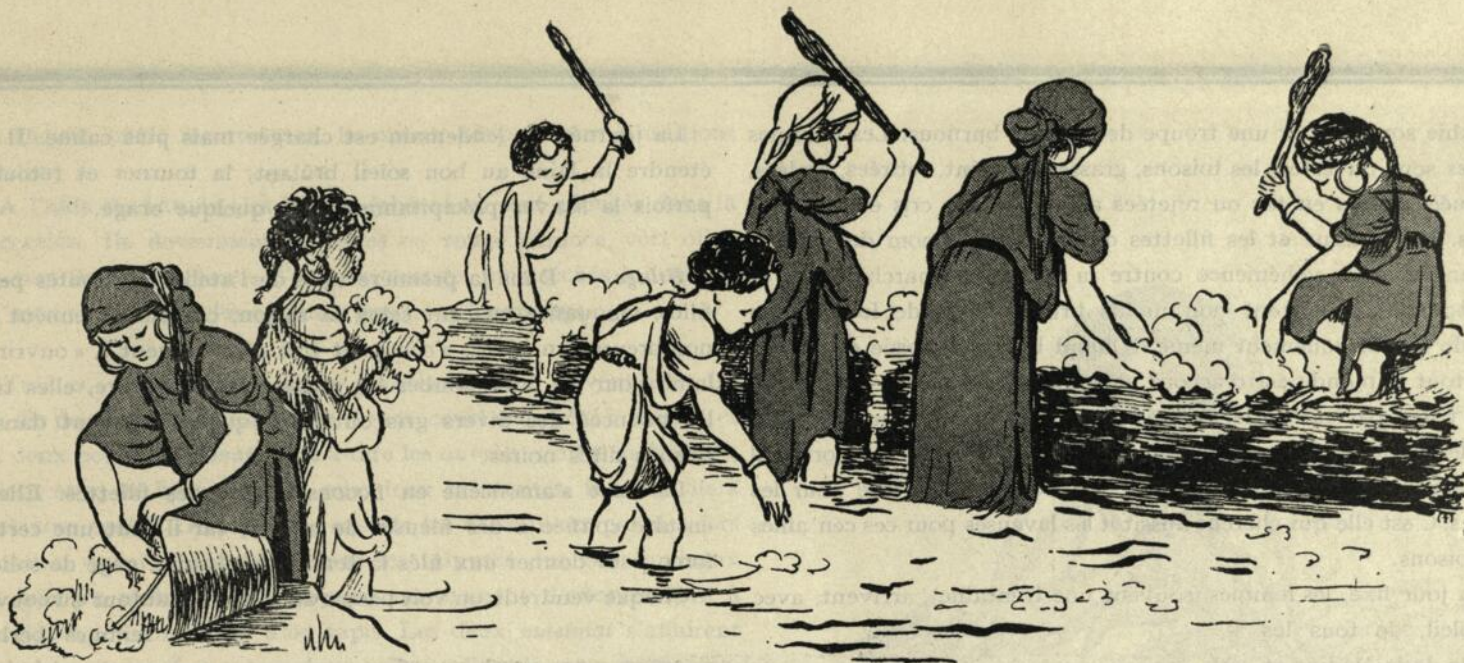
Pour les plus grandes, la religieuse trouve maintes occasions de leur enseigner la charité, la patience, la probité et aussi l'effort, car volontiers les bras, si ardents à la bataille, retombent devant l'ouvrage.

Quelle transformation parmi ces ouvrières depuis 1917 ! Toujours le même joli costume aux teintes chatoyantes, toujours les mêmes tatouages sur le front, les mains ; mêmes petits ongles rougis par le henné, mais presque plus de querelles, et si une contestation s'élève, — là est le grand miracle, — on se pardonne gentiment. Les orphelines indigènes travaillant avec les externes donnent le bon exemple ; des enfants se sont succédées nombreuses depuis les débuts, et progressivement, le cercle d'influence des missionnaires s'est ainsi élargi. Par les enfants, les relations se nouent avec les familles ; l'ancienne ouvrière, devenue jeune femme, demande volontiers conseil à ses maîtresses d'autrefois et même parfois protection.

On raconte entre autres anecdotes, qu'au sujet d'un procès, affaire de mariage ou d'héritage, un homme gardait injustement la dot d'une pauvre fille ; elle va confier sa peine aux religieuses qui préviennent l'autorité. Un jugement ne tarde pas ; la dot, c'est-à-dire le mobilier, doit être rapporté chez le notaire en présence des Sœurs. Matelas, coussins, tapis, ustensiles de cuivre, sont posés à leurs pieds. Les porteurs chargent ensuite le tout sur leurs épaules pour rentrer triomphalement chez le pro-



Un tapis Beni m'tir et ses deux ouvrières.



Le lavage de la laine.

priétaire légitime. Dans les ruelles de la Médina, les curieux s'attroupent et se joignent au cortège, répétant à l'unisson : « Il n'y a que les religieuses, il n'y a que les Françaises pour faire rendre justice aux pauvres ! »

Mais l'ouvrière a fait oublier son chef-d'œuvre : c'est le tapis de haute-laine, style berbère. Que l'on ne s'imagine pas un velours fin, à grands ramages multicolores, que l'on ne cherche pas de comparaison, car le tapis berbère est probablement un inconnu loin du Maroc. Il plairait aujourd'hui par un certain cubisme, il aurait ahuri un boudoir d'antan. L'atelier d'Anvers ne fit jamais rien de tel et le voudrait-il, « ce ne serait plus ça », car l'ouvrière européenne, qui copie, ne donnera pas à son ouvrage ce cachet fantaisiste dont la femme berbère ou arabe, travaillant de mémoire, signe le sien.

Tout est fait à la main et entièrement en laine, chaîne et trame. Sans doute, c'est là une valeur essentielle pour le tapis, la pierre de touche de son origine et la raison de sa souplesse, mais combien aujourd'hui sacrifient cette chaîne de laine devant le coton ou la corde d'importation !

Cette laine est fruste, tordue à la berbère, serrée, serrée pour la chaîne, lâche pour la trame et... de diamètre respectable pour les écheveaux dont on fera le dessin.

Pour beaucoup de tapis berbères, on n'emploie que les teintes naturelles du mouton : blanc, gris, noir, brun ou beige ; d'autres se font en couleurs. Le plus étonnant c'est le tapis chleu, travaillé en bandes absolument inégales et de couleurs différentes, hérissé au hasard de longs fils de laine noire. Vu à distance, accroché au mur, en tenture, c'est le bled au printemps avec ses étendues de fleurs sauvages, piquées d'aspicdèles.

Si, tout d'abord, les Sœurs étaient allées sous la tente des Berbères pour connaître la façon indigène, on voulut aussi étudier et varier les types. La Mère Supérieure, après avoir visité bien des maisons arabes et surtout la

fameuse collection de la Kasbah de Rabat, put reconstituer plusieurs dessins anciens.

Actuellement, l'atelier produit les tapis appelés « *aït Segrouchen, aït Youssi, aït Alahan* », selon le nom des tribus de l'Atlas qui en ont gardé la tradition. Ils sont clairs, fond blanc, striés de simples lignes noires ou grises formant des losanges, *ouruil* en arabe, *ajerkach* en berbère ; parfois des points de couleur, *tir* en arabe, égaient un peu l'ensemble. Les *Beni m'guild*, *Beni m'tir* et quelques types moins anciens des *aït Youssi* se tissent au contraire en couleur. Le dessin est essentiellement linéaire, mais la répétition ou l'opposition de ses lignes brisées forme des compositions géométriques.

Un tapis, dans la conception indigène, n'est pas fait pour traîner à terre ; c'est une tenture, et ainsi vu de loin, ces larges dessins, ces tons heurtés, ces couleurs ternes ou criardes de la laine, sa grosseur qui ne permet pas un dessin très savant, mais souligne effrontément la moindre faute de symétrie, tout crée un ensemble d'une originalité puissante, ornementale et belle. Le tapis berbère plaît par ce quelque chose, un peu sauvage, « insoumis », qu'il emporte avec lui de sa fière montagne. Sans doute, les petites filles de Meknès n'ont jamais connu la belle indépendance des ancêtres, — Berbères de l'Atlas, — mais leur travail garde la tradition comme toute leur vie répète la *Caïda*.

Exposés à Rabat en 1917 et 1920, à Strasbourg en 1924, ces tapis eurent à Paris, en 1925, une médaille d'or. A l'Exposition Coloniale de Paris, ils représentaient l'effort de charité des missionnaires envers la population musulmane.

Retraçons à grands traits cet effort quotidien.

Les toisons. — Des Arabes, spécialisés en ce genre d'achat et recommandés par le *Mohattel* (Contrôleur des marchés), font apporter les toisons. La vérification se fait dans la cour,

envahie soudain par une troupe de gens en burnous. Les énormes *saches* sont ouvertes, les toisons, grasses de suint, retirées, étalées, secouées, mises en tas ou rejetées au milieu des cris et vociférations. Une femme et les fillettes qui parlent au nom des Sœurs, réclament avec véhémence contre la mauvaise marchandise, et les hommes protestent non moins bruyamment de leur bonne foi, de leur dévouement même ! Quand la laine choisie est pesée, que tout le monde est d'accord et les vendeurs partis, les toisons sont triées par catégorie. Ce travail revient aux religieuses, aidées par les fillettes de l'atelier et une femme, M'Barka, type original de négresse, fervente musulmane, qui donnerait sa tête pour les Mères. C'est elle qui cherche aussitôt les laveuses pour ces centaines de toisons.

Au jour fixé, les femmes (souvent une trentaine), arrivent, avec le soleil, de tous les points de la Médina et d'une kasbah voisine. Il est 5 heures, 5 h. ½. L'oued coule tout proche du couvent et, comme lavoir, l'arche d'un vieux pont, dit : « Pont des Portugais », donne son ombre délicieuse. Une certaine quantité de toisons est mise à tremper aussitôt avec une saponaire dûment pilée. Les femmes, dans l'eau jusqu'à mi-jambes, disposent les toisons ainsi mouillées sur de larges pierres plates et les frappent avec des bâtons pour en faire sortir les impuretés. L'eau brune gicle de tous côtés et éclabousse les laveuses. Les cris, les exclamations s'entremêlent aux chants qui rythment les coups de bâtons. Des *you-you* stridents coupent par moments le fracas, amplifiés par la voûte du pont.

Par le sentier, des troupeaux vont et viennent, de l'abreuvoir à la route. Les fillettes courent dans l'eau, repoussent les animaux, interpellent les bergers, et font bonne garde pour saisir au fil de l'eau les flocons de laine qui s'égarer. Plus loin, elles tendent aux cascades les toisons à rincer et rient sous la douche fraîche. Les religieuses dirigent, inspectent chaque panier avant que la toison soit déclarée nette.

Vers une heure, le travail s'arrête. Assises sur la berge, les laveuses dînent et prennent le thé, puis se hâtent de retourner à l'ouvrage. Le soir, la tâche s'achève, un peu avant le *moghreb* (coucher du soleil). La laine, toute blanche maintenant mais ruisselante, est rapportée à dos d'âne au couvent, puis serrée en tas pour la nuit. Les femmes, harassées, reçoivent leur paiement, auquel Mère Supérieure ajoute quelques *fabor*. Ce n'est qu'à la nuit bien tombée que tout rentre dans l'ordre.

La journée du lendemain est chargée mais plus calme. Il faut étendre la laine au bon soleil brûlant, la tourner et retourner, parfois la sauver précipitamment de quelque orage.

Filage. — Dans la première salle de l'atelier, de toutes petites filles, cinquante ou cent selon la saison, car elles viennent plus nombreuses en hiver, s'occupent très sérieusement à « ouvrir » la laine pour en faire tomber les poussières, ou encore, elles trient les nuances des divers gris ou bruns qui se trouvent dans les toisons dites noires.

La laine s'amoncelle en flocons à côté des fillettes. Elle est ensuite confiée à des fileuses de métier, car il faut une certaine force pour donner aux filés la torsion nécessaire, gage de solidité.

Chaque vendredi, on voit passer dans les rues autour du couvent,

des femmes berbères portant de volumineux paquets sous leurs *haï-ko*. Elles apportent leur travail et viennent en chercher d'autre. Assises à terre, autour de la cour, elles attendent « leur tour » en devisant, tandis que leurs *mutchatchous*, demi-nus, pleurent, dorment ou circulent. Au milieu, la religieuse et M'Barka pèsent, contrôlent, complimentent ou grondent. Il faut souvent gronder ces grandes enfants de vingt à quatre-vingts ans qui ont mille indus-



Teinture de la laine.

tries pour tromper et nient effrontément. On en profite pour faire à toutes un petit cours de morale et leur parler de DIEU.

Le soir, les lourds écheveaux, les durs pelotons sont mis en place. Et le lendemain matin, les petits doigts noirs, bruns ou roses, recommencent à préparer les flocons de laine pour le vendredi suivant.

Teinture. — La teinture bout en de grandes cuves sur des foyers de maçonnerie. Des plantes sèches ou bien quelques racines, comme celles du *taroubia* que l'on a pilées au préalable, en ont fait tous les frais.

Parfois une grande fille berbère a une réminiscence... une idée merveilleuse et les ingrédients les plus inattendus vont rejoindre les plantes dans la chaudière. A force de tâtonnements, réussites et déceptions, suivis de nouveaux essais, la teinturière en voile blanc et tablier bleu trouve enfin une formule donnant un résultat certain.

Les recueils édités par la direction des Arts Indigènes, furent aussi des guides très sûrs jusqu'à ce que la pratique ait permis

de choisir, entre les recettes, la mieux adaptée aux conditions locales.

A l'aide de bâtons, les lourds écheveaux sont plongés dans la décoction. Ils deviennent écarlates ou rouge garance, vert olive ou vert émeraude, jaune d'ocre ou orange, puis séchés à l'ombre, ils sont rangés dans les casiers... pas pour longtemps.

Tissage. — Deux pieux de fer plantés en terre, servent à tendre les fils de chaîne, *sda*. La pelote, *kouza*, court d'un côté à l'autre, et les deux petites *maelmat*, c'est-à-dire les ouvrières dites maîtresses, fixent avec un brin de laine, aux deux extrémités, tous les fils à distances égales. On remplace ensuite les deux pieux par des fers mobiles, que l'on introduit dans les rainures des gros rouleaux en bois du métier. C'est toujours un moment d'effervescence à l'atelier que le montage d'un tapis. Les deux *maelmat* s'affairent avec leurs aides. Les autres, tout en surveillant leur travail respectif, glissent un regard furtif vers elles, prêtes à donner un coup de main. Les apprenties restent immobiles, n'osant s'en mêler ; les exclamations s'entrecroisent, assourdies.

Les brins de laine sont tendus avec précaution, sous les yeux très attentifs de la religieuse, car le moment est critique, tout le travail en dépend. Le calme renaît alors ; les fils, tournés progressivement autour du rouleau, offrent leur rigidité aux petites mains qui les caressent avec satisfaction. Pendant que l'une des *maelmat*, à l'aide d'un roseau et d'une laine tordue, sépare les fils pour le croisement, *nira*, l'autre prépare ses laines. Tout est prêt. Une quinzaine de trames forment le listel uni ou rayé, qui commence tout tapis berbère pour en soutenir l'extrémité. Joyeuses, les apprenties s'installent au métier ; assises l'une près de l'autre, une poignée de brins de laine sur les genoux, elles commencent à les nouer entre les nœuds que pose la *maelma* pour guider le dessin. L'autre *maelma*, debout, surveille l'envers du tapis, passe les trames, *tamâ*, et frappe avec le *medra*, sorte de marteau en fer à longues dents, qui pénètrent entre les fils de chaîne. Il tombe lourdement, serrant les rangs de nœuds et les fils de trame, tandis que les petits doigts l'évitent, sveltes et frondeurs.

Les petites ouvrières se hâtent de loger en leur mémoire un certain nombre de dessins, car elles ne peuvent être *maelma* qu'à ce prix et lorsqu'elles peuvent diriger le tissage et former les jeunes apprenties. A celles-ci revient de nouer le point. Plusieurs nœuds sont en usage parmi les Berbères. L'atelier de Meknès a adopté



Préparation de la garance.



Une fileuse dans sa kasbah.

dès les premiers jours celui qui se fait sur deux brins seulement.

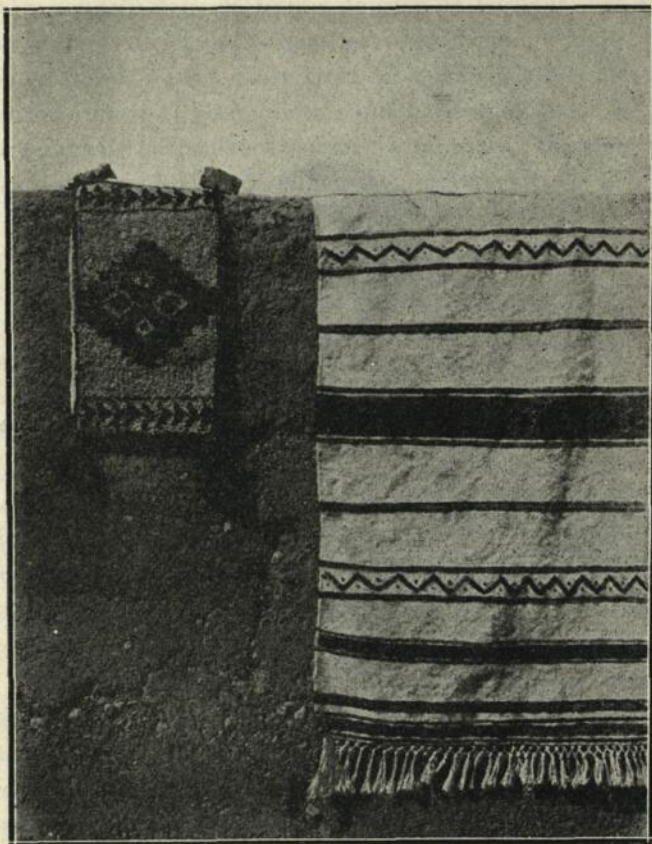
Cependant, le tapis monte moelleux à souhait, les enfants le caressent avec joie. Un jour la religieuse fait une marque sur la chaîne tendue, là où doit s'arrêter le tissage et ce jour-là le travail devient fébrile, les yeux vont à chaque instant chercher ce point qu'on veut atteindre. Le voici tout près, quelques centimètres encore et le listel comme au début... C'est fini ! Les ciseaux coupent la chaîne, le tapis est démonté en hâte. Et si son achèvement ne produit pas les mêmes émotions aux petites *Médinat* (citadines) qu'aux enfants de Midelt, la joie de changer de dessin n'est pas moins grande.

Les apprenties de l'heureux groupe tressent en franges la chaîne coupée pour arrêter le tissu, puis le tapis est égalisé à l'aide de grands ciseaux courbes.

Maintenant, étendu sur le carrelage, il montre toute sa splendeur ; vite, hélas ! il va rejoindre, humblement roulé, le grand tas qui s'accumule au fond de la salle. Cependant, les *maelmat* recommencent gaiement à monter un autre *zerbia*, heureuses que chez les Mères il n'y ait pas de chômage !

Et les Mères, elles, espèrent en la Providence. De combien de scucis se paie le bien qui s'opère, c'est ce qu'elles ne disent que rarement.

Tisser des tapis ? Oh ! on en ferait des aunes ; accueillir les pauvres petites Marocaines ? Certes, on voudrait en accepter des centaines encore ; mais les tapis, où iront-ils ? Les heureuses ouvrières, qui leur donnera le salaire mérité ?



Une tenture et un coussin haute-laine
de l'atelier de Midelt.

Malgré cette angoisse, aujourd'hui plus grande que jamais, les missionnaires sont bravement montées en Berbérie pour installer de nouveaux métiers. Aux flancs du Grand Atlas et dominant la vallée de la Moulouya, Midelt ne put leur offrir tout d'abord (1926), qu'une mesure de boue menaçant ruine, mais déjà l'accueil des montagnards était si cordial, que l'atelier s'organisa facilement ; en 1928, la mesure s'étant écroulée, il émigra



Tapis *Beni m'guild* de l'atelier de Midelt.

à une demi-lieue environ du poste, dans la campagne.

Qu'elle est jolie sur son plateau découvert la *Kasbah n'Myriem* (Maison de MARIE) ; sur toutes les buttes environnantes, les kasbahs des Berbères sont perchées en nid d'aigle ; les petites filles accourent libres et joyeuses. Elles passent la grande porte ogivale qui donne accès dans la première cour de *Kasbah n'Myriem* ; tout autour des salles rustiques, sans étages mais claires, ouvrent leurs grandes portes et fenêtres à l'air vivifiant des montagnes. Ici, tout est primitif, à la berbère : des pièces de bois plantées dans le sol de terre battue, remplacent les beaux métiers de Meknès. On s'est mis cependant avec entrain à la besogne ; pour la variété des teintures, l'atelier de Midelt l'emporte même sur Meknès. Il est moins riche, au contraire, quant aux types et dessins, il s'en tient au tapis *Beni m'guild*, car la tribu du même nom habite les environs.

En revanche, les missionnaires font tisser à la Kasbah les classiques *alisard*, ces couvertures rêches mais à jolies bandes inégales et colorées, dont les enfants s'enveloppent en hiver comme d'un manteau. L'Européen, lui, les adopte comme tentures de divan ou tapis de table. On a tenté aussi la fabrication de couvertures dites *Ebdon* (pays voisin de Taza), et comme les grandes carpettes voyagent difficilement en ces temps de vie chère, les missionnaires ont imaginé, pour parer au chômage, de les réduire en coussins.

Qui a vu ces coussins à l'Exposition de Paris à côté de quatre ou cinq carpettes, n'oubliera pas ces grands losanges fauves s'éclairant de gros yeux verts ou jaunes cerclés de blanc. Il se souviendra aussi du *Beni m'guild*, découpant dans le blanc ses larges striures noires. Ces travaux sont exécutés par quarante ou cinquante enfants et quelques femmes, sans parler des fileuses, leur confient le lavage et filage des toisons).



Le nombre des jeunes ouvrières est très variable. Les petites Berbères se marient à quinze ou seize ans ; plus jeunes, elles aiment l'école buissonnière ; comment leur en faire un grief, la montagne est leur domaine et combien attirante à la belle saison ! En revanche, quand la faim talonne... vite on court à *Kasbah n'Myriem*. C'est dire que l'atelier est bien une « œuvre » et non une « industrie ». Il enseigne à l'enfant, fière petite sauvage, la noblesse du travail ; ce travail discipline sa volonté, développe son intelligence.

Des récompenses multiples encouragent la fidélité : *lizard* neuf, babouches et aussi jouets, font aimer l'effort. Des fêtes et récréations surtout sont multipliées ; quand, assises à terre

autour des bouilloires de thé ou des plateaux chargés de friandises, les petites Berbères improvisent leurs chants de reconnaissance à « Ma Mère » qui a tout donné, un vrai lien d'amitié se noue, et *Kasbah n'Myriem* devient de plus en plus dans l'esprit berbère la maison de famille, la maison d'Allah, du bon DIEU.

L'occasion de toute cette joie a été ce tapis moelleux tissé jadis par le Berbère pour son seul besoin et qu'il est fier de voir admirer par le Français généreux, son ami, et emporter là-bas, au grand pays du Nord, souvenir rustique et beau tout à la fois, de l'Atlas.



En Syrie.

Le tapis berbère a l'intérêt, a la valeur, a la saveur, si l'on peut ainsi dire, de l'âpre montagne de ses origines, cachet qu'il faut lui garder, qui est son originalité, sa beauté ; n'enlevons pas au Berbère son art inné, sous prétexte de progrès.

Cependant, à côté du tapis africain et montagnard, on comprend que le tapis persan ou turc prenne de grands airs de citadin.

Il est plus riche et plus flatteur incontestablement, mais a eu le malheur d'être trop admiré et reproduit par la mécanique. Il faut un bon coup d'œil pour reconnaître le vrai tapis d'Orient, fait à la main d'après le dessin traditionnel.

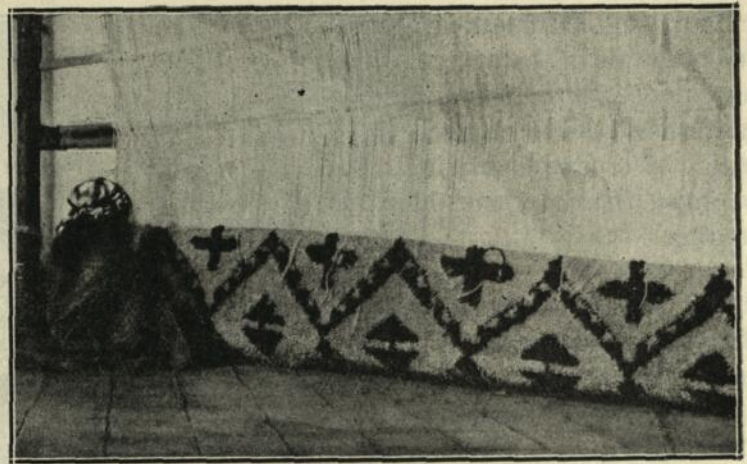
C'est ainsi que l'on travaillait entre 1922 et 1926 à l'atelier de l'orphelinat d'Alep, orphelinat fondé par le Haut Commissariat français pour recueillir les épaves d'Arménie et de Cilicie, après les affreux massacres de 1915 et 1921. L'atelier était dirigé par un Père Franciscain, les religieuses surveillaient les petites filles.

Chaque jour, les aînées de Sainte-Odile, tablier noir, col blanc, quittaient en bon ordre, sous l'œil vigilant de deux Franciscaines Missionnaires de Marie, l'orphelinat blotti près de l'antique église latine. Quand parfois sous le porche sombre elles frôlaient une caravane entrant en sens contraire, elles passaient sans se préoccuper des grands chameaux, chargés de grains ou de laine et dont les clochettes et les pompons égayaient la laideur. Si l'immense

porte était fermée, les fillettes la franchissaient par le « trou de l'aiguille », puis traversaient le bazar sans même jeter un regard d'envie sur les pastèques des étalages ou l'outre fraîche du porteur d'eau ; elles ne brisaient pas leurs rangs pour le léger inconvénient d'un bourricot trop chargé et se laissaient écraser sans émoi entre ses coufins et la



Deux orphelines d'Alep au travail.



Une ouvrière à son métier.

vieille muraille noircie. Enfin, on arrivait à l'atelier clair, blanc, lumineux, que précède une cour bien entretenue. Cette maison portait le nom de « vieux Consulat » ; elle fut, en effet, la résidence des Consuls de France au temps historique des Capitulations, et ce nom n'était pas sans prestige à l'atavisme des petites chrétiennes d'Orient, toutes fières de fréquenter « le Consulat » !

Les enfants montaient dans leur grande salle, où elles retrouvaient quelques femmes arméniennes que l'on faisait travailler pour leur donner du pain ; elles s'asseyaient deux à deux devant les métiers monumentaux, assises très bas, presque à terre, les jambes repliées à l'arabe ; et là, avec une dextérité admirable, elles nouaient savamment une laine merveilleusement fine, coupaient au couteau et nouaient encore. Si le mouvement des mains était rapide, presque mécanique, le travail des yeux au contraire était plein de responsabilités et se guidait sur de petits modèles cartonnés, sachant tour à tour varier les couleurs ou retourner le dessin, etc., etc. Ce point du tapis est pour les enfants orientales, ce qu'était autrefois en France la tapisserie au temps où les petites filles, fières de guider la grosse aiguille sur le canevas, étaient plus fières encore du joli dessin obtenu. Mais quelles merveilles les petites Orientales réalisent ainsi en se jouant !

Le TAPIS PERSAN est le plus flatteur sans doute, le prince des tapis. Ses familles les plus illustres sont les tapis de *Sultanabad* et d'*Ispahan*, avec leurs beaux fonds bleu foncé, unis comme velours ; ceux d'*Harasan*, dont les fonds se couvrent d'une flore fantastique et serrée ; *Ferahan*, puis *Chiraz*, dont l'allure est moins noble, les lignes moins souples, mais qui amusent par la faune bizarre (poules ou quadrupèdes), qui se répète dans les semis ; *Kirman*, *Hamadan*, *Bidjar*, etc., etc., sont aussi des *persans*.

Les TAPIS DU CAUCASE rivalisent en beauté si leurs noms semblent barbares : *Schucha*, *Karabagh*, *Schirvan* et *Chila*. Ce dernier, par exemple, se pare de couleurs chaudes, de dessins réguliers avec fond à palmettes.

Les TAPIS DU TURKESTAN ont un tout autre caractère, ainsi ceux de *Boukara*, à dessins géométriques assez chargés, fond rouge, le tout très original. *Samarkand*, *Ikaschar*, sont de même famille.

Les TAPIS D'ANATOLIE, comme *Kula*, *Ladik*, sont moins recherchés.

On voit que, tout en restant dans le classique, la variété est grande ; c'est la science du dessinateur de diversifier les teintes et les dimensions, sans erreurs de style ; la teinture a, par conséquent, sa grande importance pour la vérité des tapis, et c'est pourquoi la laine apportée du désert, où les Bédouins l'ont filée, est toujours teinte à l'atelier, à moins que l'on emploie la laine naturelle.

Enfin, l'habileté de l'ouvrière est bien pour quelque chose aussi dans la beauté de l'œuvre ; le coup de main qui serre la trame, le coup de ciseaux surtout qui rase la laine, peut perdre ou parachever magnifiquement les plus savantes combinaisons de l'artiste. Malheureusement, la très grande valeur de ce travail en rend l'écoulement problématique. Depuis plusieurs années, les Franciscaines Missionnaires de Marie d'Alep ont dû y renoncer.



Sous les doigts habiles des petites ouvrières le tapis s'achève rapidement.

res, les redoutables feuilles d'agaves deviennent un amas de fibres blanches et soyeuses. Les enfants de l'Internat la filent à la quenouille, ce qui est, paraît-il, leur travail favori ; aux petites de six à sept ans, revient la charge de préparer le cordon pour la trame. Assises à terre, elles tordent deux mèches de fibres entre leurs doigts et leurs petits mollets, et le cordonnet qui sort de cette très amusante opération sur la jambette est si régulier, qu'on peut l'employer aussi pour la dentelle au macramé.

Deux pieux plantés en terre, un troisième les reliant au sommet, une traverse dans le bas, fut le premier métier ; mais sur la chaîne ainsi tendue, on enseigna aux enfants le vrai nœud des tapis.

Pour un dessin, si rudimentaire soit-il, il fallait un peu de couleur avec ce blanc de nacre. Un vieux *Muchope* (tribu des environs de Mocumbi), daigna, en faveur des Sœurs, trahir les secrets des Noirs. Ces soi-disant sauvages en savent long ; mais ils aimeraient mieux donner leurs deux bras que de livrer leur science. A force de palabres, on put apprendre cependant que l'écorce de l'arbre *coucoussou* donne un brun or « merveilleux » qui s'avive au lieu de s'éteindre sous le soleil dévorant d'Afrique. Pour la teinte noire, c'est plus difficile, il faut faire bouillir diverses plantes avec de la ferraille...

Blanc, noir et brun, le tapis projeté pour l'église devait être une splendeur ; il le fut en effet, du moins aux yeux extasiés des fillettes de la Mission. Elles trouvèrent parfait que le « *Senor Padre* » y posât le pied pour monter à l'autel, mais ne purent tolérer que l'armée des enfants de chœur noirs en fasse autant ; et n'ayant aucun moyen de les mettre violemment « à la porte », elles les fustigèrent du moins de regards courroucés et obliques.

Les petites Noires se révélaient du premier coup du même avis que l'Arabe : un tapis ne doit pas être posé à terre, mais décorer les murs... encore, si l'on veut lui donner une utilité pratique, que ce soit uniquement pour y dormir.

Voyant les petites *Muchopes* si capables de s'intéresser au travail, et désirant leur en donner le goût, les missionnaires

Au Mozambique.

Des échelles d'Orient, passons au sud africain, sur la côte du Mozambique, vieille escale de Vasco de Gama et de saint François Xavier ! Ce sera tomber du pays des « Mille et une Nuits » à la simplicité primitive ; il n'y a pas de quoi cependant étonner la religieuse missionnaire.

Les *Annales* de 1927 et 1929 ont raconté comment l'industrie du tapis prit naissance dans les deux missions broussardes de Mocumbi et Homoine.

Ici, à défaut de laine, c'est la fibre d'agave qui suffit à tout. Violemment bastonnée par les grandes filles noi-



Les petites noires travaillent aussi au métier.



Une petite noire et sa quenouille.

leur enseignèrent encore le tissage de la fibre. Ceci est un art tout à fait indigène, les missionnaires l'ont appris des Noirs du centre africain et si ce que l'on appelle : *velours du Kassâï* est à proprement parler un tissu, son effet décoratif et sa résistance peuvent le faire admettre dans le genre tapis. Par des combinaisons de plats et de reliefs (fibres coupées en brosse), il présente des dessins géométriques non sans valeur décorative.



Le tapis fini est brossé et battu.

Quand viendra le jour où la case du Noir se parera des splendeurs du divan arabe ? Là, n'est pas la question ;

arabe orne le sanctuaire chrétien, la sainteté chrétienne ne pourrait-elle pas un jour purifier, embellir l'âme arabe ?

Semeur de joie

« Me voici grand blessé de guerre ! »

Et Francis, rieur, satisfait, descend de la table d'opération.

Les bandages, en effet, l'enveloppent presque tout entier, cachent ses jambes, ses mains, ses bras rongés de plaies. Paupières bouffies, lèvres déformées, oreilles pendant presque jusqu'aux épaules... la lèpre a défiguré ce pauvre Birman au point d'en faire un être repoussant, si une clarté joyeuse n'illuminait son regard.

Francis a été baptisé à la léproserie de Rangoon peu de temps après son arrivée ; depuis, sa résignation, bien plus, sa bonne humeur, son entrain communicatif, ne se sont jamais démentis.

Il s'affirme heureux, très heureux même de souffrir.

« C'est le chemin direct pour aller en paradis ; ceux qui jouissent de la fortune, de la santé, ne le trouvent pas si facilement... »

Et ce bonheur, il le répand comme un rayon bienfaisant sur la commune souffrance qui l'entoure.

Un jour, le soignant, l'infirmière le prévient qu'il y aura Bénédiction

du Très Saint-Sacrement le soir, à la chapelle. Francis répond par un signe affirmatif, et le pansement terminé, on l'entend murmurer :

« Notre Seigneur avait cinq plaies, Francis aussi... mais *Lui*, en avait une au cœur ! »

Seul catholique dans sa salle, il a dressé près de son lit un petit autel ; le Crucifix y a la place d'honneur et les païens, les bouddhistes viennent avec respect écouter le jeune apôtre parler du mystère de la souffrance divine.

Une des autres grandes occupations de Francis est de réunir les petits lépreux pour leur faire la classe, leur apprendre à prier et les distraire de mille façons.

Atteint depuis quinze ans de cet épouvantable mal, où puise-t-il donc ce courage inaltérable, cette joie communicative, ce besoin de se donner ?...

Dans la petite parcelle d'Hostie que le prêtre, avec peine, dépose chaque matin sur ses lèvres tuméfiées.



PETIT ENFANT, PETIT OISEAU

UNE grande mesure de terre, blottie sous sa terrasse de branchages et de boue durcie, un haut mur de torchis, formant courette, proie du soleil dans la journée et de nuées de moustiques pendant la nuit, rendez-vous des chacals, tel était le couvent.

Il dominait le village, sur une croupe jaunâtre de l'Anti-Liban. A l'entour, parmi les pierres et les herbes sèches, une vigne épuisée se traînait à terre. Un seul et étique poivrier sauvage répandait son odeur forte dans l'atmosphère surchauffée.

Jadis de beaux jardins verdoyaient plus bas, près de la route de Damas ; ils furent rasés pour les besoins de la défense, car de là, les bandes rebelles d'Acache, le fameux brigand, guettaient les convois, dévalisaient les voyageurs.

Chaque jour, les habitants du petit village, tous musulmans, montaient au rustique monastère où Sœur Philomène soignait leurs yeux purulents. Ce n'était pas cependant la saison des grenades (1), mais bien de la poussière et des mouches. Mohamed, particulièrement, aimait à venir faire soigner et... admirer sa petite Myriam.

L'enfant n'avait pas un an et déjà s'exprimait par gestes et par monosyllabes. Sa petite maman de treize ans lui avait même appris un mot « français » : Papa.

Elle était jolie et gaie, mais voici que Myriam devint malade. Chaque matin, on la revoyait à la porterie dans les bras de Mohamed ou de la grand'mère ; mais un jour, Sœur Philomène dut avouer qu'il n'y avait plus d'espoir.

Les appels et les soins se multipliaient cependant, deux fois par jour, puis constamment ; enfin, une nuit : « *Ma Sœur... Myriam, beaucoup malade !* » Vite, vite, on suit le pauvre père près du berceau. L'enfant n'attendait que le dernier adieu des Sœurs pour s'envoler en paradis.

Le lendemain, Mohamed revenait du cimetière musulman, tenant précieusement un joli foulard de soie rose qui avait enveloppé le petit corps. C'était le *souvenir*.

Et tandis qu'une pierre rectangulaire, mesurant juste la taille de Myriam la recouvrait, à son tour la petite maman serrait sur son cœur en sanglotant le « souvenir » de soie rose.

Le soir, toute la famille se remit au travail ; aux rosiers du jardin, tous les boutons s'étaient épanouis !

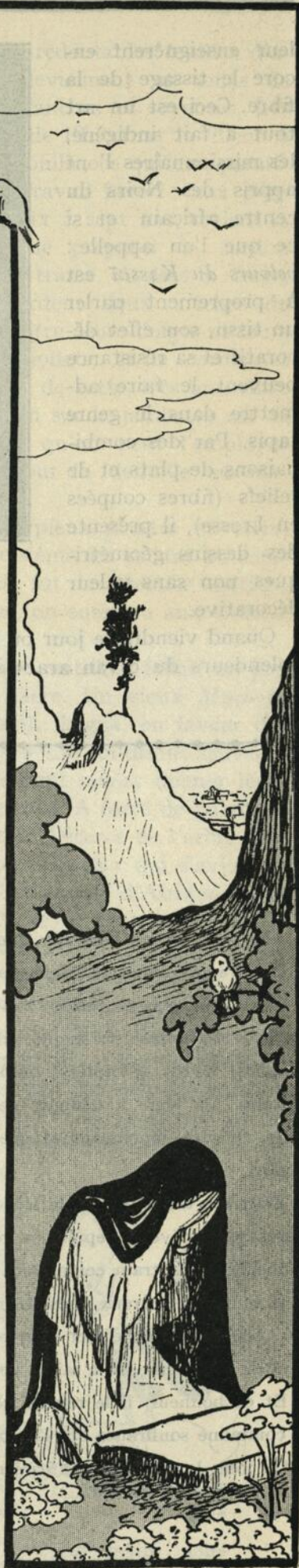


L'usage musulman est de donner un grand dîner le quarantième jour après un décès. Justement, Mohamed vient au dispensaire ce matin-là.

« Vous ne faites donc pas la *festa* ? » dit la Sœur. Et le père répondit :

« *Petit enfant, non. Grand, oui. Grand avoir fait peu de bien et beaucoup de mal, alors, Dieu pas très content et « festa » il faut. Mais petit enfant, petit oiseau, jamais avoir fait mal à personne, alors pas « festa ». Dieu a dit à Myriam : « Descend, » et Myriam venir sur la terre. Mais trop jolie ! déjà marcher, parler, dire : Papa... Non, trop belle et gentille. Dieu dit : « Reviens ! » et Myriam retourner à Dieu. Ahllali !... »*

(1) L'époque des grenades marque une recrudescence des maux d'yeux.





BALLADE AU LIS

Qui est le plus fort ici-bas ?
Satan ou l'innocence ? Satan ou l'humilité ?
Et Lucifer, à ce problème, rit de notre naïveté.
Il croit bien, lui, être le maître et que les hommes sont ses jouets.
Quelquefois cependant, il y a sur la terre des âmes, et même des fleurs qui lui font peur.
L'impur a vu dans un jardin fermé, un petit lis grandir doucement.
Comme la chenille vorace, il rampe vers la fleur convoitée.
Oh ! s'il pouvait la dévorer avant qu'elle ne s'épanouisse !



Un petit enfant de maîtrise était seul dans la cathédrale,
Où le matin, il sert à l'autel.
Satan jette une ombre soudain entre les vitraux obscurcis.
Et le petit enfant s'arrête... L'angoisse tient sa bouche muette.
Il sent la main noire s'étendre sur lui.
Pourras-tu, maudit, ternir sa candeur ? Mais quoi, te voilà tremblant et vaincu ?
Tu fuis, couvert de honte, exhalant ta rage en fumée nauséabonde
Qu'aussitôt le parfum du lis a dissipée...
Le petit enfant terrifié s'était baissé,
Et du bout du doigt, sur un degré du sanctuaire, avait tracé la croix.



Le lis éclôt et s'épanouit dans la solitude embaumée.

Fleur du cloître, fleur prédestinée, délices du regard divin.

La sève qui le nourrit, la force qui le soutient est la parole divine.

Et cette âme, que les beautés terrestres n'ont pu captiver,

Se délecte à longs traits dans la splendeur et l'harmonie de l'Écriture sacrée ;

Et la science de DIEU devient sa lumière et son bien.



Le grand lis blanc s'incline au souffle de l'Esprit.
Et DIEU, le Maître du jardin, a transplanté la fleur qu'Il aime.
Le lis était beau à l'ombre douce du cloître aux arceaux romans ;
Plus beau sera-t-il entre les épines, aux sentiers de l'apostolat !
Le cœur angélique tressaille d'un espoir nouveau :
« Oh ! empourprer mon lis ! Oh ! l'offrir à mon Maître
« Couvert de sang comme Lui le fut au Golgotha ! »
Ferdinand résolu quitte son cloître chéri
Et va demander aux pauvres Frères de FRANÇOIS
De vivre avec eux dans la pénitence, humilié, crucifié, afin de conquérir à la fois
Cette pureté supérieure du dépouillement absolu,
Et cet amour ardent dont il sait qu'en échange le Maître daignera remplir son calice.



Entre les épines du renoncement le lis fut caché pour un temps.
Mais plus haut et toujours plus pure s'élevait sa corolle baignée par la rosée du ciel...
Quand, un jour, DIEU voulut révéler la merveille.
Qui est le plus fort ici-bas ? Satan ou la pureté ? Satan ou l'humilité ?
Et pour que la réponse soit donnée péremptoire, et pour que son Fils soit vengé,
DIEU le Père donna à cette âme virginale qui s'efforce à l'oubli
Une puissance incomparable et toute de charité :
Puissance sur la créature qui lui obéit comme à son Seigneur,
Puissance plus étonnante sur les esprits et les volontés.
Flot intarissable de science et d'amour divin, Antoine commence à prêcher.
Toute intelligence attentive, le cœur ému et recueilli, l'homme est enchaîné à cette force
nouvelle...
Heureux charme qui le transporte aux régions lumineuses de la sainteté !



Sous le soleil d'en-haut qui le frappe et le fait resplendir,
Le lis apparaît aux hommes l'idéal que l'on suit en foule ;
Pourtant, il a souhaité l'ombre fraîche et solitaire où, près des sources, sous la feuillée,
il puisse renouveler son arôme.

Comme le Maître, en Palestine, s'écartait le soir pour prier,
Las d'avoir semé des miracles, las d'avoir entraîné les peuples en son sillage,
Antoine a trouvé enfin la grotte sauvage qui voudra bien l'envelopper.

Le grand silence de la nature...

Les lèvres se ferment, le livre retombe.

La campagne au loin s'estompe

Et les yeux ouverts voient sans voir,

L'être frémissant est tendu pour capter la voix intérieure.

DIEU parle.



Le parfum du lis a attiré l'Amour et la corolle immaculée s'offre à son ineffable baiser.
O Maître, quand fleurit sur la terre la fleur qui te rappelle ta Mère
Tu redeviens petit Enfant, toi, fleur des champs, lis des vallées, et tu descends en
nos parterres.

Ne l'avais-tu pas promis ? « Les cœurs purs verront DIEU. »
Peut-être aussi est-ce pour nous faire envie, car le secret fut révélé à un curieux.
Et que vit-il ? JÉSUS ! le Fils de MARIE ! dans la pauvre cellule remplie de sa clarté !
Il écarte le livre... Il caresse son bien-aimé... Il remplit ce cœur de délices.
« C'est moi qui suis ta science et ta vie, ta force et ta joie, ô lis chéri, je suis à toi,
tu es à moi. »



Le lis est-il brisé ?

La tige, comme une gerbe moissonnée, est couchée à terre au bord du chemin.

La fleur que la poussière n'a pu ternir, que nul orage n'a pu flétrir,

Sera cueillie par son Maître et transportée en ce jardin où jamais fleur ne se fane.

Tel aujourd'hui... tel pour l'éternité !

Frère Antoine, dans l'espoir et la joie, attend l'heure éternelle.

Lis virginal, il chante l'Immaculée.

Elle, la Porte du ciel, soulève déjà le voile et, aux yeux de l'ami, l'Ami divin se montre.

Il tend les bras... et ainsi, dans l'extase, le lis effeuille ses pétales.

Il y a fête au ciel, mais grand deuil à Padoue.

A-t-elle disparu la fleur de beauté qui semait les miracles comme le pollen d'or des lis

en nos jardins ?



Oh ! non, ne pleurez pas. Le lis fleurit au ciel, et son or ne cesse de tomber.

Demandez en son nom et encore une fois, Satan s'enfuira terrassé.

Demandez et la créature soumise obéira.

Car c'est pour DIEU que ce Lis fut créé...

Mais c'est aussi pour vous... afin que vous croyiez !

Chez les Bantous des Savanes

EN 1920, la Sacrée Congrégation de la Propagande offrait aux Franciscains une nouvelle terre à évangéliser (1).

Exploré depuis plus d'un siècle par les expéditions Lacerda, Livingstone, Macar, Delcommune et autres, le Katanga, pays d'esclavage, de barbarie farouche et sanguinaire, n'a révélé que depuis une quarantaine d'années à peine l'étonnante fertilité de son sol, la quantité de ses produits naturels, la richesse de ses gisements d'or, de ses filons de cuivre et autres minéraux.

Dans cette province, dix fois vaste comme la Belgique, les Franciscains allaient relever la Mission de Lulua et Katanga central, jadis défrichée par d'autres missionnaires, puis abandonnée par la suite.

Il fallait donc rallier les 150 chrétiens épars dans les villages païens, ranimer les stations privées de secours religieux depuis des mois, réorganiser la Mission, faire reflourir la vie chrétienne, ressaisir la jeunesse.

Tâche immense ! L'organisation, l'essor demandaient des postes nouveaux disséminés un peu partout. La pénurie, la science médiocre des catéchistes, allaient forcément, pour plusieurs années, mettre grand obstacle à l'évangélisation.

Une école pour catéchistes fut la pierre angulaire des œuvres ; pendant qu'elle débutait, les missionnaires s'instruisaient dans la langue du pays, développaient leur action, se livraient au ministère.

Les premières difficultés surmontées, la station de Kanzenze ne tarda pas à prendre une grande extension : le nombre croissant de catéchistes, un rayon d'apostolat chaque jour plus large, la formation d'écoles professionnelles, marchaient de pair avec l'installation d'œuvres de charité et les entreprises agricoles ; ce travail, confié à la population et rétribué, attirait les Noirs autour de la Mission.

En 1922, trois religieux étaient envoyés pour fonder une nouvelle station à Sandoa, capitale du

district civil de Lulua. Ils débutèrent avec ardeur, joignant aux travaux d'évangélisation, la rude tâche de construire une chapelle, une résidence et plusieurs locaux pour les œuvres.

Vers cette époque (en juin 1922), la Sacrée Congrégation de la Propagande, érigeant la mission franciscaine en préfecture apostolique, en confiait la direction au T. R. P. Strappers, O. F. M.

Un bref du 7 avril 1927 allait encore élargir l'horizon et, assignant à cette préfecture la région située au nord du fleuve Lovoi, lui donner pour délimitation la rive droite de la Lualaba jusqu'au confluent de cette rivière et de Luoma, c'est-à-dire presque tout le territoire de Mato, avec les tribus de Mulongo et Kilubi.

Le développement missionnaire fut si rapide dans la région de Sandoa qu'il fallut, en 1929, détacher deux nouveaux districts (Kafakumba et Dilolo), ce qui porte actuellement à dix les stations de la préfecture.

Mais les missionnaires n'ont attendu ni cette heure ni cet heureux développement pour réclamer la collaboration des Franciscaines Missionnaires de Marie.

A la demande de Mgr Strappers, six religieuses, dont plusieurs avaient déjà fait leurs premières armes dans la grande Colonie noire, s'embarquaient à Anvers le 21 avril 1925.

Aujourd'hui, la distance serait vite franchie, grâce au bief navigable du Kasai jusqu'à Port Franqui (600 kilomètres), à la grande ligne de chemin de fer, qui de ce point, descend en trois jours jusqu'à Bukama, et au service d'autos Bukama-Sandoa. En 1925, la ligne était encore en construction.

Après un mois de séjour à Boma, les missionnaires s'embarquaient sur le Kigoma, pour la remontée du Congo.

Parmi la luxuriante végétation de la grande forêt, le long des immenses plantations de caféiers, bananiers, palmiers, cocotiers, les voyageuses éprouvèrent les bienfaisantes joies des haltes aux diverses stations où elles retrouvaient leurs Sœurs, surprises parfois de les voir



Une pirogue sur la Lulua.

(1) Les Frères Mineurs sont également chargés de vastes missions au Mozambique et en Égypte.



Coiffure de femme.

arriver dans une frêle pirogue qui, défiant les crocodiles, avait lutté toute la nuit contre le courant pour rejoindre le vapeur et apporter le bonheur d'un revoir et d'un message. L'émotion était vive aussi lorsque des petites huttes éparses sur la rive, les Noirs accouraient avec des cris joyeux : « *Mamelo, bamamelo, bamamelo mingi!* » (Ma

Mère, des Ma Mère, des Ma Mère, beaucoup !) Féerie d'un mois de voyage sur le grand fleuve !

Le 10 août, les Franciscaines Missionnaires de Marie débarquaient à Bukama.

Cahotant péniblement tout le jour à travers montagnes et forêts, l'auto les déposait enfin à Luabo, à la résidence du Préfet apostolique, puis les emportait à nouveau, cette fois, à travers la brousse desséchée jusqu'à Sandoa, but final de leur long voyage.

Le 25 août, les quelque vingt-cinq Blancs du poste, les chrétiens et catéchumènes noirs assistaient à la messe solennelle, au chant du *Te Deum*, aux souhaits de bienvenue redits en kiswahili.

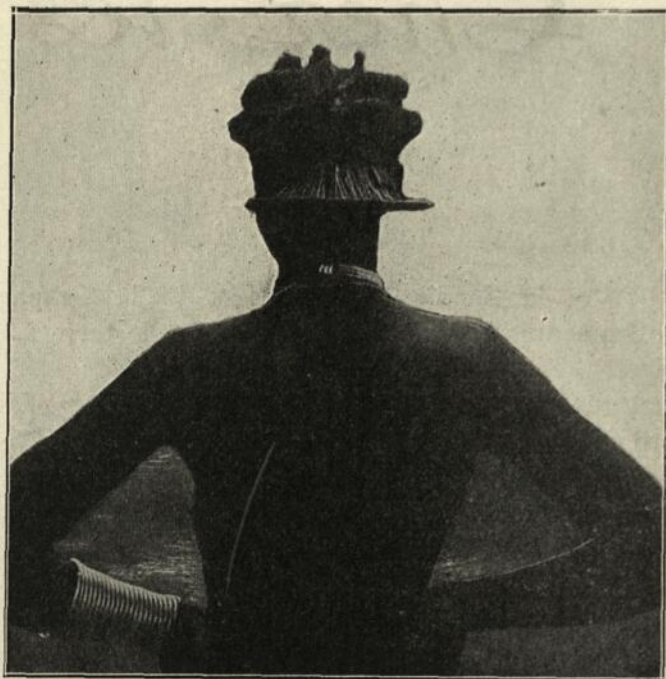
Leur couvent béni et le Très Saint-Sacrement renfermé dans le nouveau tabernacle, les missionnaires se mettaient à l'œuvre.

CADRE ET VOISINAGE

Pour horizon, la brousse aride, désolée en saison sèche ; ravissante au contraire, verdoyante et fleurie lorsqu'en octobre, les vents du nord ramènent les grandes pluies. La plaine, largement ondulée, descend en pente légère vers les vallées du Kasai et du Lualaba ; les arbres y sont petits et plutôt rares. Pourtant, de loin en loin, même lorsque le soleil a jauni et grillé, l'étendue de longues traînées vert sombre signalent les luxuriantes galeries forestières. Dans ces ravins où courent les affluents des grandes rivières, les essences les plus diverses se rencontrent et les arbres semblent rivaliser de vigueur pour atteindre et dépasser les trente mètres.

Des monticules connus, surmontés d'une sorte de colonne : travail intelligent des redoutés termites, pointent çà et là, et les chaumes coniques de quelques huttes annoncent les villages qui ne comptent jamais plus de vingt familles.

Les Franciscaines Missionnaires de Marie ont trouvé



Coiffure de femme.

pour demeure un vaste couvent nouvellement construit, vrai palais pour la brousse. Les Pères Franciscains en ont dirigé les travaux, les termites fourni la terre, les Noirs pétri la brique, élevé les murs et coiffé la charpente d'un toit de chaume feutré, qui assure l'ombre à une large varangue circulaire. Un petit jardin potager est en pleine production ; un excellent catéchumène, anthropophage d'hier, en a la garde. L'église et la résidence des Pères ne se trouvent qu'à un quart d'heure du petit couvent Saint-Raphaël ; aux alentours, se groupent les villas des colons et les demeures des Noirs. Seules, celles des chrétiens n'abritent plus à leur ombre l'enclos et l'arbuste ensorcelé du nkisi protecteur...

Les Noirs de Sandoa proviennent du groupe ethnique dit « Bantou des Savanes », composé en majorité de peuplades des Andembo et des Aminungu, mais dès qu'on traverse le Lubilash pour fouiller la brousse en quête d'écoliers ou de malades, voici les Baluba, les Alunda, les Tutshiokwe, les Almema et bien d'autres.

La venue des Européens, des missionnaires surtout, a porté dans ce coin de brousse la mode assez ignorée du simple pagne en cotonnade européenne, — un peu étriqué quand on est pauvre, — mais pagne tout de même, avec un métrage raisonnable pour les catéchumènes. Les païennes se contentent de moins : un bout de chiffon, une peau de chat, de chèvre ou de lapin sauvage ; le négrillon, d'un unique collier quand il n'a pas, appendice superflu, un fétiche au bras ou à la cheville.

Nul souci de mode ; conclusion : sauf celui de la coiffure qui n'est pas aux cheveux courts ! Ainsi que dans le Haut et Bas Congo, les femmes, très serviables entre elles, passent des heures à se composer la belle étoile à huit pointes ou une multitude de tresses très fines, très serrées, qu'elles prolongent avec des brins de laine pour les rame-

ner et les nouer sous le menton ; ou parfois encore, un rembourrage de feuilles ou une carcasse en roseau se prêtant à la savante construction d'un casque crépu. Les femmes *tutshiokwe* copient le genre mais se distinguent par la jolie couleur rouge de leur édifice capillaire, obtenue au moyen d'une certaine terre trouvée au bord de la Lulua, pulvérisée et diluée dans l'huile.

Les hommes ne font pas preuve de tant de recherche ; beaucoup gardent à peine sur la tête, complètement rasé, un petit toupet à la naissance du front ; quelques-uns trouvent les tresses plus élégantes, d'autres ont adopté la combinaison de tresses et de cheveux crépus. Le *Mwato-Yamvo*, grand chef des Lunda, porte une magnifique couronne de petites perles ; le grand chef *Matjiava*, également, bien que de moindre valeur, comme aussi les chefs *Matiabo*, *Chisengo*, *Sapingi*. Parés de ces insignes de leur dignité, ils rendent justice, reçoivent en audience les notables et, portés sur leur siège royal, rendent visite à la Mission.

Décrire une visite de ces personnages de marque ne serait pas sans intérêt, tout comme les randonnées nocturnes des habitants de la forêt équatoriale : celles de lions ébranlant la porcherie dont ils enlèvent les pensionnaires et la belle chèvre noire engraisée pour la fête prochaine, celles des chacals qui ne laissent au poulailler qu'une jonchée de plumes, celles des serpents aussi se logeant, perfides, dans un superbe régime de bananes qui achève de mûrir sous le chaume de la véranda. Mais ce serait trop élargir le cadre... alors qu'il faut se concentrer sur l'action.

PRÈS DES MALADES

A une demi-heure de la Mission, une haie très basse clôture quelques arpents de terre où carrés de gazon, quelques bouquets de verdure, de jeunes palmiers, promettent un futur ombrage et séparent deux petits pavilions. Le bureau du docteur, la salle de consultations pour les femmes, une quinzaine de chimbecks en pisé, au grand toit de chaume, voilà l'hôpital de Sandoa, très simple, parce qu'en pleine brousse, mais pourvu de l'indispensable. Au lendemain même de l'arrivée des Franciscaines, le médecin belge en faisait les honneurs aux deux Sœurs infirmières qui entrèrent aussitôt en fonctions.

Jusqu'alors, les employés, les boys de la sta-

tion venaient seuls s'y faire soigner de plein gré, d'autres étaient conduits de force ; tel Kombu entre ses deux gardiens. Diagnostic ? blessure bénigne ; casier judiciaire ? anthropophage complice du meurtre d'un messenger du Gouvernement. Pour comble d'audace, le personnage ose déclarer : « Moi, bonne part, avoir un bras tout entier... fort bon ! » Il ne fait point mystère d'ailleurs de ses projets : « Quand moi libre — ce qui n'est ni prochain, ni désirable — moi, manger un autre ! »

Pourtant, avec les Sœurs, il s'est montré doux comme un agneau.

Au début, ce fut très difficile d'attirer les Noirs des villages voisins. Rien de surprenant ! Comme tout Congolais, le Lunda, défiant, revendique avant tout sa liberté ; rien ne vaut pour lui le sorcier et le féticheur ; de plus, il n'est pas sans connaître certaines plantes médicinales, une chirurgie, une thérapeutique indigène qui, selon lui, ne cèdent en rien à la science et à l'hygiène du Blanc.

Par exemple, à quoi bon des ventouses scarifiées lorsqu'une ou deux incisions avec une lame quelconque, suivie d'une application de cornes de chèvre, dans lesquelles on fait le vide par aspiration, produisent le même résultat ?

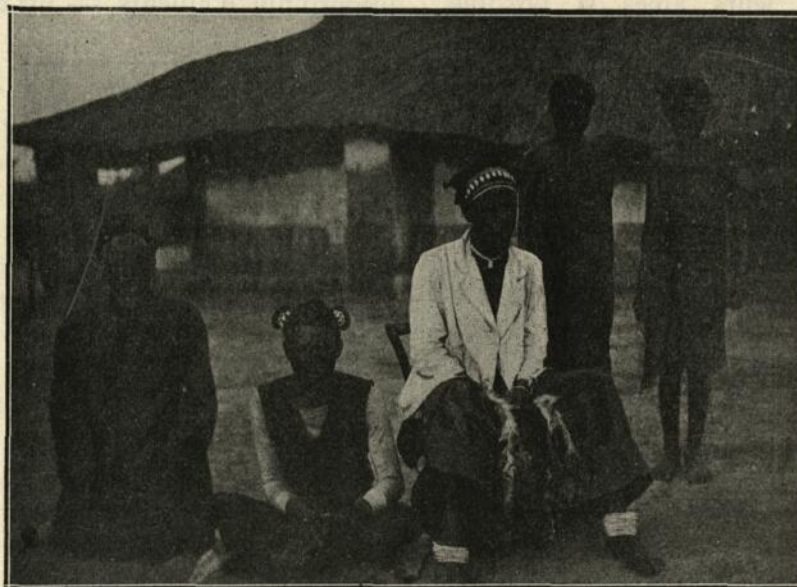
Petit à petit, cependant, ils sont venus de la brousse et de la forêt intrigués par ces fioles, séduits par le *matabiche*, médusés par ces jolies bandes blanches sur leur peau noire, surpris du geste doux et charitable qui les enroule.

Grâce aux « on dit » peut-être, un beau matin la vieille *Lushimbo* arrive de fort loin. Atteinte d'ankylostomose — mal inguérissable, très répandu au sud du Congo, — elle s'est traînée à l'hôpital et n'en a guère pour longtemps... Diagnostic établi, traitement ordonné, on l'installe dans un chimbeck au quartier des femmes et... l'on fait connaissance.

Sait-elle quel est le grand *Mvidye Mukulu* (Premier Esprit) ? Non. La vieille n'entend rien à cette

matière ; ce qui lui importe avant tout, c'est l'heure où l'on apporte le *bokali* (pâte de farine de manioc), et le souci d'une pleine ration... L'infirmière n'insiste pas, mais à l'heure du *bokali*, — oh ! surprise ! — une petite tranche de viande surmonte la pyramide blanche ; le lendemain, un peu de poisson frais.

« Vrai, *Mamelo* bonne ! » Et *Lushimbo* réfléchit dans sa vieille tête noire.



Le chef Sapingi. (A sa droite ses deux conseillers.)

Allant voir une autre malade, la Sœur vient à passer devant le chimbeck :

« *Majumdika, Mamelo.* » (Fais-moi le catéchisme, *Mamelo.*)

Et ce fut alors la première leçon... Qui oserait affirmer que *Lushimbo* n'envisageait d'abord l'extra qui agrémenterait ensuite son *bokali* ?... mais la sincérité de Joséphine devint évidente dans la suite et elle mourut quelques mois plus tard, paisible, instruite, enfant du grand et véritable *Mvidye Mukulu*.

Le Christ en demande-t-il davantage pour baigner ces âmes frustrées dans son Sang rédempteur ?... Que de pauvres païens, sous tous les cieux, doivent peut-être leur ciel à quelque simple geste de charité !

Cette dernière année, le petit hôpital de Sandoa, avec ses trente lits, hospitalisa jusqu'à six cents malades.

Les cas les plus divers se présentèrent : trypanosomiase, tuberculose, variole, malaria, typhus, pneumonie, sans énumérer cette kyrielle de maladies propres à la région.

Les soins donnés au dispensaire s'élèvent à 16.000, et plus de 127 bébés sont inscrits à la « Goutte de lait ». La Protection de l'enfance est l'une des œuvres les plus nécessaires pour diminuer la prodigieuse mortalité infantile.

Tout prochainement, les Sœurs iront porter leurs soins, leur réconfort, aux pauvres aliénés, pour adoucir leurs souffrances et essayer de surprendre une lueur d'intelligence pour atteindre leurs âmes si possible.

LE CATÉCHUMÉNAT

Déjà, dans l'attente des Sœurs, les Pères Franciscains avaient groupé les chrétiennes et inscrit de nouvelles catéchumènes. Entretenir avec elles un contact suivi, encourager les unes dans la bonne voie, affiner les mœurs des autres et, avec le temps et l'aide de la grâce, faire pénétrer la lumière dans ces intelligences enténébrées, tel est le rôle



Un fileur.

ni cordage, enroulé en mèches sur la quenouille, simple baguette ; seulement, un autre bâtonnet, en guise de bobine, reçoit le fil tordu, solide mais grossier, qui sert à tisser les toiles des hamacs, des tipoyes, etc.

Il servit également pour les premiers points des ouvrières de Sandoa et il ne fallut rien moins qu'une maîtresse diplômée en couture et en coupe pour les leur enseigner ! Que d'efforts d'une part, que de patience de l'autre ! Les plus habiles entraînent les réfractaires ; de l'ourlet, on passa à la boutonnière, puis on eut la fierté de piquer à la machine. Quelques semaines encore et l'on rêvait non plus le pagne, mais « robe », chemise, veston et jacquette, modèles d'Europe !... Pour rien au monde l'heure du travail n'eût été délaissée, et les braves Noires cousaient, brodaient, pédalaient — comme aujourd'hui d'ailleurs, — un bébé endormi ou gesticulant sur le dos ou l'épaule...

Le temps du travail écoulé, la leçon de doctrine commence. Les Sœurs enseignent le texte de catéchisme, les Pères le commentent ensuite ; une préparation de trois ans environ est requise pour l'admission au baptême.

En décembre 1925, le registre du catéchuménat portait les noms de 65 femmes et de 33 fillettes. A chaque cérémonie maintenant, — et il y en a plusieurs par an, —



Atelier de couture.



Dispensaire.

le chiffre des néophytes de tout âge dépasse la cinquantaine.

A l'approche du grand jour, le missionnaire fait l'appel : les catéchumènes doivent se présenter à date fixe, munis de leur billet d'admission... Et tous les billets de surgir, les uns d'entre la paille du toit, enfumés et jaunis, d'autres de sous la natte qui couvre le lit de bambous, de quelque coffre ou malle, d'un sac en peau de chèvre ou d'antilope où ils ont séjourné des mois en compagnie de viande sèche et de poisson fumé... Les petites internes réclament les leurs à Mère Supérieure.

Grand émoi :

« J'ai perdu mon billet... la chèvre l'a mangé.

— Mon frère parti pour Panda-Panda avec le mien.

— Les fourmis ont dévoré celui de ma femme... » etc., etc.

Par bonheur, le registre de la Mission est répondant fidèle.

Mais le billet ne suffit pas : pour passer haut la main il faut, de plus, la présence aux instructions, la conduite, l'examen. Rien ne coûte trop aux aspirants.

Un jour, quatre femmes découvrirent de petits champignons sur une termitière proche de l'église. Pendant la cueillette, les langues marchèrent bon train, troublant le recueillement des autres.

Il fallait une pénitence : deux heures de travail supplémentaire dans les champs, loin de les rebuter, furent accomplies avec joie par les bavardes, tout heureuses de n'être point rayées de la liste des catéchumènes.

Une autre fois c'est le tour de quelques Noires qui reviennent toutes désolées de la

Mission : elles n'ont pas su répondre aux questions de « mon Père ».

« Si nous ne savons pas demain, nous serons renvoyées. »

Et vingt fois, vingt-cinq fois après la Sœur, elles répètent : « L'homme est une créature de DIEU... » On le sait, cette fois.

Le jour suivant, la première interrogée se lève :

« L'homme... l'homme... » mais elle ne peut rien dire de plus.

« *Mon Pelo* a un peu tapé avec son livre sur ma tête dure mais ne m'a pas renvoyée, » déclare-t-elle ensuite triomphalement.

L'examen final est satisfaisant, toutes les catéchumènes sont admises. La veille de la cérémonie, les chevelures crépues sont rasées, — grand sacrifice en tout autre temps, — robes et pagnes blancs sont distribués et, le soir

venu, dans un silence exceptionnel, elles gagnent leurs couchettes.

De sommeil point, la nuit est longue et les premières heures du jour les trouvent déjà debout.

A peine la cloche a-t-elle sonné :

« *Mamelo, Mamelo*, crient-elles, ouvrez les portes ! »

Quand, à 6 heures, le prêtre arrive, tous les catéchumènes, avec parrains et marraines, sont massés au fond de l'église.

« *Unataka ubatesimo ?* (Désirez-vous le baptême ?)

— *Vataka.* (Je le désire.)

— *Kweli, unataka Ubatesimo ?* (Vraiment, vous désirez le baptême ?)

— *Vataka !* »

Sur cette double affirmation et, après avoir renoncé au démon, ces Noirs, par l'eau sainte, deviennent enfants de DIEU. La cérémonie terminée, la messe commence et



Quelques internes travaillent le raphia.

lorsque la clochette tinte le *Domine non sum dignus*, tous s'avancent et prennent part au banquet eucharistique.

Dans l'après-midi, après qu'au dîner offert par le parrain ou la marraine, la poule servie sur son beau *bokali* a fait les frais du menu traditionnel, les néophytes se réunissent à nouveau : c'est la consécration à la sainte Vierge, l'imposition du scapulaire, la distribution des chapelets, de médailles et souvenirs.

Les petites internes alors rentrent au couvent ; pour les femmes, voici l'heure de reprendre le chemin du village.

Transformées, elles partent heureuses, ferventes, résolues, armées aussi contre les dangers qui les attendent dans leurs milieux païens et superstitieux. Confiance ! la grâce, la force de DIEU est avec elles.

ŒUVRES DE JEUNESSE

« La jeunesse est une milice d'élite que le missionnaire prépare pour conquérir le peuple tout entier. »

Pour conquérir les Alunda, les Frères Mineurs commencèrent par ranger négrillons et négrillonnes sur les bancs de l'école.

En 1925, on divisa le bataillon et les Franciscaines Missionnaires de Marie, dans un chimbeck très sobrement meublé commencèrent la classe aux 22 petites Noires.

Vingt-deux ! Ce n'était pas assez !... on partit en campagne, en brousse, guidé par deux internes.

La Lulua, la fameuse rivière aux crocodiles, traversée en pirogue, on aborde devant un premier village.

Une jeune Noire sûrement a cru voir deux diables blancs. La voilà qui se sauve, et quand les Sœurs arrivent, plus âme qui vive dans les huttes !...

Deux heures et demie de marche pour atteindre *Mwa Mwaka*.

Mwa Mwaka possède un catéchiste, la palabre y est facile. Médailles aux catéchumènes, remèdes et onguents pour les plaies, une bonne pincée de sel aux candidates de l'école, et la place est conquise.

Comme il fallait s'y attendre, beaucoup d'inscriptions et, le lendemain, en classe, peu de présences.

Petit à petit cependant, l'opinion devient favorable. Maintenant l'auditoire dépasse toujours la soixantaine.

La maîtresse, forte en *kiswahili*, avait compté sans le

lunda, le *tutshiokwe*, le *chiluba* et autres dialectes totalement différents et combien difficiles à saisir, sans grammaire ni vocabulaire ! On procéda comme à Babel, le geste suppléant à la parole. L'entente ne fut pas longue et ainsi débuta, fonctionne et maintenant progresse, une école primaire tout au fond de la brousse.

Le moyen d'attraction ?

« *Matabiche* !

— Donne *matabiche* !... »

Et le *matabiche* : un grain de sel, une perle, un brin de laine, un chromo aux plus sages, fait griller d'envie les adeptes de l'école buissonnière, le soir, au village. Le lendemain les bancs ou, plus vrai, l'aréopage assis par terre est doublé... dans l'espoir des *matabiches* !

Ainsi, de progrès en progrès, on arrive en août 1928 à une vraie et solennelle distribution de prix. Les premières reçoivent une belle robe rouge et blanche, les dernières un jupon multicolore, un « cent pièces », damier d'échantillons, accessit d'encouragement !

Les robes enfilées, séance tenante, les « valises nègres » bouclées en une minute, les oisillons

noirs s'envolent vers la brousse, poussant des cris joyeux.

« *Moyo, ma Mère, wote tuna rudia* ! (Au revoir, toutes les « Ma Mères », nous reviendrons !)

— Au revoir ! Bonnes vacances ! Oui, revenez ! Un beau coupon d'étoffe vous attend !... »

Seules, quelques internes sont restées au couvent.

« *Kainda*, veux-tu m'aider ?

— Oui, *Mamelo*. »

Et *Kainda*, avec toute l'ardeur de ses onze ans, fourbit les cuivres, enlève les taches de cire au carrelage du sanctuaire.

Elle a bien travaillé, sacrifié les jeux et le cher *farniente* sous le manguier. Pour récompense, *Mamelo* lui porte un peu de sel et quelques arachides.

La petite main va se tendre... Mais non, elle se retire : « *Mimi nalifanya kazi ya Mungu* ! (C'est le travail du bon DIEU que j'ai fait.)

— Oui, *Kainda*, tu as bien travaillé pour le bon DIEU, voilà maintenant un *matabiche* !... »

— *Mimi hapana kufanya maneno ya matabiche* ! » (J'ai travaillé pour le bon DIEU, pas pour le *matabiche* !)

C'est la réponse d'une petite chrétienne pour qui le



Un groupe de l'école des filles en 1927.

matabiche n'est plus le principal mobile. Hélas ! les deux tiers des enfants sont encore païennes, et le *kifunga-tamba* (coupon d'étoffe) les tient davantage en haleine, elles et leurs parents.

Machiza (neuf ans), fille du chef Samutuma, était à l'internat. Après un mois, ses parents sont venus la chercher, mais elle supplie *Mamelo* de la reprendre.

On fait venir son père, à Sandoa ce jour-là. Il se présente avec une allure solennelle.

« Eh bien ! chef, votre fille Machiza désire rester chez nous pour s'instruire de la religion, apprendre à lire, à écrire, à coudre...

— Non, pas maintenant.

— Vous ne voulez donc pas que votre fille soit parmi les plus savantes de la tribu ?

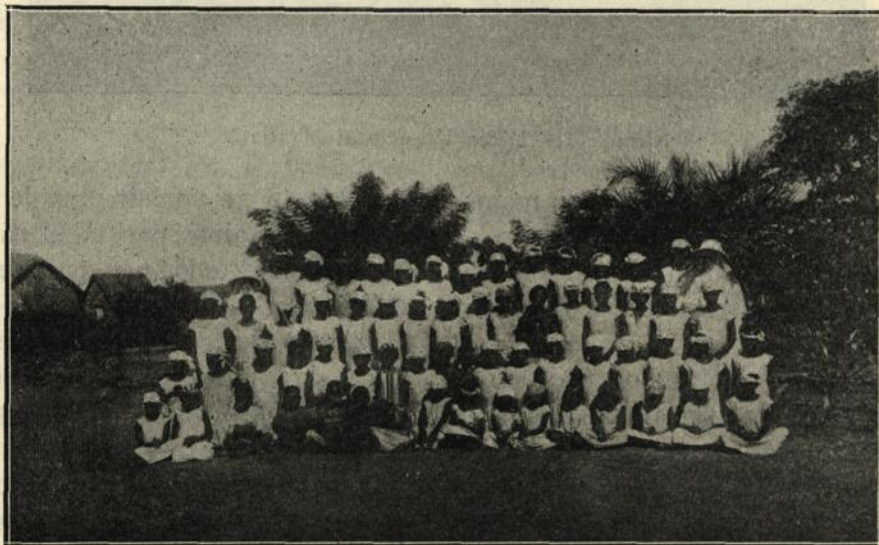
— Ne doit-elle pas aider sa mère ?

— Mais vous avez d'autres enfants que vous gardez avec vous.

— Eh bien ! que me donnerez-vous si je vous la laisse ?...

— Voyons, peut-être un veston, une chemise ? »

Marché conclu, Samutuma s'en va muni d'une chemise neuve et d'un veston, plus heureux encore que Machiza revenant triomphante chez les « Ma Mère ». Avant le soir tout le village avait admiré sa belle parure.



Un groupe de l'école des filles en avril 1931.

De 1925 à 1931, quelle transformation ! Le kodak a pu établir celle du costume, montrer même les petites Noires désormais attachées aux *Mamelos*, dociles en classe, actives à l'école ménagère et en classe ; ce qu'il n'a pas pas encore saisi, c'est une autre transformation qui attendait les internes à la rentrée.

Depuis quelque temps, elles avaient une école bien installée ; cette fois elles trouvèrent un réfectoire avec bancs, tables, couverts et beaux baquets où, à tour de rôle, quatre d'entre elles vont laver la vaisselle.

Plus de joyeux feu de bois, en plein air, où l'on confectionne jalousement la délicieuse popote avec la viande séchée, poule ou poisson, apportée pour soi-même ; voir son bien mis en commun et... servi dans des assiettes, quel sacrifice ! Non moindre celui de se plier désormais à un règlement. La fierté d'être traitée à « l'européenne » l'emporta cependant, les négrillonnes se soumirent sans trop de répugnance ; voilà une innovation qui n'aidera

pas peu à élever d'un nouveau degré leur niveau moral.

Leurs progrès d'ailleurs sont constatés par les Noirs eux-mêmes. Quelque chose transparait quand les petites externes rentrent à la hutte et, surtout, les internes en vacances. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que les jeunes chrétiens, soucieux d'avoir au foyer une femme sérieuse et bien formée, viennent confier aux Sœurs leurs fiancées. Ils partagent sur ce point les vues des missionnaires. La jeunesse solidement préparée assure le foyer chrétien, prémices d'une société foncièrement chrétienne.

OBSTACLES ET LEVIERS

Sandoa, mission chrétienne : les progrès en ces quelques années permettent-ils de voir ce vœu bientôt réalisé ?... Ne nous leurrons point d'illusion ! ce développement est le prix de bien des efforts, il se heurte à bien des difficultés.

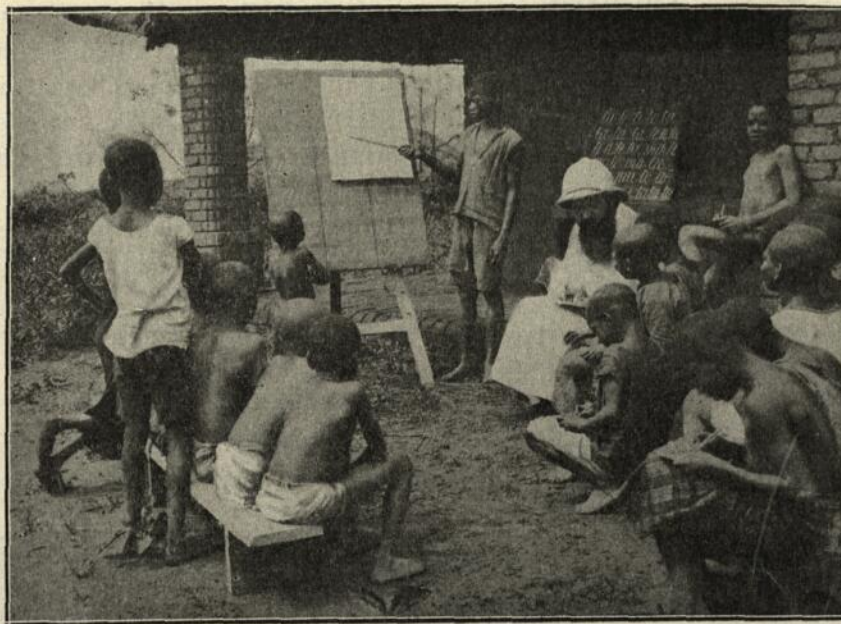
La paresse du Noir, sa versatilité, le mobile des sens et de la fantaisie seraient déjà des obstacles ; plus absolus encore, l'esclavage, la polygamie s'opposent à l'introduction de la morale chrétienne et la sorcellerie est une autre entrave moins grave, également tenace.

Le service sanitaire pénétrant partout, la supériorité de la médication européenne prévaut sur celle des indigènes : petit à petit, les Noirs se rangent. Mais si le *miuski* (médecin-sorcier) est supplanté dans son art guérisseur, il reste maître par la magie.

La maladie et la mort étant considérées comme le fait des esprits, la découverte des causes cachées reste le domaine du sorcier : on consulte ses oracles, il indique l'esprit ou l'auteur du mal. Si l'esprit est en jeu, le consultant essayera de l'apaiser par des sacrifices ; si quelque homme — souvent innocent du reste, — est accusé, des procès interminables, des vengeances terribles, des malédictions, des sorts s'en suivront.

« Un jour, écrit la Supérieure, nous fûmes appelées près d'une jeune femme de dix-huit ans qui se mourait. Arrivées au village, éloigné dans la brousse, on nous dit que le mari, prévenu d'urgence, était accouru et l'avait emportée dans sa case. Lorsqu'une femme sans enfant se meurt hors de chez elle, le mari doit aussitôt verser une certaine somme à la famille de la défunte ou suivre son épouse dans la tombe. La case indiquée étant vide, nous allons trouver la mère de la malade. Deux jours

auparavant, cette pauvre femme avait perdu son dernier-né ; maintenant sa fille aînée succombait du même mal. Chose extraordinaire ! les quelques paroles que nous lui adressâmes la touchèrent si vivement, qu'elle arracha les fétiches qu'elle portait au cou, enleva ceux de sa case et les brûla tous. En récompense, elle reçut une médaille de la sainte Vierge. Trois jours après, cette femme mourait de même. Son frère,



L'école des Pères Franciscains (1924).

ouvrier à la Mission, quitta sa place pour s'occuper des deux orphelines ; moins d'une semaine après, on l'apportait, frappé à son tour.

« Je ne guérirai pas, répétait-il... mon ancien maître nous a jeté un sort parce que nous refusions de devenir ses esclaves. Tous nous mourrons. »

« Les soins furent vains, le pauvre Noir mourut, en effet, chrétien et résigné. A peine trouva-t-on quatre hommes pour le porter au cimetière ; tous craignaient d'être à leur tour victimes des vengeances du chef *Tisaswa*. Au retour, les porteurs affolés se déclaraient « fort malades ». Heureusement, il n'en fut rien.

« C'est alors que *Mamuna*, catéchumène de dix ans, fort intelligente, autre nièce de notre ouvrier, vint me trouver, sanglotant :

« *Mamelo, donne-moi un billet.*

« — Quel billet ?

« — Pour accuser devant la justice le meurtrier de ma famille.

« — Quelle preuve as-tu pour accuser le grand chef *Tisaswa* ?

« — Alors, il va tuer ma mère et moi !... » et les sanglots de la pauvre enfant redoublaient.

« Non, rassure-toi, rien ne t'arrivera si tu restes chez les « Ma Mère ».

« Telle était aussi l'opinion générale des Noirs.

« Avec les vacances, *Mamuna* fut prise de l'ardent désir de revoir sa mère.

« Un peu incrédule à ces histoires de sorcellerie, j'accédai à son désir. Mais ses compagnes la voyant partir répétaient : « Nous ne reverrons plus *Mamuna*. »

« En effet, dix jours après, elle mourait presque subitement. La mère de *Mamuna* et ses trois petits enfants sont les seuls survivants de la famille. Elle est arrivée à Sandoa ces jours derniers se constituer esclave de *Tisaswa* plutôt que de mourir.

« On décida de la racheter coûte que coûte. D'abord le chef refusa objets et argent ; il voulait la femme et ses trois enfants, « ses parents, non ses esclaves », disait-il. Le Révérend Père Supérieur, connaissant la malice des Noirs, intervint :

« Pour le grand mal dont on t'accuse, tu as tout à craindre : les châtiments du grand *Mvidye Mukulu* et ceux du Gouvernement.

« Pris de peur, *Tisaswa* se rendit enfin, dé-

clarant qu'il ne voulait plus de *Nadjemba* chez lui.

« Protégée ainsi par la Mission, la pauvre Noire est retournée chez elle, non pas sans s'être faite inscrire au catéchuménat. »

D'autres fois, c'est la superstition qui entre en jeu.

Lors de l'incursion des lions, durant l'été 1930, chacun partit en chasse avec fusils, pièges, etc... On n'en trouva pas trace.

« Ah ! dirent les Noirs, ce ne sont pas des lions-animaux, mais des lions-hommes, d'anciens chefs très puissants, changés en lions... personne ne peut leur nuire. »

Pendant des semaines aussi, la Mission fut molestée par les visites d'un chien abandonné. Son ancien maître, un jour, permit de tuer l'animal, le lia même pour le livrer aux travailleurs chargés de l'exécution. Tous se refusèrent à cette besogne. Enfin, sur l'ordre formel, l'un d'eux se décida à lancer la première flèche, mais dès qu'il vit couler le sang, le Noir se retira à l'écart, s'assit par terre, la tête dans les mains :

« *Miye nana nduku yangu !* (Moi, j'ai tué mon frère !)

— Allons ! vous n'êtes pas un chien ! Dépêchez-vous, achevez cette pauvre bête, car elle souffre.

— Le chien est mon frère !... »

Continuant ses gémissements, ce pauvre païen aurait quitté la place pour aller pleurer la mort du chien son frère si on ne l'avait retenu.

Une autre forme de superstition est le fétichisme. Il a été question au début, du *nkisi* protégeant la case païenne. Le *jamba*, hutte en miniature, au sol de terre battue, est de même nature. L'on creuse dans cette terre autant de petits trous que la famille compte de défunts. Au-dessus de ces trous, les Noirs disposent des bâtons de craie, lesquels, au jour d'une fête, naissance, etc., leur servent à se barioler le visage et les membres.

Chaque hutte païenne aussi a son *lobuku*, panier suspendu dans un angle rempli d'objets les plus hétéroclites : morceaux de bois, crêtes et pattes de poules, pierre rouge, ossements humains, vertèbres de singe, dents de fauves, cornes de chèvres, etc., etc.

Quelqu'un est-il malade ? Le chef de la famille secoue le panier, puis retire le premier fétiche qui se présente. Est-ce une crête de poule ? Muni de cette indication précieuse, on va consulter le sorcier et l'interprétation ne se fait pas attendre :

Ah ! ah ! le malade a volé une poule et l'a mangée... Aujourd'hui il a son châtiment. »

Ou bien :

« Tel ancêtre demande que vous lui offriez une poule. »

Il faut alors tuer une poule, la placer avec un peu de farine de manioc sur la petite excavation du *jamba* attribué à cet ancêtre. Que le voisin, le chien, la chèvre même se régalaient ensuite de la poule, qu'importe ! L'ordre du sorcier a été exécuté.

Malgré les progrès de l'apostolat, le règne de Satan persiste ; la lutte sera longue et terrible, mais elle est engagée ; le Christ-Roi avance de victoire en victoire.

La dernière Fête-Dieu en témoigne. Beaucoup des chrétiens des villages environnants sont venus se joindre à ceux de Sandoa. La veille, le nombre des confessions, et le matin celui des communions, ont été sans précédents.

Trois arcs de triomphe, des banderoles, des guirlandes de lianes fleuries transforment la longue allée en voie triomphale... Quel contraste entre la beauté du cortège escortant le Très Saint-Sacrement — beauté relative, évidemment, mais étonnante pour la brousse — et la

rusticité des sauvages, serrés en file de trois ou quatre rangs, tout le long du parcours. Leurs yeux écarquillés, ébahis, admiratifs, ne perdent pas un détail, pas un mouvement.

Le Très Saint-Sacrement passe sans qu'ils comprennent son geste de bénédiction, mais la grâce l'accompagne et tombe silencieuse. Peut-être germera-t-elle demain !...

Pour la jeune chrétienté, ce culte extérieur rendu à JÉSUS-EUCHARISTIE parle aux yeux, au cœur, à la foi.

Le lendemain, au catéchisme, nouvelle ferveur, nouvelles demandes ; à l'entrée en classe, une quinzaine de petites Noires, dans une muette interrogation, attendent qu'on les invite à prendre place sur les bancs.

Dans leur rapport de juillet 1930, les Frères Mineurs établissaient, pour la station de Sandoa, le chiffre de 302 catholiques et 1.087 catéchumènes.

Enveloppée dans le rayonnement de l'Hostie sainte exposée, touchée du secours tangible de la charité, élevée par l'enseignement chrétien, l'âme noire est donc susceptible de transformation. Et comme l'a dit F. Masoin (1) : « vivifiée par les leçons nouvelles, elle accepte le sacrifice, la résignation, elle couche ses instincts au pied de la charité et les fleurs des vertus chrétiennes fleurissent sur la terre de sang et d'orgie.

« Une nouvelle conscience s'allume dans la nuit africaine. C'est le fait des missionnaires. Ils sont seuls à éveiller cette boue qui sommeille, à la pétrir, à l'ériger en flamme ardente vers le ciel ! »

(1) *Histoire de l'Etat indépendant du Congo.*



Une procession à Sandoa.

L'ACTION COLONISATRICE DES QUATRE PREMIÈRES SUPÉRIEURES GÉNÉRALES des Franciscaines Missionnaires de Marie

ALORS que s'achève l'Exposition Coloniale de Paris qui fut à tous points de vue un grand succès, et qui a merveilleusement révélé l'action des missionnaires, chaque Institut, chaque Congrégation, jette comme instinctivement un regard sur l'œuvre accomplie.

Quelques grands traits de son histoire, et voilà une synthèse, en attendant que patiemment les « archives » s'enrichissent d'études spécialisées, d'énumérations détaillées... Cependant, il restera toujours une part qui ne figurera qu'au livre de comptes du bon DIEU, celui-là a toutes les préférences des missionnaires.

C'est cette synthèse de l'œuvre colonisatrice des quatre premières Supérieures Générales de l'Institut que vont donner ces pages. Elle s'étend sur une période de 54 années, dont 27 sous l'impulsion de la Mère Fondatrice, et une période égale sous le gouvernement de celles qui furent ses continuatrices.

Ces pages s'inscrivent aussi comme un hommage ému et profond, sur le granit d'une tombe, prématurément ouverte et à peine refermée sur celle qui achevait avec tant de magnanime dévouement cette seconde phase de 27 ans, la moitié de la vie de l'Institut.

Demain, il continuera sa marche vers un horizon que la Providence se charge d'agrandir, car la Mère Fondatrice l'avait bien dit :

« Il y a certaines morts qui causent des vides très grands... Toutefois, il ne faut pas craindre, l'Institut suivra son chemin quand même ; s'il était mon œuvre, il périrait avec moi, mais il est l'œuvre de DIEU. »

LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DE LA PASSION HÉLÈNE DE CHAPPOTIN DE NEUVILLE Fondatrice et première Supérieure Générale.

Dans la Préface de la vie de la Mère Fondatrice, l'éminent académicien Georges Goyau écrivait : « Mère Marie de la Passion avait compris et parachevé la grande originalité religieuse du XIX^e siècle, de ce siècle où, pour la première fois dans l'histoire, des femmes consacrées à DIEU sentirent retentir dans leur âme, comme un appel à leurs propres dons missionnaires, l'impérieuse consigne de l'Évangile : « Allez, enseignez toutes les nations (1). »

Grande Coloniale, la Très Révérende Mère Marie de la Passion le fut éminemment. Son Institut, fondé en 1877, devait, pendant les 27 ans de son Généralat, se répandre en 86 maisons et recruter 3.000 missionnaires.

C'est à Saint-Brieuc que se fonde le premier noviciat, marchant de pair avec le noyau missionnaire établi à Ootacamund, aux Indes, où l'Institut jetait ses premières bases en 1876. Cette maison d'Ootacamund amena bien vite la fondation de Coïmbatour et essaima dans la suite dans tout le sud des Indes.

En 1882, les Franciscaines Missionnaires de Marie prennent pied à Rome ; en 1885, elles sont à Marseille ; la même année, elles s'installent à Carthage, appelées par le Cardinal Lavignerie. L'année 1886 les conduit à Ceylan, comme infirmières au grand hôpital de Colombo. La même année encore, c'est Tchéfou, la Chine, qui ouvre ses immenses et mystérieux horizons, où, très rapidement, les fondations vont être réalisées : au Houpé, sur le Fleuve Bleu, à Itchang,

(1) Préface de *Une grande âme et une grande œuvre*.

et au fond du Chensi, à deux mois de voyage de la côte.

Puis c'est, en 1892, le Canada, et successivement le Congo, la Birmanie, le Japon, Madagascar, le Mozambique, le Zouloulouland, l'Amérique du Sud.

A la mort de la Fondatrice, Indes, Ceylan et Birmanie comptaient douze maisons, à l'égal de la Chine, où malgré toutes les difficultés, dont le manque de communications n'était pas la moindre, les Franciscaines Missionnaires de Marie avaient pénétré, là où jamais femme européenne n'était encore entrée.

Les œuvres que Mère Marie de la Passion a suscitées sont considérables et merveilleuses, aussi bien en Europe qu'à l'étranger. Ce qu'il importe de faire ressortir, c'est leur variété, leur multiplicité, l'admirable profusion d'initiatives tendant au relèvement moral des individus comme des masses; la charité, le dévouement constant dont elle a voulu que son Institut fût l'instrument actif, et qu'effectivement elle lui a fait réaliser en dépit de tous les obstacles.

Elle a voulu que ses missionnaires puissent constituer dans les centres où elles résident l'asile ouvert à toutes les formes de bien, et c'est pourquoi elles peuvent, grâce au recrutement et aux préparations diverses qui complètent leur formation, ouvrir en mission des écoles primaires, secondaires, normales même; exercer les fonctions d'infirmières dans les grands hôpitaux comme Colombo, Shanghai, Tokyo, Tananarive, Casablanca, Fez, Alep, etc., et s'en aller également dans les postes les plus reculés de la brousse, du bled, des montagnes, fût-ce au fond de la Chine, aux marches du Thibet, porter en même temps que leur compassion pour les lépreux et les plus repoussantes maladies, les soins appropriés, ainsi que les notions de prophylaxie et les méthodes d'assainissement qui peu à peu amènent une transformation sanitaire dans les régions où les missionnaires se dévouent.

Une autre organisation s'imposait pour le relèvement de la femme païenne, la protection de l'enfance et de la jeunesse: celle du travail. On peut dire que la Mère Fondatrice avait résolu la question avec le génie qui caractérisait toutes ses entreprises. Ouvrir des ateliers dans tous les pays, fournir du travail depuis l'humble apprentissage déjà rétribué, jusqu'aux travaux d'art que des religieuses spécialement formées pouvaient doucement guider vers une perfection croissante. Mère Marie de la Passion vit tout cela, et de grands ateliers se créèrent aussi bien en Europe qu'aux Indes, en Chine, au Japon, etc.

L'enseignement, le soin des malades, l'organisation du travail, les œuvres de charité les plus multiples, voici donc le cadre tracé par la Fondatrice à l'activité et au dévouement de ses filles des colonies, autrement dit: en pays de Mission.

Les 86 maisons laissées à sa mort, après 27 ans de Généralat, sont devenues, après 27 autres années: 253.

A l'heure actuelle, l'œuvre de la grande colonisatrice, Marie de la Passion, compte en pays de Mission, 176 maisons dont: 92 en Asie, 46 en Afrique, 32 dans les deux Amériques, 6 en Océanie, représentant comme chiffres d'œuvres, pour l'année 1931:



LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DE LA PASSION

66.000 *enfants* peuplant : 117 écoles, 191 orphelinats, crèches, asiles ; 125 ateliers, écoles ménagères, foyers.

83.000 *malades* soignés dans : 58 hôpitaux, 8 léproseries, 9 lazarets.

3.000.000 *de soins* prodigués dans : 123 dispensaires.

Ce qu'a réalisé l'Institut est l'expression vivante du zèle et de l'ampleur de vues de la Fondatrice elle-même. Elle avait tout su prévoir en traçant la ligne de conduite qui n'avait plus qu'à s'amplifier par l'apport des années, et les missionnaires ont toujours eu au cœur la persuasion très claire de continuer son œuvre, d'exercer le dévouement dont elle avait donné la mesure. Il semble que la grande Fondatrice qui sut être une exceptionnelle entraîneuse d'âmes, d'aucuns ont dit : sans égale, n'a pas cessé de vivre, tant son souvenir demeure fécond en initiatives de bien, en possibilités de réalisations, en chaleur d'expansion.

Au lendemain de sa mort, on écrivait d'elle : « C'est une de ces grandes figures qui méritent que l'on s'arrête avec émotion et vénération devant elle, car elle personnifie tout ce qui fait l'honneur et la force de l'humanité chrétienne. Elle devait être une missionnaire, une apôtre, qui, à la suite des FRANÇOIS d'Assise, des Solano et des Xavier, s'en irait sur les plages lointaines faire connaître et aimer JÉSUS-CHRIST. Elle devait être une infatigable bienfaitrice des humbles, des pauvres, des souffrants et, à l'exemple des Pierre Claver et des Vincent de Paul, tendre ses bras à toutes les misères, ouvrir son cœur à tous les délaissements. Aucune des grandes causes qui intéressent la religion, le peuple, la patrie, la civilisation, la science n'était étrangère à Mère Marie de la Passion, et n'échappait à ses sollicitudes. Sa haute intelligence avait su s'initier à tous les problèmes qui passionnent et agitent le monde à l'heure présente.

Ceux à qui il était donné de la connaître ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa sûreté de vues si profonde, sa compréhension si vaste, sa décision si nette et si sage, son érudition si remarquable et si variée. Pour une foule d'âmes, même en dehors de son cercle d'action immédiat, elle aura été une lumière et un guide. »

Peut-être n'est-il pas inopportun de souligner un dernier trait qui devait être à la fois pour son cœur de Mère une douleur, mais pour son âme de fondatrice et de missionnaire, un triomphe. En 1900, à Tai-uen-fou (Chine), sept Franciscaines Missionnaires de Marie étaient massacrées en haine de la Foi. C'étaient : Mère Marie-Hermine, de Beaune, la Supérieure ; Mère Maria-Chiara, Mère Marie de la Paix, Sœur Marie de Sainte-Nathalie, Sœur Marie de Saint-Just, Sœur Marie-Adolphine, Sœur Marie-Amandine.

La Fondatrice pouvait se coucher dans la tombe, sûre que ses filles puiseraient dans leur foi l'héroïsme de toutes les charités, jusqu'à celle de donner leur vie et d'ambitionner ce suprême sacrifice comme la récompense même de leur apostolat.

LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DE LA RÉDEMPTION

JEANNE DE GESLIN DE BOURGOGNE

En mourant, la Très Révérende Mère Marie de la Passion passait le gouvernement de son Institut missionnaire à une personnalité d'élite, bien prête à continuer son œuvre : Mère Marie de la Rédemption.

Succession difficile et charge bien redoutable que celle de guider une légion missionnaire disséminée sur les fronts les plus divers, d'en assurer la vitalité, la pérennité d'enthousiasme généreux, disons le mot : la sève débordante.

La nouvelle Supérieure Générale n'y faillit pas, elle allait même dépasser ce qu'on attendait de ses dons admirables d'organisatrice et d'apôtre.

Lors de son élection, l'Institut comptait 86 maisons, 12 années après, il atteignait le chiffre de 162. S'initiant à toutes les tâches, assimilant, grâce à sa magnifique intelligence, les connaissances les plus variées des différents milieux où travaillaient ses filles, elle pouvait être partout et exercer personnellement par son grand cœur et malgré les distances, son œuvre de pénétration colonisatrice.

A peine est-elle au gouvernail que la laïcisation atteint la grande léproserie de Madagascar où ses filles, appelées

en 1900, par le Ministre des Colonies, soignaient 800 lépreux. En vain elle propose, elle supplie de garder la charge pécuniaire de l'immense asile de douleur, l'entretien de tous les malades, avec le droit pour ses filles de continuer leur mission de charité. Son offre si généreuse est refusée et ce fut pour Mère Marie de la Rédemption une poignante souffrance.

Peu après, elle conduit un groupe de religieuses en Russie, où, pour quelques années leur habit blanc eut droit de cité. Puis ce furent la Turquie, la Palestine, qui reçurent des missionnaires, sans pour cela restreindre le prodigieux développement des Missions des Indes, de Chine, du Japon ; la pénétration aux Iles Philippines, en Argentine, au Pérou et l'extension des centres africains.

Pendant que les tremblements de terre de Sicile et de Calabre, puis d'Avezzano font des maisons d'Italie un asile pour centaines et centaines de réfugiés et d'orphelins, en Chine, la révolution même offre sans cesse de nouveaux terrains d'action et vingt maisons s'ajoutent aux douze ouvertes du vivant de la Mère Fondatrice. Là-bas, les Franciscaines Missionnaires de Marie passent par des péripéties multiples et des dangers incroyables, se cachant dans les montagnes, jusque dans les neiges du Thibet pour continuer leurs œuvres, civilisant les femmes tartares, multipliant leur activité tant l'appel est poignant de toutes ces misères !

Presque en même temps, dans l'Angola, à San Salvador, la révolte des Noirs enferme les Européens dans un bastion pendant 40 jours ; les religieuses contraintes, elles aussi, à se mettre à l'abri, sont l'âme de la petite colonie assiégée, mais il y a entre elles et les Noirs un pacte de charité qui les préserve et dont maint exemple donne la garantie.

Cependant en Europe, la guerre des Balkans demande des infirmières et, sur un appel de l'Ambassade de France, tout un groupe de religieuses s'embarquent à Marseille pour Constantinople. Une autre réquisition en envoie une équipe soigner les Bulgares.

Ce n'était là toutefois qu'un prélude, un apprentissage pour des fonctions qui allaient s'imposer sur un front autrement grand et douloureux. De 1914 à 1918, la « mission » est toute proche, c'est celle d'un dévouement inlassable et sans mesure au chevet des blessés et des fiévreux. Les infirmières se multiplient sur le front comme à l'arrière et on leur confie entre autres, peut-être avec la conviction que la tâche leur sera familière, un hôpital d'Annamites.

Cependant, les colonies ont aussi leur vie intense, et le Maroc notamment, reçoit d'incessants renforts. Depuis 1912, les Sœurs ne font-elles pas la pénétration, douce et pacifiante, qui recueille les orphelins, panse et soigne les malades, organise des écoles, des asiles, des ouvroirs et mérite si bien, que le Maréchal Lyautey n'hésitera pas à en donner lui-même le magnifique témoignage à Mère Marie-Charles, Supérieure de la Mission, accompagnant d'une lettre autographe la décoration d'Officier du Ouissam Alaouite qu'il avait sollicitée pour elle du Sultan.

En Syrie, l'école de Damas, florissante avant la guerre, et celle d'Alep, à peine fondée, ont si bien jeté leurs racines profondes qu'elles reprendront au lendemain de l'armistice avec une nouvelle vigueur, et c'est ainsi dans toutes les Missions, où l'élan n'a pas été ralenti, malgré la presque impossibilité d'envoyer des renforts.

Cependant, en 1917, Mère Marie de la Rédemption s'arrête. Les circonstances particulièrement difficiles, mais qu'elle a su parfaitement dominer, ont épuisé ses forces. Chacune des années de son Généralat a été marquée par des œuvres



LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DE LA RÉDEMPTION

importantes, et ce n'est pas une des moindres que cette merveilleuse organisation des ateliers, esquissée par la Mère Fondatrice et fixée par Mère Marie de la Rédemption sur des bases solides. En quelques années, elle portera jusqu'aux lointaines Missions la civilisation et l'élévation morale du travail, rendu accessible à tant de petits doigts paresseux ou agiles, grâce au dévouement des missionnaires.

Confiante en la Providence, sa charité opéra des merveilles malgré les événements troublants qui se succédèrent pendant son Généralat : révolutions, tremblements de terres, guerre, rien ne manqua pour entraver son action, mais, réalisant la parole de saint Paul, elle voulut « surmonter le mal par le bien » et ses œuvres de zèle s'adaptèrent par des moyens nouveaux à des besoins inconnus jusque-là. Une longue existence eût à peine suffi à une tâche aussi considérable : 12 années l'ont accomplie.

LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-MADELEINE DE PAZZI NELLA AUBERT



LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-MADELEINE DE PAZZI

La troisième Supérieure Générale de l'Institut, dont la maladie devait interrompre le gouvernement six mois seulement après son élection, apportait à ses filles le trésor d'expérience de 20 années de Chine et Japon et 22 de Provincialat. Arrivée en Chine en 1889, elle avait d'emblée reçu le baptême du sang à Itchang, lors d'un mouvement d'hostilité, assez vite réprimé. La bure blanche tout ensanglantée, elle et ses compagnes durent céder aux ordres de mandarins exigeant le départ momentané des missionnaires, mais aussitôt la bourrasque passée, les religieuses reprirent leurs œuvres.

D'abord Vicair Provinciale, puis Provinciale, on peut dire que Mère Marie-Madeleine de Pazzi préside au merveilleux développement de la grande Mission chinoise. Sans cesse elle parcourt les routes, visitant les postes, tantôt affrontant en jonque chinoise les rapides du Fleuve Bleu ; tantôt la monotonie des voyages en portantines ; tantôt, comme en Mongolie, les chars roulant lourdement sur des terres sans routes et heurtant les blocs de pierre au passage ; ou bien, première Européenne au fin fond de la Chine, franchissant en 56 jours de chaise la distance qui sépare Sian-

fou au Chensi, de Tchentou au Su-tchuen. Quelle floraison d'œuvres elle sème sous ses pas ! Centaines et centaines d'enfants recueillis, élevés, instruits, asiles de tous genres, hôpitaux, dispensaires. Elle préside à la fondation de plus de 20 maisons avec une merveilleuse activité. En 1900, c'est la persécution des Boxers, qui anéantit la Mission du Chansi et immole, le 9 juillet, à Tai-uien-fou, deux Évêques, trois Franciscains, sept Franciscaines Missionnaires de Marie et nombre de chrétiens chinois. Mais trois ans ne se sont pas écoulés que sept nouvelles missionnaires sont de nouveau à pied d'œuvre. Le typhus en fauche quatre en quelques jours et, parmi elles, le lys embaumé et très pur, Sœur Marie-Assunta, la première petite Sœur missionnaire qui s'achemine vers la gloire de la sainte Église. Toujours quelque glaive ou fléau menace, tel cette peste de Tchéfou, qui couche dans la tombe deux des infirmières volontaires du lazaret : Sœur Marie de la Salette et Sœur Marie-Marcelle. La Mère Provinciale va de l'un à l'autre de ces champs de douleur, pour relever, vivifier et... reprendre avec un nouveau courage un labeur jamais abandonné.

Le Japon est aussi son apanage, et la léproserie de Biwasaki un des trésors de son fief. Trois autres fondations plus au nord seront encore son œuvre.

Revenue en Europe en 1911, Mère Marie-Madeleine de Pazzi reste Provinciale de Chine, mais la guerre la retient

en France. C'est là que l'estime générale de l'Institut la trouve pour lui imposer le fardeau du gouvernement de l'Institut. Quelques mois trop courts permirent tous les espoirs : le Maroc prit une plus grande extension, les maisons de Bethléem, Damas, Alep furent rouvertes, celle de Jérusalem fondée. L'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre pour le Clergé Indigène, que l'Institut a sauvegardée depuis 16 ans, au milieu de grandes difficultés, est offerte à la S. C. de la Propagande.

La guerre finissait, et pour les plages lointaines les bateaux partaient, emmenant des renforts impatientement attendus. Mais l'œuvre des Missions est éminemment l'œuvre de DIEU, et DIEU préféra l'holocauste d'une longue maladie qui, entravant toute possibilité d'action, laisserait cependant intacts les dons de l'esprit et du cœur, qui enrichiraient abondamment le patrimoine moral de l'Institut. Cependant, là-bas, en Chine, au Japon, nul n'a oublié la *Sieou-tao* bienfaisante et généreuse, celle qui donnait tant de joie, semait tant de bien de sa main compatissante et douce ! L'œuvre missionnaire de vingt années, a creusé le profond sillon où germent les fécondes moissons.

LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DE SAINT-MICHEL ÉLODIE DE COSTER

La quatrième Supérieure Générale de l'Institut, celle qui vient de mourir prématurément en plein épanouissement de son œuvre, la Très Révérende Mère Marie de Saint-Michel, était originaire de Belgique. Elle entra en religion du vivant de Mère Marie de la Passion, attirant de suite l'attention de la Mère Fondatrice qui lui confia des charges importantes.

Pendant 14 ans, de 1905 à 1919, elle gouverna comme Supérieure Provinciale les maisons des Indes, de Ceylan et de Birmanie, créant des hôpitaux, des dispensaires, des léproseries et consacrant un soin spécial à l'organisation des écoles que la diversité de langues et de castes rend si particulièrement délicate aux Indes. Elle ambitionna même la formation intellectuelle des petites brahmines et ouvrit pour elles la première école qui put les atteindre, celle de Saint-Raphaël, à Méliapour, école qui compte actuellement 400 élèves.

D'un zèle aussi éclairé qu'infatigable, la Mère Provinciale parcourait les Indes, depuis les contreforts de l'Himalaya, le Cachemire, le Punjab, jusqu'à la côte Malabar et ce Coïmbatour, où l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie avait pris naissance dans les montagnes des Nilghéries.

A Ceylan, hôpitaux et écoles rivalisaient également d'activité, et dans la Birmanie, les léproseries servaient de point de départ à la conquête pacifique des campagnes où les religieuses missionnaires indigènes prolongeaient l'action des Européennes.

Mais les Indes n'étaient qu'une préparation à la tâche beaucoup plus vaste qui l'attendait. Nommée Supérieure Générale en 1920, Mère Marie de Saint-Michel devait donner pour l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie tout entier la mesure de sa remarquable intelligence que d'aucuns ont qualifiée de génie, celle aussi d'un cœur très large et très grand, bien fait pour comprendre l'insondable misère qui s'offre de partout à la compatissante et active charité des missionnaires.

Il suffira de deux chiffres pour donner la synthèse de son œuvre.

Sous son Généralat, le nombre des maisons passa de 170 à 253 et plus d'un millier de religieuses s'embarquèrent pour les Missions.



LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DE SAINT-MICHEL

Courageuse et magnanime, elle ne craignait pas d'accepter pour ses filles les postes de péril, ou plutôt élevait sa tendresse maternelle à la hauteur des impérieux devoirs de l'heure.

La Chine est en révolution, livrée au brigandage, il y a là 40 maisons où l'ouvrage déborde... le nombre en augmentera encore ; et les missionnaires qui ambitionnent toujours ces postes-là, s'embarquent 15, 20 chaque année.

Au Maroc, les Franciscaines Missionnaires de Marie installent une Kasbah dans le Moyen Atlas, à Midelt à peine soumis, et recueillent les orphelins du Sous, à Taroudant, au lendemain de la famine et de la terrible épidémie de typhus qui en fut le corollaire.

En Afrique encore, c'est l'entrée en Libye, en Égypte, la pénétration dans la brousse de la Lulua ; les postes intérieurs au Mozambique ; en Amérique du Sud, au Brésil, la région centrale de l'Amazonie et la toute proche fondation de Guyane, Saint-Laurent du Maroni.

Citons encore pour les Noirs des États-Unis, l'école de Cincinnati et un dispensaire-hôpital à Chicago. Au nord de l'Europe, le poste des Iles Feroë, nouvellement fondé à Thorshavn.

La dernière préoccupation de la Supérieure Générale était encore la mise au point d'un grand hôpital, celui de Tokyo.

Cependant, au milieu d'incessants travaux, elle eut une joie immensément grande, celle de voir un petit groupe de ses filles appelées par le Souverain Pontife à former une communauté dans la Cité du Vatican. Elles s'y occuperaient des *arazzi*, ces trésors d'art de la sainte Église, et c'était là encore comme une visible bénédiction sur l'œuvre des ateliers, telle que l'avait conçue la Mère Fondatrice.

Les qualités d'intelligence et de cœur qui rendaient Mère Marie de Saint-Michel si compréhensive de tous les besoins des miséreux, éclairaient aussi son zèle. Il ne lui suffisait pas de donner ses filles, elle les *préparait* à leur tâche, et créa pour cela des écoles de formation où les futures missionnaires recevaient l'initiation professionnelle adaptée au but de leurs œuvres.

Chez la Mère Générale les idées ne restaient pas longtemps inopérantes, tout se traduisait en actes, en réalités, en organisation. Dans le monde entier, des constructions conçues par elle jalonnent la route de l'Institut : écoles, hôpitaux, etc. Des chapelles aussi, où son goût très sûr s'étendait à toutes les formes de l'art.

L'esquisse d'une œuvre de si grande envergure révèle assez l'âme qui l'a conduite. Mère Marie de Saint-Michel personnifiée, non seulement pour ses filles, mais aussi pour les personnalités éminentes qui avaient à traiter avec elle, ce sage qui, comme le disent les Livres saints, « *poursuit son but avec force et dispose tout avec douceur* ». Le progrès, les moyens d'évangélisation, de civilisation la trouvaient attentive, tout devenait sous sa main un instrument d'élévation, d'évolution féconde, d'infinie compassion aussi.

D'une activité inconcevable et d'une charité sans limite, elle ne se ménageait en rien, et c'est pourquoi le mal la terrassa sur la brèche au commencement d'un long voyage de visite de ses maisons d'Europe. Mais comme elle était prête à tout, la mort ne la surprit pas ; elle en fixa la mémoire à l'apogée de sa tâche, là où l'estime générale l'atteint, où une reconnaissance « mondiale » la vénère, là aussi où l'attendait l'infinie récompense, celle de DIEU.

Le soir à Ceylan

DÉPEINT

PAR UNE MISSIONNAIRE

L'HEURE merveilleuse à Ceylan est celle qui suit le coucher du soleil. Tandis qu'il tombe à l'ouest, jetant ses derniers feux, le ciel s'embrace de chaudes et phosphorescentes lueurs variant à l'infini ; puis tout s'apaise, une impression de mystère plane sur ce déclin du jour...

Même à Colombo, cette heure est enchantée. Parfois le ciel paraît en flammes ; le couvent attenant à l'Hôpital Général prend une teinte orangée qui l'illumine comme par magie. Les arbres en fleurs effeuillent leurs pétales et font de la route une voie royale, recouverte d'un tapis de pourpre et d'or. Les grappes délicates des accacias se balancent teintées de rose, tandis que les flamboyants étalent leurs touffes d'écarlate. C'est une palette incomparable nuancée selon les reflets du ciel.

A peine le soleil a-t-il disparu, les oiseaux qui voltigeaient çà et là, se taisent et disparaissent, apeurés, semble-t-il, d'être surpris par la nuit rapide.

Cette féerie est la même sur la côte opposée de l'île.

S'il arrive, au crépuscule, qu'on traverse la lagune pour regagner la léproserie de Mantivu, pas une couleur de l'arc-en-ciel ne manque à cet instant de scintiller dans l'onde, tel un miroir aux reflets prestigieux. L'orange teintée de rose, se mue en rouge éclatant, passe du pourpre au vert, puis au bleu argenté. Sur le ciel aux couleurs changeantes, les hautes palmes du rivage se découpent immobiles. Le calme est inexprimable ; seul un faible bruit d'eau qui retombe des rames en gouttelettes brillantes.

Chaque soir, au coucher du soleil, les corbeaux quittent l'île de Mantivu pour s'en aller la nuit de l'autre côté de la lagune ; d'un vol lent et majestueux, ils s'élèvent par bandes et toujours dans la même direction, tandis que les perroquets bavards, eux aussi, se hâtent vers leur gîte nocturne, rasant la surface de l'eau.

Au crépuscule, les *flying-foxes* (renards-volants), à leur tour, quittent leurs retraites mystérieuses. Fuyant les dernières lueurs du couchant, ils suivent la même voie que les corbeaux. On les confondrait même facilement à



distance, mais, de plus près, l'on distingue nettement leurs ailes dentelées, comme celles des chauves-souris. Parfois, ils franchissent un espace de plusieurs milles pour atteindre l'endroit où toute la nuit, ils festoieront parmi les hauts palmiers et les arbres exotiques, marquant leur préférence pour la noix vomique dont ils ne dédaignent que le noyau.

Petit à petit les oiseaux se taisent ; aux grillons, aux grenouilles, de reprendre le chœur. Les chauves-souris, à leur tour, s'ébattent en d'interminables chassés-croisés sous les vérandas de la léproserie et du couvent.

Tout ceci dure une demi-heure à peine, car, brusquement, la mystérieuse nuit des tropiques succède au crépuscule. Le ciel prend un bleu sombre d'une indescriptible richesse. L'étoile du soir scintille soudain ; des myriades d'autres étoiles plus petites la suivent et poudroient la voûte infinie.

Lentement, à l'horizon, l'or transparent du pâle croissant de la lune monte alors, et baigne toutes choses de sa mystérieuse clarté.

De temps à autre, l'appel plaintif d'un hibou en quête de proie, traverse l'impressionnant silence, mais tout à coup, un cri qui glace d'épouvante déchire la nuit : c'est le *devil-bird*, l'oiseau-diable.

Il rappelle singulièrement le timbre clair d'une voix d'enfant, ce cri qui vibre au loin. Parfois cependant il pleure lugubre, rauque comme un râle d'agonisant et se brise, comme étranglé.

L'oiseau-diable est très rare, bien que les indigènes refusent de le tuer, ils le craignent, assurant qu'il est messager de mort.

Il y a quelques années, l'un d'eux ayant ouï la plainte de l'oiseau-diable, fut à ce point convaincu de sa fin

prochaine qu'il refusa toute nourriture, dépérit et mourut

Jusqu'ici les naturalistes n'avaient pu identifier l'oiseau nocturne, invisible, qu'ils supposaient être une sorte de hibou. De récentes études l'ont fait classer maintenant parmi les *ulamas* (aigles-faucons.)

Un Européen qui croit avoir vu l'oiseau, déclare que, effectivement, il a cette ressemblance, sa taille est celle d'un pigeon, muni d'une longue queue, la tête couronnée d'une crête ou huppe légère.

Des primes promises à celui qui en présenterait un

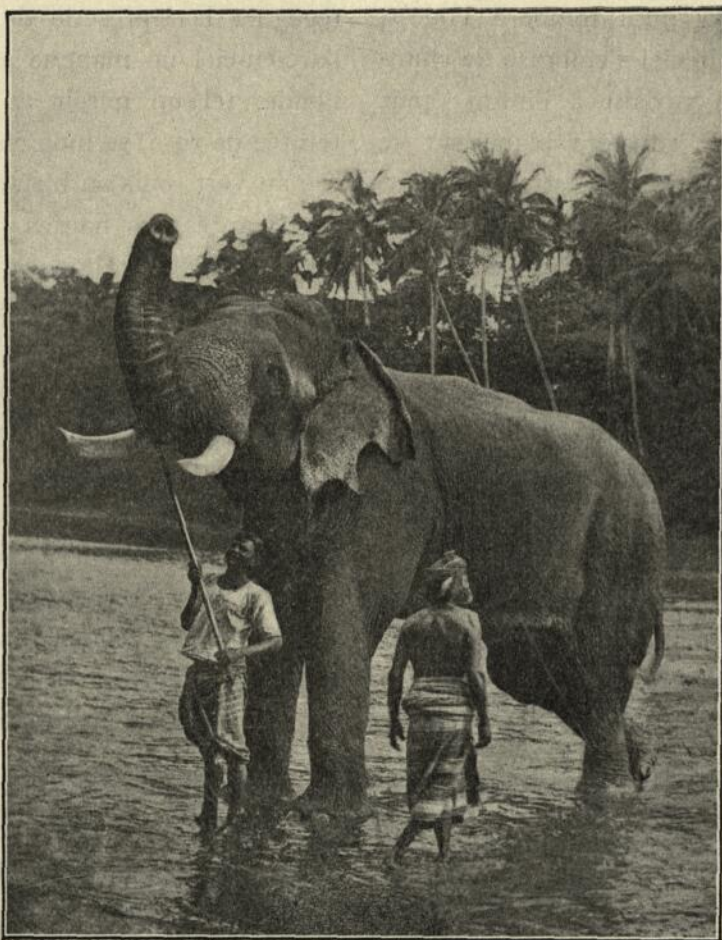
spécimen, n'ont produit aucun résultat, les indigènes ne veulent à aucun prix le chasser ni le tuer. La terrible légende attachée au *devil-bird* y est certes pour une bonne part.

On raconte qu'en l'absence de sa femme, un homme, un dénaturé, égorga son enfant et de sa chair fit un plat de *curry*. De retour au foyer, la femme goûta au mets, mais l'instinct maternel lui fit soupçonner l'horrible vérité. Avec un cri d'angoisse, elle s'élança vers la jungle, et folle de douleur, se donna la mort.

Selon la croyance bouddhique, relative à la transmigration des âmes, la mère infortunée qui mangea son enfant revit sous la forme de l'oiseau-diable. Elle hante

la jungle, et de la grotte obscure où elle se terre, voyant passer les âmes des morts, sanglotte encore son cri lugubre.

A l'entendre, on ne peut maîtriser une impression d'émoi. Déraison, dira-t-on ! Qu'on se figure pourtant l'intense recueillement de la jungle à la tombée de la nuit, l'obscurité croissante ! Si l'on y ajoute l'appréhension des fauves : panthère, tigre, éléphant, est-il étrange qu'un cri étouffé ou strident, suivi d'une pause mortelle, trouble et glace d'effroi durant la profonde nuit de Ceylan ?



Dans l'Extrême Ouest chinois

Sept jours en tournée

TROIS cours d'eau, non les moindres du globe, descendent par des vallées parallèles des montagnes géantes du Thibet, et forcent ensemble le passage entre l'Himalaya et les Alpes du Setchouan.

Alors, tandis que le Salouen et le Mékong poursuivent leur course vers le sud, le Fleuve Bleu se heurte au plateau younnanais, oblique à l'est, rencontre le Ya long, qui dévale lui aussi tout droit du nord, lui barre le chemin ou l'entraîne plutôt avec ses eaux tourbillonnantes ; il se creuse un ravin de 1.200 mètres de profondeur et, brusquement, remonte vers le nord, rongant les bases de l'énorme massif du Lean chan.

Au centre de la boucle ainsi formée, entre le Ya long et le Fleuve Bleu, une petite cité commerciale se pose à 1.850 m. d'altitude sur le sentier de You-nan-fou à Tchentou, les deux lointaines capitales du Yunnan et du Setchouan. Houéli reçoit, au passage des caravanes, les cotonnades et quelques articles nécessaires aux colons chinois, ou dont les peuplades aborigènes ont appris l'usage. Les pauvres coolies, ces éternels batteurs des sentiers titanesques du Far-ouest chinois, rechargent en échange les produits des montagnes, surtout la cire et les peaux de chèvres et de moutons ramassées dans les districts lolos, lissous et jusqu'au Thibet.

Basses, sans étage, à façade de bois, les maisons d'Houéli

s'alignent le long de rues plus ou moins pavées, larges de 3 mètres 50 environ ; 20.000 habitants s'y entassent. Tout autour, la vallée se découpe en rizières, champs de maïs et de blé, bosquets de troènes, mais elle est fort étroite ; à quelque cent mètres la montagne déboisée, ravinée, dresse un rempart couleur d'ocre.

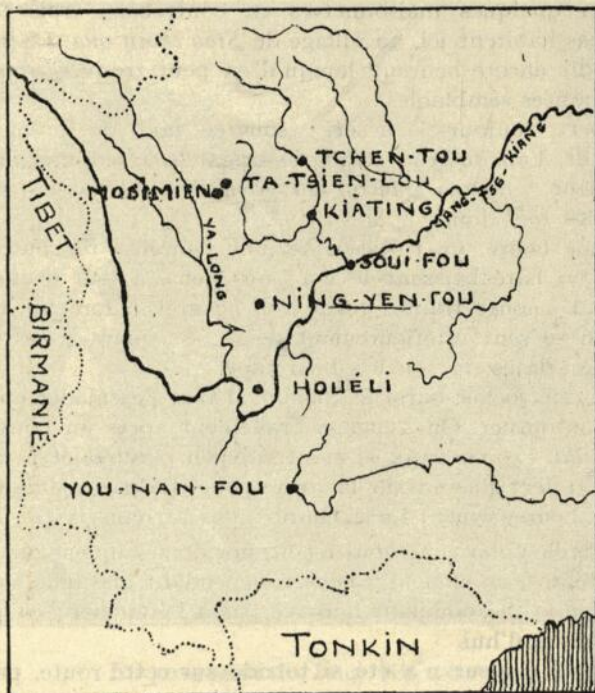
Qui franchit cette première barrière découvre un chaos de montagnes presque désertiques, où l'on ne voit un peu de verdure qu'au fond des ravins, près de petits villages pauvres jusqu'à la misère, habités par des Chinois, quelques aborigènes et surtout des métis. Pays reculé que ne fréquentent même pas les pèlerins et les bonzes, qu'ignorent totalement les touristes, que le marchand dédaigne. La voie ferrée française s'arrête à Younnan-fou, celle de Birmanie se heurte aux trois grands fleuves. Bhamo est le terminus sur l'Irraouady, Souifou sur le Yangtsé, partout ailleurs de petits sentiers, semblables à ceux qui vont se perdre dans l'immensité du Thibet et au delà...

Pour cet extrême sud du Kien-tchang : trois postes missionnaires seulement ; quelle vie de pérégrination doivent mener les Pères des Missions Étrangères pour atteindre ici et là quelques âmes de bonne volonté !

L'un d'eux, le P. Bettendorf, était depuis longtemps en instance près des Franciscaines Missionnaires de Marie afin qu'elles vinssent soigner les malades dans sa paroisse. Il leur promettait beaucoup de baptêmes le long du chemin et une première visite chez les Lissous, ce peuple encore si peu connu.

Malotchaïkeou, est, à vrai dire, en pays chinois, mais les Lissous y viennent souvent. De son côté, le missionnaire les visite, il a même ouvert huit écoles en leur faveur, quelques-unes à cinquante kilomètres du poste central.

Les Lissous, que l'on rencontre en groupes importants dans le Yunnan, habitent donc aussi la rive gauche du Fleuve Bleu. Grands, vigoureux, alertes, de type caucasien, ils ressemblent aux Lolos, et sans avoir leur célébrité belliqueuse, vivent en général en bonne harmonie avec eux. Essentiellement pasteurs, les Lissous ont appris l'agriculture, mais leur développement s'est arrêté là, et leurs manières frustrées justifient assez le nom de barbares que les Chinois donnent à tous les peuples qui vécurent avant eux dans les vallées de l'ouest, et qui, refoulés dans les montagnes, s'éteignent lentement.



Même sans être très pauvre, le Lissou paraît loqueteux dans ses vêtements de chanvre qu'il tisse lui-même en toile grossière par bandes de dix centimètres seulement.

Pour les femmes, blouse et pantalon de chanvre sont toujours de bon ton, mais dans les grandes circonstances, on y ajoute une sorte de tablier chamarré et embelli avec des morceaux d'étoffe et même de broderies chinoises ; tout cela maintenu par des ficelles naturellement ! Les jeunes filles savent filer, et de la laine de leurs bruns moutons se font d'originales coiffures : des pompons de laine couvrent en élégant désordre un cercle ou bien une petite calotte, d'où pendent jusque sur les épaules et encadrent le visage, non des flots de perles mais.... de cordes de chanvre !

Les mœurs lissous sont douces et patriarcales ; comme amusements, les enfants et même les grands dansent des rondes joyeuses au son du fifre. Après le travail, la famille et les serviteurs, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, se réunissent autour du foyer ; ce centre de toute demeure lissou est carré, entouré de pierres, au milieu se trouve l'âtre avec un trépied, et au-dessus, une bouilloire de cuivre contenant le *kaichoui* (eau bouillante).

Chacun bavarde et s'égaie, mais le missionnaire vient-il à entrer, vite on lui fait place et tous écoutent attentifs les paroles du *chen fou* (Père spirituel).

Ce même *chen fou* invitait donc les religieuses à venir voir ses ouailles. Il comptait stimuler l'indifférence religieuse des païens par l'étonnement que provoque la charité. De passage à Houéli, il offrit de se faire le guide du premier voyage et la proposition fut acceptée. Voici, en partie, le journal de la petite expédition.

Samedi, 19 juillet.

Messe à 4 h. $\frac{1}{2}$. A 6 h. $\frac{1}{2}$, trois petits chevaux piaffent à la porte du couvent, quelques domestiques, en tenue de voyage, sac au dos, grand chapeau parasol couvrant le turban, culottes courtes et pieds nus, attendent les missionnaires.

On part. Le temps est magnifique, l'air matinal encore frais. Nous sommes fières et joyeuses de la belle mission qui nous incombe et notre *Ave Maris Stella* coutumier s'en va vers le ciel, avec nos rêves et légions de petits anges parés pour le paradis. Nous entrevoyons aussi une autre légion de bons Chinois et Lissous, et imaginons déjà les mines satisfaites devant comprimés de quinine ou compresses savamment appliquées.

Les chevaux trottent allègrement comme s'ils voulaient profiter de la bonne route et gagner du terrain avant que le soleil, dont les rayons caressent déjà les sommets des montagnes, ne vienne tout embraser.

Les neuf premiers kilomètres (15 lis) sont enlevés d'un trait, après quoi il faut bifurquer ; adieu chemin des caravanes, on coupe presque à travers champs.

Vingt centimètres de terre ferme entre deux rizières, c'est peu pour des piétons et pour des chevaux ?... Nous mettons pied à terre et passons devant nos montures, qui suivent libres de rouler dans la vase au moindre faux pas.

La rizière traversée, en selle de nouveau. Le chemin n'est pas beaucoup plus large, mais enfin moins glissant ; à 9 heures, nous touchons le village de *Houang fou tsen*.

Là, petite halte ; nous sommes parties à titre d'infirmières, point d'accroc au programme. Mais ici, le difficile sera d'abord de se faire connaître. Ces villageois n'ont jamais vu de religieuses et restent méfiants. Vingt fois, il faut répéter : « *Sieou-tao, tsou hao si song io pou iao tsien pou pâ té.* » (Les religieuses font des bonnes œuvres, donnent des remèdes, ne demandent pas d'argent, n'avez pas peur.) Petit à petit, un groupe se forme et nous soignons quelques bobos, bien qu'à la hâte.

Une montagne surplombe *Houang fou tsen* ; elle est gravie presque à pic, assez lestement, et nous voici transportées comme dans un autre monde ; c'est la grande solitude. Une piste tracée par le pas des rares voyageurs s'agrippe au flanc d'une chaîne assez importante. Par endroits, l'eau a encore raviné ce misérable sentier, les chevaux trébuchent dans les ornières ; ailleurs ils frôlent la montagne de tout près, gare à l'écrasement ! Nous avançons lentement, en profond silence, sans même nous permettre un regard admiratif sur le panorama qui n'aurait peut-être que trop d'atirance, le précipice est là, point de distraction !

A 10 heures, la caravane atteint un petit bois, les arbres font parapet et rendent l'impression de la sécurité ; ce petit bois est la halte habituelle du missionnaire dans ses tournées.

Halte bien choisie avant une étape autrement pénible. Un plateau s'offre, qu'il faut traverser sous un soleil méchant ; terre

aride, pas une maison, pas un arbre, pas une culture, un coin de désert. Après une heure de chevauchée, le Père nous fait remarquer quelques maisonnettes en contrebas ; trois familles chrétiennes habitent ici, au village de *Siao choin oua*. Le missionnaire se dit encore heureux lorsqu'il en peut trouver trois après des randonnées semblables !

Le désert, toujours le désert ; sous ce midi de juillet, le sol est brûlant, l'air de feu ; point de brigands à redouter, ils perdraient leur temps à guetter un voyageur qui passe peut-être ici tous les huit jours.

Vers une heure, un ruisseau est une heureuse rencontre ! Les chevaux en hâte baissent le col ; nos gens, à leur exemple, se désaltèrent à longs traits ; geste trop naturel, à force de respirer le feu, on se sent intérieurement desséché ; quant à nos visages ils sont écarlates, le soleil a bien tapé.

Un énorme rocher barre le chemin, il faut l'escalader en partie puis le contourner. On s'engage bravement après un nouvel *Ave Maris Stella*. Les chevaux se montrent peu rassurés et peu rassurants, leurs fers glissent sur la roche polie. Le passage dangereux est court heureusement ; à 2 heures nous arrivons à *He Tao ho*.

Une famille chrétienne nous reçoit, nos domestiques vont dîner ; il serait temps, en effet, d'y penser, cependant une telle soif nous dévore que le thé bouillant n'arrive pas à l'étancher ; on jeûnera un peu aujourd'hui.

Jamais la chaleur n'a été si torride sur cette route, paraît-il.



Types de Lissous.

Un orage est à prévoir, de gros nuages s'amoncellent. Bientôt, la pluie tombe drue, en de vraies trombes. Nous sommes à l'abri, nos domestiques aussi ; on salue d'abord avec reconnaissance l'ondée rafraîchissante, mais le ciel se prend si fort, devient si gris... faudrait-il par hasard, rester ici jusqu'à demain ? Quel embarras pour les pauvres chrétiens qui nous reçoivent très cordialement, mais ne possèdent que quelques bancs pour tout mobilier, dans l'unique pièce de la maison.

Le Père ne dit mot mais paraît anxieux ; en silence aussi nous prenons nos rosaires. La sainte Vierge écoute jusqu'à la fin du troisième chapelet ; alors la pluie devient plus fine, le ciel s'éclaircit, vers 3 heures on repart.

Quel chemin ! par le beau temps, il est épouvantable, et alors par la pluie !... Il n'y a devant nous que montagnes. La piste monte, descend, remonte, court toujours au flanc de précipices qui nous font faire des boucles sans fin ; au fond, tout en bas, roule un torrent jaunâtre. A maints endroits, le chemin est si étroit que malgré tout on tremble un peu. A un tournant, une cascade fait un beau tapage et ses eaux écumantes traversent le chemin, quelques pierres branlantes prétendent être un gué, mais le premier qui les essaie nous crie de ne pas le suivre et l'on se glisse comme faire se peut contre la roche.

Le sentier humide est visqueux ; à un moment le cheval de tête s'arrête, celui de Mère C. veut aller de l'avant ; impossible, il piétine et trébuche sur la pente raide. Mère Ch. voit la scène et pousse un cri ; le Père se retourne et vivement retient le cheval, le ramène sur le sentier. Courage ! nous arriverons quand même !

Vient ensuite une descente si rapide que l'on met pied à terre. On dirait la montagne qui s'effondre et la caravane avec ! D'énormes pierres, lavées par les pluies, changent le chemin en interminable escalier ; pendant une heure cette marche est extrêmement pénible. En bas, il faut continuer sur un passage étroit, boueux, entre rizières et champs de maïs. Nous longeons le torrent aperçu d'en haut tout à l'heure. Nous voici donc au fond du ravin, vallon étroit où se trouve le tout petit village de *Kiang si ouen* presque entièrement chrétien. Dans la maison où l'on nous conduit, un homme est très malade. Le Père décide de lui donner l'Extrême-Onction et nous réunissons les gens de la maison, afin qu'ils y assistent. Isolés dans les montagnes, ces pauvres chrétiens voient si rarement le missionnaire et sont si ignorants qu'ils comprennent bien peu la grandeur du sacrement ; toutefois, la leçon d'aujourd'hui les impressionne.



Intérieur de l'église de Molotchaïkou.

Impossible de s'arrêter davantage car nous sommes loin du terme. Nous venons de descendre une énorme montagne ; bien, à l'assaut d'une seconde maintenant ! Mais tout d'abord franchissons le torrent.

Une barque passe les gens ; ensuite les chevaux. Montée morne, la caravane est harassée ; on voudrait ralentir le pas, le Père encourage son monde : à nous, il promet la chapelle de la Mission ! au domestique un repos bien gagné. A mi-côte, sous un arbre, les porteurs se désaltèrent, puisant dans une urne remplie d'eau qui paraît mise là exprès pour eux. En effet, un chrétien charitable en entretient fidèlement l'eau par pitié pour les voyageurs.

Encore une demi-heure d'efforts. Les bêtes sont à bout, ruisselantes de sueur, elles s'arrêtent de temps en temps pour reprendre haleine. Mais que voyons-nous en levant les yeux ? Au point culminant de la montagne, des silhouettes se découpent sur le ciel ! Les petits chrétiens des écoles de la Mission guettent notre arrivée. Encore un moment et nous atteignons le faite, un immense plateau se déploie devant nous.

Qui peut exprimer après une journée pareille, le prestige fascinant des clochetons de l'église qu'on aperçoit là-bas ! On les dévore des yeux ! Le *tsong touan* (chef du village), une figure de Chinois du bon vieux temps, rieuse et malicieuse, vient à notre rencontre entouré de tous les chrétiens ; la joie est exultante de part et d'autre. Les enfants des écoles et leurs parents nous suivent à l'église pour chanter avec nous le *Magnificat*. Il est 7 heures du soir.

Nous allons à la résidence. Les chrétiens ont vite fait d'en trouver les entrées et contemplant avidement ces religieuses dont ils ont souvent entendu parler.

La journée se termine sur un petit compliment. Le P. Bettendorf, évidemment satisfait de la bonne issue du voyage, prétend que bien d'autres n'en feraient pas tant car, dit-il, de tous les sentiers du Kien-tchang, il n'en est pas de pire que celui de Houéli à Molotchaïkou.



En revenant de Iang Kia pa.

Tous les détails de cette journée ont souligné la distance qui sépare des postes missionnaires et révélé l'aspect sauvage du pays.

La semaine des religieuses sera employée à visiter les agglomérations les plus importantes du district.

20 juillet. — Le lendemain est un dimanche. Il convient de le sanctifier à la Mission même. Imaginez un ensemble de bâtiments aux toitures capricieuses enfermés dans un mur couronné lui aussi de tuiles selon la tradition.

Un beau portail, dont le triple toit relève gracieusement ses extrémités, montre dans la perspective de son cintre, une suite d'escaliers rustiques.

En haut, l'église ; sa façade plate à la chinoise, avec sa toiture dentelée apparaît majestueuse dans sa pauvreté.

L'intérieur est chinois aussi ; de grands piliers de bois frustes soutiennent les deux maîtresses poutres, dûment coloriées, et le plafond, en bois lui aussi. Pour plaire à ses paroissiens, le missionnaire a couvert les murs de peintures décoratives ; tout cela, très pauvre, paraît gai, mais l'autel surtout entre les baies de la petite abside, est joyeusement baigné de lumière ; la barrière du chœur porte des caractères chinois, on pressent les invitations du Père de famille à son grand festin.

C'est dans cette église que les Franciscaines Missionnaires de Marie ont la joie d'entendre la Messe, au milieu d'un peuple très simple, pieux et dévoué à son missionnaire.



Dispensaire improvisé devant l'église.

De bonne heure, on ouvre le dispensaire ; mais, vers la fin de la matinée, c'est, à l'église, l'exposition du Très Saint-Sacrement. Pendant une demi-heure, on eût pu voir, comme dans leur chapelle de couvent, deux religieuses à genoux devant l'Hostie, s'efforçant d'être la voix, d'être l'âme de ce plateau perdu du Kien-tchang.

Que Montmartre ou Paray-le-Monial prosternent les foules devant le Maître, les Franciscaines Missionnaires de Marie ont choisi les confins de la chrétienté pour monter leur garde d'honneur !

Et là, quelques instants plus tard, comme au plus latin des petits villages, la cloche tinte le Salut, l'église se remplit ; (d'un côté les hommes en robe et turban, de l'autre les femmes avec leur petit bonnet, leur blouse longue et pantalons droits). Les religieuses chantent l'*Adorate*, le *Salve Mater* avant le *Tantum ergo* et les petits enfants répètent au refrain : *Salve Mater Misericordiae, Mater Dei et Mater gratiae*... Quelle surprise pour les missionnaires ! Quelle fraîcheur dans ce chant familial !

Avec plus d'entrain encore tout l'après-midi, elles soignent les malades.

Lundi 21. — La première sortie est pour le village de *Ma te pou*. Par la négligence du catéchiste ou manque d'entraînement, les néophytes se sont relâchés, ils fléchissent.

Le catéchiste a reconnu sa faiblesse, maintenant il s'agit de ressaisir cette station. Les religieuses devançant le missionnaire à *Ma te pou*, et comme si elles ignoraient les événements précédents, entrent dans chaque demeure, exhortent les égarés à être bons chrétiens, à demander la bénédiction du bon DIEU sur leurs familles, leurs biens. Au départ, tous veulent accompagner les Sœurs et réclament avec instance une prochaine visite.

Les voies du missionnaire sont donc ainsi préparées.

Mardi. — Il y a marché à *Iang kia pa*. Une bonne famille chrétienne serait heureuse d'y recevoir les Sœurs ; mais c'est à trente lis ; un fort orage, qui a grondé toute la nuit, laisse le ciel incertain, de toutes façons les chemins seront détestables. On part quand même et à cheval, afin d'être rentré le soir.

Nous rallions *Iang kia pa*, continue le journal ; les chrétiens avertis viennent à notre rencontre. Après une courte halte chez eux, nous gagnons le village, le marché bat son plein. Personne ne nous connaît ; en un instant cependant, nous sommes entourées, de tous côtés on entend dire : « C'est la Mission de Molotchaieou qui fait des bonnes œuvres. » Certains ne tarissent pas d'éloges envers cette Mission. Plusieurs baptêmes nous paient amplement de toutes fatigues.

Sur le chemin du retour, gentil petit sentier entre buissons et pauvres cultures, nous rencontrons à chaque instant des groupes d'indigènes qui nous guettent. Les gens du marché ont déjà ébruité la nouvelle que des religieuses soignent les malades et donnent des remèdes gratuits. Les campagnards accourent donc et plusieurs petits anges en profitent.

Le matin, en longeant un sentier fort étroit, nos chevaux avaient



Groupe de Lissous.

happé au passage quelques plants de maïs et la bonne femme, propriétaire du champ, ne voulant rien entendre à nos explications, avait maudit nous, nos chevaux et nos âneux. Affaire désolante car précisément la mégère tenait dans ses bras un bébé au plus mal et nous ne pouvions l'approcher.

Or, au retour, la femme était là, surveillant son champ, un grand garçon se tenait auprès d'elle, la pioche sur l'épaule ; une petite fille portait sur son dos le bébé malade.

L'aurons-nous cette fois ?... Pleines de bonnes intentions, nous stoppons.

Aussitôt, sauve-qui-peut ! le grand garçon prend ses jambes à son cou et disparaît, on ne le reverra plus, la bonne femme fait de même et la fillette aussi !

Il ne faut jamais se déconcerter ; nous nous mettons à crier et nos boys crient encore plus fort : « *Pou pa té, pou pa té.* » (N'ayez pas peur.) Femme et fillette se montrent alors et, pas très rassurées, approchent quand même.

« Ton enfant est malade ? dit Mère C.

— C'est vrai, il n'est pas bien, mais je ne veux pas de vos médecines. »

Décidément, la pauvre femme garde rancune ; mais Mère C. insiste :

« Laisse-moi seulement le voir. » Et ainsi, tout doucement la paix est faite pour le plus grand bien du pauvre petit.

Mercredi, 23. — Marché à Molotchaïkeou ; à cause de l'affluence, les infirmières installent leur petite table-dispensaire devant le porche de la Mission. Toute la journée elles soignent, entourées, pressées par une foule curieuse mais respectueuse et admirative. Il y a des Chinois, des Lissous ; les uns endimanchés, les autres en haillons ; étrange tableau que tous ces visages bistres aux pommettes saillantes, aux yeux bridés, se serrant les uns contre les autres pour suivre avec intérêt chaque mouvement des religieuses. Tout le monde voudrait être malade pour profiter de l'aubaine et... de la nouveauté.

Après cela, pourquoi cette foule ne franchirait-elle pas la porte grande ouverte ? Pourquoi ne pas monter ces quelques degrés ? En haut, dans l'église, elle apprendrait le pourquoi de la charité.

Jeudi 24 juillet. — Encore une tournée en campagne et cette fois chez les Lissous. Le journal de route porte :

Beaucoup de chemin pour voir peu de monde et même peu de chose ; une maison çà et là dans une campagne aride, un vallon dénudé. Pourtant, de ces petites maisonnettes éparses, les pauvres Lissous accourent chez les chrétiens où ils pensent nous voir.

Tout ici est simple ; les Lissous, vêtus d'une espèce de toile de sac, accueillent avec joie les visiteuses ; ils nous font asseoir près du foyer et bien vite la famille se réunit. Nous leur parlons du bon DIEU, ils en sont fiers et heureux. Quel bienfait la religion chrétienne apporte à ces barbares, quelle transformation pour les âmes !

Vendredi 25. — Dans la rue, devant la Mission, de nombreux chrétiens sont massés ; le temps est gris, le sol humide garde des flaques qui miroitent. — Triste jour de départ ! — Il a tellement plu dans la semaine, le fleuve doit être grossi. On a dit aux Sœurs qu'elles ne le passeraient pas, mais elles n'ont pas été troublées le moins du monde. Et les chrétiens voient non sans émotion les missionnaires monter à cheval et emmener avec elles une petite Chinoise de dix-sept ans. Elle veut servir le bon DIEU, elle veut l'aimer, être vierge, et ainsi Molotchaïkeou aura donné le plus beau des dons après un prêtre : une Oblate.

Avec trois bons guides, dit le journal, nous redescendons la fameuse côte, dur souvenir de samedi dernier, et en une heure, gagnons le bord du fleuve. Le barquier averti attend et malgré les eaux bouillonnantes tous passent sans incident. La bonne Providence veille, le voyage se poursuit normalement. Au cœur de l'après-midi, notre petite troupe atteint le sommet de la dernière montagne. Là, surplombant la vallée, nous apercevons au loin la ville d'Houéli et ses pagodes que le soleil fait paraître blanches, étincelantes.

L'Angelus sonnait au couvent quand, dans la pénombre du crépuscule, les missionnaires revirent leur église. Heures de paix, d'actions de grâces.

Dans l'immense Chine bouleversée, nul ne sait ce que sera « demain », mais « n'y a-t-il pas douze heures dans le jour (1) ? »

C'est le Maître qui parlait ainsi la veille de sa Passion, quand il retournait en Judée pour guérir un malade. A son exemple, à celui des apôtres, les missionnaires répètent : « Pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous. »

(1) S. JEAN, XI, 9.



MEILLEUR QUE LA CHICKWANGUE

L'AUTRE jour, le libraire de Boma accompagnait sa livraison d'un paquet « à titre gracieux ».

Cette prévenance tout européenne avait cependant une teinte bien congolaise : retailles de papier rouge vif, jaune canari, vert chou, bleu lessive ; bref, toutes les couleurs du prisme dans la note la plus chaude.

Mère M.-A., qui a plié un peu ses goûts à ceux de ses élèves, prend un air satisfait tout en mariant les nuances les plus disparates !

« Voilà bien mon affaire ! couvertures de cahiers magnifiques ! récompense nouvelle... premier prix d'application, de bonne conduite ! »

A l'internat, l'après-midi du vendredi est laissée aux soins du ménage. Les plus sages : Mafutta, Pemba, Makuala, Boda, vont pendant ce temps prendre une leçon de reliure, ce sera leur récompense.

Et tournant sa colle de pâte au coin du fourneau, la maîtresse voit déjà s'empiler des couvertures miro-

bolantes ; elle jouit à l'avance de l'admiration de ses élèves, des efforts tendus par l'espoir d'un beau cahier rouge-vert !

A 3 heures, l'atelier est installé sous la barza, les quatre « plus sages » sont convoquées.

« Venez ici, je vais vous apprendre quelque chose de nouveau... Vous allez faire de jolis cahiers.

« Cahiers, nous ?... »

Et devant ses apprenties, la maîtresse étale quatre belles bandes, les enduit de colle au verso, puis, — que voulez-vous, on n'est guère riche en mission — les applique sur un vieux journal :

« Comme ça ; pas plus difficile ! »

Les négrillottes sont tout yeux... Une couverture... deux couvertures...

« Coller ?... Pas difficile ! »

Pemba, à son tour, promène le pinceau de la bassine à la bande de papier : coup de maître ! Makuala a le compas dans l'œil pour un ajustage symétrique. Boda tamponne avec soin, Mafutta a du goût pour assortir les couleurs disparates, du talent pour mettre sous presse.

Trois essais sous le regard de la maîtresse suffisent :

« Nous compris. Pour 6 heures tout fini !... *Mamelo* tranquille ! »

Et tranquille, *Mamelo* va surveiller l'ordre des dortoirs.

Il n'y a de silencieux que les enfants trop sages.

Repassant près de la barza, *Mamelo* s'arrête. Pas le moindre bruit.

« Qu'elles sont appliquées, mes petites ! Allons voir ! »

Appliquées ! et comment ! Quatre toutous, le museau gloutonnement enfoncé dans une écuelle de délicieuse pitance, ne feraient ni mieux, ni pire... Mafutta, Pemba, Makuala, Boda ont pris d'assaut la bassine de colle. Leurs quatre têtes serrées ne forment plus qu'une énorme boule noire et, peu expertes dans l'art de « laper », les petites sauvageonnes s'aident des deux mains à la fois pour s'adjuger la plus grosse part possible de cette crème savoureuse, infiniment plus que la *chickwangue* quotidienne.

« Eh bien ? »

D'un même coup les quatre têtes surgissent de la bassine. Les langues empâtées, les lèvres ruisselantes de « crème » sont prêtes à protester :

« *Mamelo*, c'est pas moi ! »

Mais que de signes accusateurs ! Joues fardées, perles blanches aux cils, aux sourcils et jusque dans les chevelures crépues, doigts raidis, gantés de blanc.

Et alors les nez enfarinés se baissent... se baissent. Impossible de rencontrer le regard sévère de *Mamelo*, à peine une furtive œillade de convoitise sur les dernières traînées de « crème » au fond de la bassine.

Et *Mamelo* reste là... silencieuse. Déjà la sentence... mais non ! un irrépressible éclat de rire lui monte aux lèvres.

Un centre missionnaire

MÉLIAPOUR

Méliapour, sur la côte orientale de l'Hindoustan, était autrefois une ville importante ; aujourd'hui, tout en gardant son cachet de vieille cité indienne, elle n'est plus qu'un faubourg de Madras, relié à la grande ville par une superbe route qui longe la mer.

La population indigène (18.000 âmes environ), est presque entièrement composée d'Hindous de haute caste et spécialement de Brahmes ; on voit aussi des Indiens de langue tamoule et des Musulmans. Les Européens y sont 1.600 environ.

Le brahmanisme l'emporte donc au point de vue religieux ; l'Église catholique compte de 3 à 4.000 fidèles, dont bon nombre d'indigènes, et sans parler des huit paroisses et chapelles de Méliapour, sa très belle cathédrale est vénérable entre toutes les églises des Indes car elle renferme le tombeau de l'apôtre saint Thomas.

Saint Thomas, d'après une tradition autorisée, aurait fondé lui-même l'Église de Méliapour ; la hiérarchie établie par lui s'éteignit, il est vrai, sous la pression des persécutions, mais la chrétienté subsista. Au VIII^e siècle, elle fut malheureusement entachée de nestorianisme.

En 1504, les Portugais débarquèrent à Méliapour et fondèrent tout près la ville fortifiée de San Thomé, dont l'évêché garde le nom. Cette ville, ruinée, est en partie submergée par la mer et se confond aujourd'hui avec Méliapour.

Lorsqu'en 1545, saint François Xavier s'éloignait de la côte de Coromandel où il était venu vénérer le tombeau de l'apôtre, debout sur le pont du navire et bénissant la ville, il dit à son compagnon, Jean d'Eyra :

« Je n'ai jamais visité de pays où j'ai trouvé le peuple si bon, ni de ville où Dieu soit si bien servi... »

En 1888, Mgr Reed da Sylva, évêque de San Thomé, demanda à Mère Marie de la Passion quelques-unes de ses missionnaires. Lui et ses successeurs, S. Exc. Mgr de Castro, l'actuel Patriarche de Goa, et Mgr Teixeira, évêque de Méliapour, ont toujours donné aux Franciscaines Missionnaires de Marie le témoignage de leur haute bienveillance.

Le compte rendu qui va suivre sur l'état actuel de la maison est un bel exemple de la vitalité de la sève franciscaine portée aux Indes.

Ce 3 septembre 1931.

Quand, venant de la gare de Madras, on a parcouru en auto la jolie route qui longe la mer, au milieu de canas en fleurs, le premier coup d'œil, en pénétrant dans le faubourg de Méliapour, est pour sa cathédrale qui se détache sur le ciel bleu, blanche, grande et svelte dans son style ogival. Cons-

truite depuis 1893, elle sert de reliquaire à la tombe de l'apôtre saint Thomas. Mais à peine a-t-on eu le temps de l'admirer... déjà l'auto est entrée dans l'enclos du couvent Saint-Thomas et, dépassant une jolie grotte de Notre-Dame de Lourdes, va stopper devant un grand bâtiment blanc, d'assez belle apparence avec son perron et sa véranda à colonnade. C'est le logis des Franciscaines Missionnaires de Marie et de leurs Sœurs Oblates, et lorsqu'on saura qu'elles y sont d'ordinaire au moins une soixantaine, on ne le trouvera pas trop vaste.

Un regard nous montre sur la gauche, faisant face à l'orphelinat anglo-indien des Saints-Anges, l'école Saint-Raphaël et son jardin d'enfants. Sur la droite, un grand bungalow abrite l'école anglaise ; plus loin, l'école tamoule dissimulée sous la verdure, d'où émerge, dans le fond, la coupole de notre chapelle. Chapelle ? église peut-on dire aussi bien ; elle fut bâtie en 1635, par les Dominicains portugais qui la dédièrent à Notre-Dame du Rosaire.

Il faudrait faire la visite des lieux pour découvrir encore le logis des vieilles et celui des bébés, puis l'atelier et l'orphelinat indien de la Sainte-Famille ; enfin, plus loin encore, dans un autre vaste terrain ajouté en 1928, la « Maison des Palmes », avec le pensionnat du Sacré-Cœur, sans parler du dispensaire caché dans des sous-sols, près de l'entrée. Le tout est disséminé dans l'enclos au milieu de grands cocotiers, de manguiers, de tamarins et de massifs, où la brise marine se joue gaîment, car la plage est à deux pas.

Ce n'est cependant pas là le cadre que trouvaient en débarquant, le 7 septembre 1888, les six Franciscaines Missionnaires de Marie chargées de faire la fondation. Et si l'accueil de Son Excellence Mgr da Sylva, alors évêque de Méliapour, fut des plus bienveillantes, des plus flatteurs même (on a raconté ailleurs (1) comment lui-même avec son clergé se rendit processionnellement à leur rencontre), si elles trouvèrent dans la maison mise à leur disposition, un local provisoire suffisant pour la petite communauté et pour l'école européenne qu'elles venaient reprendre, elles connurent toutefois pendant bien des années toutes les angoisses de la pauvreté et du dénuement.

Mais pour les Franciscaines, pauvreté est source de bénédictions ; les œuvres naquirent, s'appelant, s'enchaînant, se complétant l'une l'autre, si bien qu'au début de 1890, on trouvait déjà à côté de l'école primitive, l'asile Ste-Elisabeth avec vingt vieilles, les embryons des deux orphelinats actuels, le dispensaire dont la renommée allait grandissant, et une petite école tamoule. De plus, le



Élèves de haute caste.

(1) Vie de Mère Marie de la Passion,

19 mars de cette même année, une première aspirante était reçue dans le Tiers-Ordre de Saint-François, une autre jeune Indienne était agrégée à l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie, prélude des vocations indigènes qui allaient se multiplier.

La semence germait, elle alla se développant, créant en même temps de nouveaux besoins. En 1890, *Pyramid House* — maintenant l'école Saint-Raphaël — louée dès les débuts, put être achetée ; en 1895, ce fut le local du couvent actuel *Casa des Tendras*, qui s'ajouta avec un grand terrain où des petites bâtisses et huttes indiennes servirent d'abri aux orphelins en attendant mieux ; tandis qu'en 1899, l'école anglaise mettait ses petites élèves moins à l'étroit dans le bungalow qui lui sert encore aujourd'hui. Mais qui dira au prix de quels sacrifices, de quelles épreuves, on achetait cette prospérité des œuvres !

Quant aux deux beaux orphelinats actuels, c'est la Très Révérende Mère Marie de Saint-Michel, Provinciale des Indes de 1905 à 1919, qui les fit construire afin de pouvoir accueillir plus nombreuses les petites déshéritées.

C'est à son initiative aussi qu'est due ce qui est devenu l'œuvre la plus intéressante, peut-on dire en même temps que la plus importante et la plus prospère du couvent Saint-Thomas : l'école Saint-Raphaël.



Ecole Saint-Raphael.

La Très Rde Mère Marie de Saint-Michel, avait compris que pour atteindre de vrais résultats parmi le peuple indien, il fallait commencer par gagner les castes influentes. Elle aimait profondément l'Inde, son esprit juste et clairvoyant en saisissait les besoins et c'est avec pitié qu'elle voyait la jeune fille de haute caste reléguée par suite de préjugés et de traditions de race, dans l'ignorance et l'inaction. Elle en vit aussi le remède : créer une école libre où, tout en respectant les usages et la mentalité familiale, on l'instruirait et on l'élèverait. Sa décision fut prise, et lorsqu'en 1913, le moment lui parut opportun, elle se rendit elle-même chez les plus hauts brahmes des environs, leur demandant de lui confier l'éducation de leurs filles, leur démontrant en même temps l'utilité et les avantages de l'instruction, pour elles et pour leur vie familiale. Mère Marie de Saint-



Cour de jeux devant l'École Saint-Raphaël.

tion fut mise en honneur, les fillettes ambitionnèrent comme leurs frères d'avoir des diplômes ; l'école libre fut abandonnée pour celles du Gouvernement ; à Saint-Raphaël, le chiffre des présences diminua peu à peu. C'est pour répondre à cette mentalité nouvelle qu'en 1929, les missionnaires firent reconnaître leur école par le Gouvernement comme école supérieure.

En l'apprenant, nombre d'anciennes élèves revinrent, heureuses de reprendre leurs études dans le cher cadre connu ; les écolières augmentèrent avec une rapidité invraisemblable, au point qu'en juillet dernier, on enregistrait 350 présences et qu'il fallut doubler plusieurs classes.

Ces élèves sont brahmines en majorité, cependant des « non-caste » s'y mêlent : la division est moins rigoureuse qu'avant et, pourvu qu'elle en soit séparée pour les repas, la brahmine moderne accepte toute petite compagne qu'on lui donne, fût-elle de moindre caste.

Il faut les voir arrivant à leur école, tard il est vrai, car les classes ne commencent qu'à 10 heures, mais cela n'empêche pas qu'elles se soient levées très tôt pour étudier. Puis la vie familiale leur a imposé la prière aux dieux, le bain de rigueur suivi d'une toilette en règle, enfin le repas de 9 heures, le plus substantiel de la journée. Tandis que de son côté, la camionnette grise du couvent passe de maison en maison pour amener les élèves à l'école, les abords de Saint-Raphaël s'animent extraordinairement ; des *vandy-carts* trainés par des bœufs, de petits *rickshaws*, de belles autos surtout, se croisent et se succèdent ; les enfants habitant dans le voisinage arrivent à pied suivies du *chokra* (1) ou de l'*ayah* (2) qui porte les livres et le *tiffin* (repas de midi). Ce serait manquer de dignité que de les porter soi-même !



Petite brahmine Nagamani et sa gazelle,

- (1) *Garçon-domestique.*
(2) *Domestique-femme.*



Une musique d'ensemble par les élèves brahmines : 3 veenas, 3 violons, un harmonium.

Quelle vie, quel coloris ! Silées aux teintes brillantes, bijoux au nez, aux oreilles, aux bras, aux chevilles, tout cela sous un soleil radieux ! Et pourtant, il suffit d'un instant pour immobiliser cette animation : un son de cloche et six files se forment devant le grand perron, tandis que jeunes « préfètes » et « capitaines » circulent, appelant les retardataires, imposant silence aux bavardes. Le *House System* a en effet été établi pour stimuler la nature lymphatique des petites Indiennes, leur donner de l'ardeur, de l'entrain. Chaque groupe — ils sont six — a sa cocarde, sa devise, ses chefs. Les groupes opposés doivent rivaliser de zèle, tant pour la bonne conduite que pour les études et les sports. Ce système, inauguré l'an dernier, aide merveilleusement à inculquer aux enfants la notion de l'honneur, de la franchise, le courage du devoir, car les capitaines et préfètes doivent avant tout faire preuve de tout cela, ensuite y encourager les autres. Et comme elles en sont fières de leurs *houses* !

Quelle anxiété, quel émoi, lorsqu'à la fin du mois, Révérende Mère Supérieure remet aux vainqueurs — Jasmins ou Roses — Lotus ou Belles des Nuits — Tigres ou Lions — l'écusson convoité ! « Tigres et Lions », ce sont les garçonsnets, de vrais espions.

L'enfant brahme a l'intelligence vive, s'intéresse à ce qu'il entend et se passionne pour l'étude pour peu qu'il soit encouragé. Il a le sentiment religieux développé et cherche à savoir : que de discussions entre chrétiennes et païennes, que de réflexions qui montrent un esprit avide de la vérité. Témoin Appa Rao, petit Rajah de sept ans.

Son père est mort assassiné, il y a deux ans ; sa mère, qui vient suivre des cours de musique et de langues, le gâte à outrance, cédant à ses moindres caprices, aidée en cela par tout un personnel de domestiques. Heureusement, un des grands avocats de Madras s'intéresse à l'avenir d'Appa Rao ; quoique païen, il est venu le faire admettre comme externe en recommandant de bien le former « car il est appelé à avoir beaucoup d'influence plus tard ». Or, un jour Appa Rao a raconté à sa mère que son mentor l'a battu ; le fait vient à la connaissance de l'avocat.

« Appa Rao, dit-il à l'enfant, tu as menti, c'est très mal.

— Pourquoi est-ce mal ? (Appa Rao, jusque-là, n'avait jamais compté ses mensonges.)

— Parce que personne ne te croira plus.

— Alors, reprit le petit, pourquoi jusqu'ici ne m'a-t-on jamais dit que c'est mal ? »

Ne pas mentir, ne pas voler, ce sont peut-être les principes les plus difficiles à inculquer ici ; même parmi nos chrétiennes, c'est tellement instinctif peut-on dire, qu'il leur semble que le mal n'est pas de le faire, mais d'être découverte.

La leçon de science morale pour les païennes, de catéchisme pour les chrétiennes, est d'ailleurs des plus captivantes :

« Pourquoi DIEU t'a-t-il faite ?

— Pour bien boire, bien manger, avoir une auto et être heureuse. »

Réponse déconcertante ! Puis encore :

« Pourquoi a-t-il fait les cocotiers ?

— Pour que nous puissions en manger les noix.

— DIEU est-il partout ?

— Oui, partout.

— Même dans cette pierre ?

— Oui. Mais si vous marchez sur la pierre, DIEU partira, puis reviendra quand vous n'y serez plus.

— Où va l'âme après la mort ?

— Cela dépend ; si l'on a été très bon, on va au ciel ; si l'on a été moins bon ou même mauvais on va successivement dans le corps d'un animal ou dans une chose, jusqu'à ce que l'on soit entièrement purifié...

— Nous, nous prions notre dieu chaque matin, mon père dit les louanges du dieu et nous répondons.

— Moi, dit Santocham, j'aimerais dire une prière le soir aussi, mais je ne sais quoi dire.

— Mais regarde dans ton livre, répond Santharam, il y a des prières, et de jolies !



Au jardin d'enfants : les petits garçons.

— C'est vrai, dit Jebamalay, apprenons-les, ce n'est pas difficile. »

Et voilà le petit groupe qui se met à répéter tout haut quelques formules de prières au DIEU très bon, créateur et maître de toutes choses... Petites âmes en quête du vrai, le DIEU si bon ne se laissera-t-il pas toucher par de telles dispositions !...

Mais une autre idée qui délie bien les langues actuellement aussi, c'est la politique. Toutes ces jeunes filles sont « ghandistes », et pour peu que vous en doutiez, elles vous répondront en montrant le portrait de leur héros mis en cocarde :

« Tous les brahmes sont ghandistes. »

Plusieurs s'habillent en « ghandi cloth » (tissu du pays) par principe. Encore faut-il empêcher les esprits de s'exalter trop.

Mais ici une partie de Badmington et de *basket ball* viendra à propos. Et l'Indienne, jadis confinée dans sa maison, se donne maintenant à cœur joie aux *gamés* prescrites, auxquels ses parents aiment à assister.

Un autre bon délassement est pour elles la musique, surtout si l'orchestre est fourni : harmonium indien, violons, veenas, guitares, etc. Mais il faut être connaisseur, comprendre cette mélodie si différente de nos classiques, et que certains disent parmi les plus jolies existantes. Elle est surtout religieuse, accompagnée d'hymne à la divinité, d'ordinaire en télégou, langue plus harmonieuse que le tamoul. Cependant, le chant est toujours nasillard.

Mais que sont ces cris perçants, ces gémissements ? Point de doute, un nouveau bambin débutant à la classe enfantine. La scène se renouvelle à chaque admission...

Après que son père a gravement choisi l'*auspicious day* (1) pour commencer ses études, Miss Papah, revêtue d'une robe (à la maison paternelle, les petites brahmines n'ont pour toilette qu'une ceinture avec un cœur d'argent), a été amenée par son *ayah*. Mais soudain, la vue de la religieuse européenne, la nouveauté de son habit et du milieu l'ont épouvantée. Elle pleure, crie, se cache derrière sa sœur, veut son *ayah*, si bien que force est de garder celle-ci sous la véranda, et cela non une heure, mais pendant toute la première semaine jusqu'à ce que Papah, étant habituée, ce sera le tour de la suivante. Jadis les jeunes brahmines, en rentrant au logis, devaient immédiatement aller se baigner et changer leurs vêtements pour se purifier du contact avec les Européennes, mais sur ce point aussi les idées se sont élargies.

Une fois leurs études terminées à l'école St-Raphaël, et le *High School Certificate* obtenu, les élèves peuvent, ou fréquenter une École Normale pour obtenir le diplôme de maîtresse pour l'enseignement moyen, ou bien suivre les cours d'un Collège afin d'obtenir des diplômes plus élevés. Beaucoup de jeunes Indiennes cherchent maintenant la médecine, la pharmacie ou le droit.

Une fois leurs études terminées à l'école St-Raphaël, et le *High School Certificate* obtenu, les élèves peuvent, ou fréquenter une École Normale pour obtenir le diplôme de maîtresse pour l'enseignement moyen, ou bien suivre les cours d'un Collège afin d'obtenir des diplômes plus élevés. Beaucoup de jeunes Indiennes cherchent maintenant la médecine, la pharmacie ou le droit.



Élève brahmine de St-Raphaël et son mari. Tous deux sont catholiques.

Pensionnat du Sacré-Cœur.

Quatre ans après l'ouverture de l'école Saint-Raphaël, un petit pensionnat pour les jeunes brahmines venait s'y adjoindre, organisé lui aussi par la Très Rde Mère Marie de Saint-Michel. Ce pensionnat était d'un genre spécial et très accommodant puisqu'il devait satisfaire les exigences encore très rigoureuses des castes et des parents, peu habitués aux règles uniformes de nos pensionnats européens.

Les enfants y sont actuellement une soixantaine, parlant télégou, tamoul, konkanim ou malayalam ; parmi elles, il y a des catholiques, des protestantes et des hindoues. Elles appartiennent à huit ou dix hautes castes différentes, les unes strictes végétariennes, les autres tolérant le mouton et le poisson, mais jamais le bœuf ni le porc. La plupart dorment et mangent à l'indienne sur des nattes, quelques-unes ont adopté la façon européenne. Les brahmines étant la caste supérieure, ont leur section spéciale, organisée selon les usages d'une maison brahmine : cuisine brahme avec, à 9 heures, les trois plats de rigueur : riz et curry, (il y a toutes sortes de curry : aux légumes, aux œufs, aux pommes de terre, etc...), riz et *pepperwater*, riz et lait caillé ; bain quotidien, etc., etc.

Les pensionnaires, même païennes, ont un caractère souple et tranquille, se pliant volontiers à la discipline et sont d'une maturité d'esprit au-dessus de leur âge. Elles témoignent une grande confiance aux religieuses, les consultent et suivent leurs avis. Telle cette jeune femme qui, ayant reçu un livre de son mari (la plupart de nos élèves de plus de treize ans sont mariées ou même veuves), le montra à la Mère Directrice ; celle-ci le lui déconseilla, et Lakshme de dire à son mari : « Non, je ne lirai pas ce livre-là, la Mère a dit qu'il me ferait du mal. »

Une des vertus que l'on cherche surtout à leur faire cultiver c'est la charité, si peu dans leur nature : aider son petit frère à faire un devoir, donner quelques centimes à une pauvre, etc.

A l'entrée du pensionnat, il y a un joli oratoire avec une Madone blanche ; les païennes se joignent volontiers aux chrétiennes qui viennent y prier ; une fillette de quinze ans insiste même pour faire sa méditation comme les Enfants de Marie.

« Mais que feras-tu ? Tu ne sais pas méditer ?... »

— Oh ! si, je vais *prier*. »

On la laisse libre, comme d'ailleurs pour l'assistance à la messe à laquelle elle vient tous les jours.

Jeya, elle, est très perplexe ; elle veut absolument se faire religieuse. « Mais il faudra d'abord être chrétienne », lui a-t-on dit, et... son père ne le veut pas !

Le fait est que les brahmes qui se convertissent s'attirent bien des avanies. Ils sont exclus de leur caste, bannis de leur famille, on leur refuse les emplois. Se convertir, c'est donc se vouer d'avance à de grandes souffrances, cela demande souvent un courage héroïque. Dans nombre de familles, même chrétiennes, il est difficile pour la jeune fille d'aspirer à la vie religieuse : mariée dès l'âge de douze ou treize ans (c'était jadis deux ou trois ans), sans avoir été consultée, elle reste encore dans sa famille pour poursuivre son éducation, mais elle n'est plus libre. Si son mari meurt, elle sera veuve *de fait*, sans autre perspective pour l'avenir que de trouver un emploi qui la fasse échapper plus ou moins à la vie d'isolement, de servitude, réservée aux veuves.

Sur la route de Madras, il existe un asile pour les petites veuves brahmines ; mais de nos jours il est admis que celles qui ont moins de douze ans peuvent se remarier.

Cependant, quelques bonnes vocations religieuses sont déjà sorties du *Boarding House*, entre autres une des Sœurs Oblates qui reçut l'habit le 15 août dernier. Le matin de la cérémonie,

(1) Jour favorable, par opposition aux « jours néfastes » auxquels il ne faut rien entreprendre.

elle revêtait selon l'usage le costume de mariée : jaquette de soie claire, silée grenat toute brodée or, voile de tulle et couronne de fleurs d'oranger qui laissait voir les cheveux garnis de jasmin. De multiples chaînes et bracelets d'or, des boucles d'oreilles, un cercle d'or pur à la taille rehaussaient son costume. Avec quel intérêt ses anciennes compagnes la regardaient, surtout deux petites païennes qui avaient si gentiment prêté leurs bijoux aux élèves du jour. Ils étaient si précieux, qu'il avait fallu toute la diplomatie des fillettes pour faire sortir ces trésors des coffres-forts de la Banque, et les apporter au couvent le matin même... Mais quelle joie d'en parer elles-mêmes les deux fiancées !

Et lorsque quelques instants plus tard, au cours de la cérémonie, les Sœurs novices reparurent dans le costume religieux, qui rendait plus tangible aux enfants la séparation accomplie, elles murmurèrent :

« Sinnamal est à Jésus, elle n'est plus à nous... » et une autre ajouta : « Moi aussi, plus tard je ferai comme elle. »



Ecole anglaise et Orphelinat anglo-indien.

Si l'école Saint-Raphaël est actuellement la plus importante des œuvres de Méliapour, l'école européenne en est l'aînée. Elle compte 120 élèves, dont environ 115 internes. Le programme des études est européen, et les fillettes, anglo-indiennes, portent sur leurs visages toute la gamme des bruns depuis l'olivâtre jusqu'au chocolat. Tandis qu'elles ont adopté plus d'une mode européenne et affichent un profond dédain pour les Indiennes, même de haute caste (qui le leur rendent du reste), sur plusieurs points elles conservent les habitudes du pays, ceci surtout parmi les pauvres. Elles se servent de cuillers et fourchettes, mais leur nourriture est la plupart du temps le riz et le curry ; généralement elles dorment sur des nattes et marchent pieds nus, sauf pour aller en classe ou à l'église.

Leur caractère qui tient des deux races est par là même plus difficile à former. Plus espiègle, plus vives physiquement que l'Indienne, la petite anglo-indienne a l'esprit pourtant plus superficiel, l'intelligence plus paresseuse ; elle n'approfondit pas et subit avec la même promptitude bonne ou mauvaise influence. Moins portée à la piété, elle l'emporte par la générosité, et tandis

que la brahmine sera économe jusqu'à la parcimonie, nos petites orphelines partageront spontanément avec plus pauvres qu'elles. Ainsi, au pique-nique de juin dernier, lorsque, traversant en bateau une lagune, elles virent des malheureux occupés à draguer péniblement, sans aucun souci du goûter perdu, elles firent prendre aux gâteaux et tartines le chemin des pauvres travailleurs.

Le bon Père P. donne le dimanche des cours de catéchisme, tantôt aux grandes, tantôt aux petites. Il sait mettre ses leçons à la portée des enfants et provoquer leurs réflexions.

Un jour, après avoir fait réciter différentes prières, il demande :

« Et les cinq commandements de l'Église, les connaissez-vous ? »

— Pas cinq, mon Père, c'est six, il y en a six... » interrompit une petite voix. Une autre fois on parle de la charité : « Voyons, que faut-il faire si l'on vous frappe sur la joue gauche ?... »

Animation extraordinaire, on chuchote, on se pousse du coude, on trépigne... « Moi, Père !... » « Non, non, moi... » « Moi, moi je sais... » — « Allons, toi Sibylle, » dit le Père surpris. « Père, il faut attendre que ma Mère vienne ! » répond Sybille toute fière de sa réponse.

Explication : Pour empêcher les querelles parmi son petit monde turbulent, la maîtresse avait dit : « Quand il y aura une dispute, restez tranquilles, attendez que je vienne. »

Le chant, le dessin plaisent aux élèves de l'école européenne, elles y ont des aptitudes marquées, et si rien n'est gracieux comme la danse des petites brahmines dans les séances du pensionnat, c'est aux anglo-indiennes qu'est réservé le chant à la chapelle. Elles y mettent tout leur cœur.

La santé des enfants demande beaucoup de ménagements et on ne peut leur imposer ni les fatigues ni les travaux qu'endurent facilement des petites Européennes du même âge. Physiquement, la différence est même frappante.

Il faut le dire, l'orphelinat des Saints-Anges est pour les plus pauvres, les plus déshéritées des Anglo-Indiennes et si beaucoup de ces petites orphelines ont des parents plus ou moins proches, souvent aussi leur histoire est bien triste et cela explique les tendances et les défauts où doit intervenir le travail de la missionnaire.

L'école européenne ne donne que l'enseignement moyen, les élèves quittent la classe assez jeunes, mais celles qui ont montré des aptitudes pour l'étude, sont alors envoyées à l'école Saint-François de Coïmbatour, ou ailleurs, pour suivre le cours supérieur.

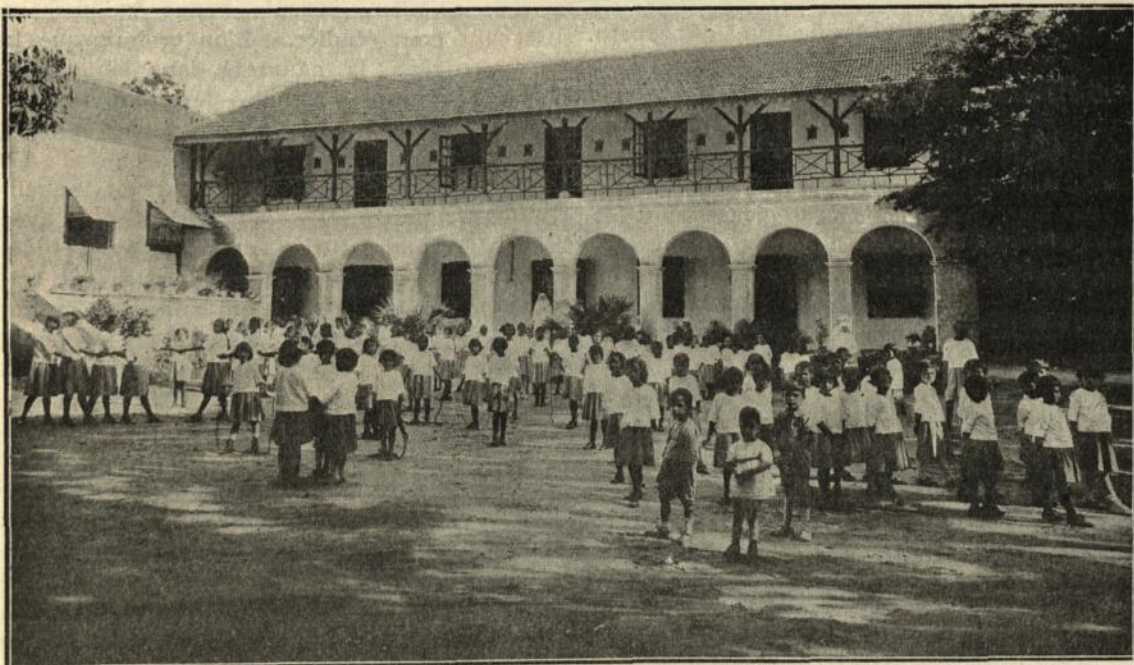
Les autres sont placées, selon leurs préférences, comme maîtresses de classe enfantine ou infirmières dans nos hôpitaux, ou même mariées si elles le désirent et en ont atteint l'âge.

Comme carrière, celle d'infirmière est la plus recherchée et elle a l'avantage de procurer aux enfants un salaire rémunérateur, un milieu où se maintient l'atmosphère familiale où elles ont été élevées, tandis que les hôpitaux y gagnent un personnel catholique.



L'Asile Sainte-Elisabeth.

L'asile a été nommé Sainte-Elisabeth. Il compte actuellement 31 bonnes vieilles. En 1888, cette œuvre du diocèse nous fut confiée et, à en juger par les habitantes actuelles, on peut s'imaginer ce que dut être la procession d'arri-



L'orphelinat anglo-indien.

vée : percluses, paralysées, borgnes, aveugles, infirmes de toute espèce ; ce sont de vrais trésors dignes de saint Laurent que nos vieilles de Méliapour ! Elles s'en vont clopin-clopant à la chapelle, ou faire le ménage : tantôt cuisant leur riz, balayant le jardin, frottant leurs silées rouges. Les plus vaillantes font quelques commissions ou portent, quelque peu en maugréant, le courrier au bureau de poste voisin. Et comme l'oisiveté est toujours mauvaise conseillère, faute d'autre chose à faire, nos pauvres *amals* (dames) se chamaillent tant et plus, au point qu'au moment des querelles, il est impossible de savoir qui est paralysée, boiteuse ou aveugle... Elles se nomment les *boarders* (pensionnaires) de l'Évêché, ce qui ne les empêche nullement de tendre la main si l'occasion s'en présente. Mais pour entrer dans leurs bonnes grâces, il suffit de leur donner un peu de tabac ou de béthel ; elles en gardent une éternelle reconnaissance.

Va-t-on à la chapelle ? on est presque sûr de trouver l'une ou l'autre pauvre vieille prosternée sur les dalles ; c'est là qu'elles se préparent à passer à un monde meilleur.

Mariammal est leur doyenne Elle a été pour les fondatrices, l'amie des mauvais jours, et si maintenant sa langue se permet quelques écarts au dépens du pauvre prochain, les Franciscaines Missionnaires de Marie n'oublent pas quel dévouement a toujours été le sien. S'agissait-il de quelque difficulté ? de quêter le pain quotidien des religieuses et des orphelines, d'aller en pleine nuit appeler le médecin ou chercher des remèdes pour quelque malade ? Mariammal était là. Lorsqu'en 1892, trois cas de choléra se déclarèrent parmi les religieuses et les tertiaires, alors que la panique avait saisi tout le personnel indigène de l'enclos, Mariammal fut la seule à vouloir approcher les malades et leur rendit toutes sortes de services. Dans sa vieillesse, Mariammal sait encore se rendre utile à l'occasion : pour chasser les voleurs ou tuer les serpents, elle n'a pas sa pareille !

La Crèche.

« Les extrêmes se touchent, » dit le proverbe. A Saint-Thomas, vieilles et bébés voisinent. Ils sont là dix à douze en moyenne, les tout petits, l'un ou l'autre encore au berceau, la plupart se traînant à terre, essayant leurs premiers pas ou bégayant leurs premières syllabes. C'est la succursale des deux orphelinats ; aussi, à côté de Peggy et Rita, deux petites sœurs blondes aux yeux bleus, au teint rose, il y a Mavis, jolie brunette aux grands yeux noirs, Ivy qui a toujours quelque bobo à faire soigner, Humbert, le gros bambin couleur café au lait, Rapiel, le dernier venu dont la mère, une pauvre Indienne, est morte la semaine dernière à l'hôpital et qui semble vouloir la suivre.

Une jeune Oblate soigne les poupons, dont l'un ou l'autre s'échappe de temps à autre vers le beau paradis.

Les bébés sont tapageurs, on le sait, et comme leur logis est tout près de la chapelle, leurs cris et chansons accompagnent volontiers la psalmodie des religieuses.

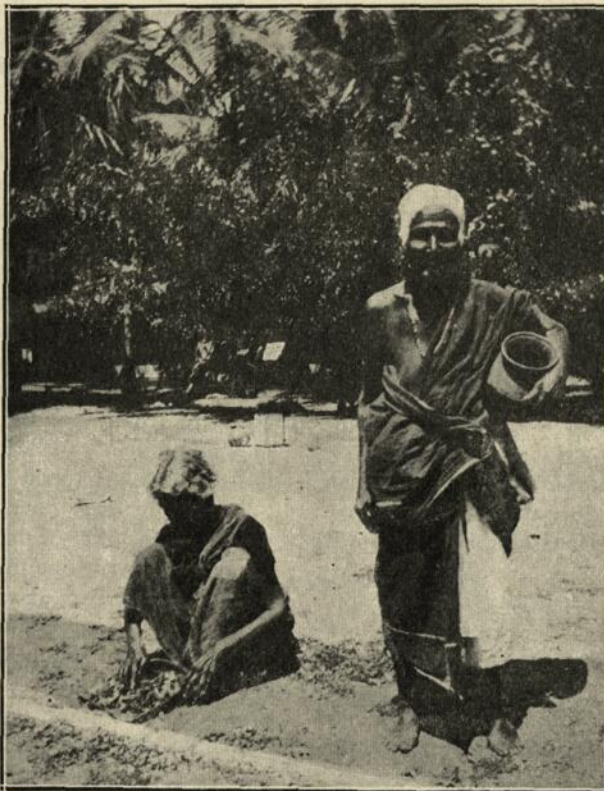
Un peu plus grands, les garçonnetts seront confiés à l'orphelinat des Pères, les fillettes iront rejoindre les orphelines.

Orphelinat de la Sainte-Famille.

Le vaste local qui attend les petites Indiennes est sous le patronage de la Sainte-Famille. Deux grands réfectoires en bas, deux grands dortoirs en haut, voilà le principal. Dans les dortoirs, filles de caste ou non-caste (vulgairement *pariates*) dorment côte à côte : on dit simplement le dortoir des grandes, celui des petites. Au réfectoire, la séparation des castes a trouvé son refuge et aucune enfant sans caste n'oserait encore mettre le pied dans le réfectoire des orphelines de caste, bien moins encore employer leur vaisselle, toucher leur eau ou leur nourriture ; chacune de ces dernières a son assiette, son vase de cuivre dont nulle autre ne doit se servir. Quelle complication pour mettre le couvert de cent enfants et plus ! Heureusement, Guanamrie est là, elle connaît les places et la vaisselle comme pas une. On peut s'y fier ; elle n'a que trois ans, mais à 11 heures tout sera prêt pour le dîner. Guanamrie est la plus ardente au travail, toujours prête à frotter, à balayer, à aider les *Tayarées* partout où elle se croit nécessaire.

Ce n'est pas le cas de toutes, car ici aussi les idées évoluent.

De pauvres mères nous amenaient jadis des enfants en hardes, disant : « *Tayarée*, prenez mon enfant, faites-en ce que vous voudrez, je n'ai plus de riz pour la nourrir. » Les enfants sont encore en guenilles, mais la supplique a changé : « *Tayarée*, je suis pauvre, je ne puis plus rien donner à cette enfant, prenez-la... — Oui, mais elle devra travailler. — Non, non, je ne veux pas qu'elle travaille, il faut qu'elle étudie... » Et la précieuse enfant en question a parfois treize ou quinze ans, et sait à peine lire et écrire. Quelquefois les fillettes elles-mêmes se sont mises de la partie : « Oh ! non, je ne veux pas travailler, je suis venue uniquement pour étudier. » L'on croirait que la gêne, la pauvreté dans laquelle le



Vieilles de l'asile Sainte-Elisabeth.

manque de travail jette beaucoup de familles devraient modifier leurs prétentions ; il n'en est rien. Une de ces grandes enfants, recueillie par charité, fut employée comme aide à la cuisine ; dès le lendemain, sa mère venait la reprendre. Et pourtant les religieuses sont les premières à mettre à l'école les enfants qui, avec une préparation raisonnable, montrent des aptitudes pour l'étude.

Toutes les orphelines reçoivent une sérieuse formation aux travaux ménagers : depuis les tout petits bouts qui balaient le jardin, les écolières qui mettent le couvert ou cherchent l'eau au puits, jusqu'aux grandes qui aident à la lessive, cuisine, repassage, ou l'entretien de la lingerie, etc..

Ecole Saint-Joseph.

Les écolières de l'orphelinat indien, au nombre de 80, fréquentent l'école Saint-Joseph qui, ayant débuté par 15 élèves en 1890, en compte 204 maintenant, y compris orphelines et externes. L'enseignement est tout en tamoul suivant le programme du Gouvernement pour écoles indiennes, et ne comporte que les études primaires. Les externes sont de toutes castes et pauvres en général.

Sans avoir l'intelligence vive des brahmines, les enfants étu-

dient volontiers. Elles sont de nature calme et tranquille. Les petits garçons viennent aussi à l'école Saint-Joseph, et s'ils portent bien prononcés les caractéristiques de la race, ils « s'anglicisent » aussi. Il y a quelques années, si un petit élève croisait une religieuse, aussitôt il lui faisait un profond *tostiram* jusqu'à terre, les mains jointes. Maintenant il se contente de dire : « *Good morning, Mother.* »

Ce qui frappe au premier coup d'œil, c'est la diversité des âges dans une même classe, de grandes filles de douze ou treize ans voisinent avec des bambins de huit à peine. L'ambition des études a gagné les parents, et ils ne pensent pas qu'il soit jamais trop tard pour rattraper le temps perdu.

*

Ecole Normale.

Un grand avantage acquis désormais à nos élèves, c'est de pouvoir, à la fin de leurs classes, passer directement à l'École Normale inaugurée le 1^{er} juillet dernier, avec l'approbation du Gouvernement et de S. G. Mgr Teixeira, évêque de Méliapour.

Jusqu'ici, il était très difficile aux jeunes Tamoulaïres sortant des écoles catholiques d'aspirer à l'enseignement. Toutes les *Training Schools* tamoules existant à Madras favorisent les candidates protestantes ou païennes, tandis qu'elles n'admettent que rarement les catholiques. Il importe cependant de procurer à ces dernières le gagne-pain nécessaire, il importe bien plus encore d'assurer l'avenir de l'Église catholique aux Indes. Les Institutions protestantes ont beaucoup de ressources et sont soutenues de tous côtés ; les établissements catholiques, au contraire, ont des moyens financiers médiocres et sont en petit nombre. La formation du personnel enseignant est rendue difficile en bien des endroits, et ce n'est qu'en se soutenant mutuellement, en s'unissant entre elles, que les écoles catholiques pourront conjurer le danger qui menace leur existence.

En vue de contribuer selon ses moyens à la formation de ce personnel enseignant, le couvent Saint-Thomas a donc voulu, malgré le manque total de ressources, ajouter une École Normale tamoule à ses œuvres déjà multiples. La Providence en sera la pourvoyeuse.

Dès le premier jour, dix-huit étudiantes étaient inscrites, dont trois de nos Sœurs Oblates, et quinze jeunes filles, tant externes



La distribution du riz.

sous ce rapport. L'atelier de broderie trouva sa place dans le grand enclos, accueillant une quarantaine d'ouvrières, la plupart externes ; quelques orphelines y font leur apprentissage et l'on donne du travail au dehors à des mères de famille.

Méliapour est un des meilleurs ateliers de broderie et dentelle des Franciscaines Missionnaires de Marie aux Indes ; on y confectionne le fin linge de table, des vêtements d'enfants et layettes, mais maintenant surtout des ornements d'église. La plupart de ceux-ci sont confectionnés en cette soie de Chine légère et raide qui convient si bien aux tropiques. Il y en a de très simples, d'autres brodés en couleur, en or et argent. Une très belle aube en dentelle obtint à l'atelier la médaille d'or, à l'exposition d'ouvrages de Madras en 1926.

Distribution du riz.

*

Le vendredi l'on remarque, assis près du perron ou devant la Grotte de Notre-Dame de Lourdes, tout un monde de mendiants de tout âge. Qu'attendent-ils si patiemment ?... leur écuelle l'indique. La Sœur Portière viendra tout à l'heure faire une ample distribution de riz et les habitués, connaissant les usages, n'ont garde de manquer le rendez-vous. 9.408 portions de riz ont été ainsi distribuées au cours de l'an dernier.

*

Dispensaire.

D'autres malheureux attendent dans la rue, près des portes du dispensaire, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Ils viennent des alentours et même des villages voisins ; un malade trouve-t-il les remèdes bons, guérit-il ? il s'empresse de faire une bonne réclame et envoie aux *Tayarées* ses



Le Noviciat des Oblates Franciscaines Missionnaires de Marie.

parents et amis. Quelquefois c'est toute une famille qui défile à quelques jours d'intervalle : l'un avait mal au pied, l'autre au doigt ; c'est un cas de rhumatismes et chacun s'en retourne avec la potion ou la pommade efficace ! Un petit Indien, rencontré jadis dans une tournée missionnaire à Kuppam, amena un jour son père qui avait au bras une vilaine plaie ; le pansement fut très douloureux, aussi le garçonnet, craignant que son père ne perdît patience, le regarda jusqu'au bout, les yeux pleins de larmes : « Père, cela te fait mal, n'est-ce pas ? mais attends, la *Tayarée* te guérira, tu vas voir. »

Le pansement fini, le pauvre homme s'en allait soulagé. « Mais, dit innocemment l'enfant à l'infirmière, vous ne m'avez rien donné à moi ?... » Une poignée de bonbons... et il partit content. Quelques jours après, il revenait portant son petit frère malade ; Sœur B..., voyant que l'enfant était très mal, lui donna son passeport pour le ciel, mais n'eut garde d'oublier les bonbons à l'ainé. Ne méritait-il pas une rétribution le cher grand frère qui fait si bien la réclame pour les missionnaires !

*

Visites à Kuppam.

Kuppam est un petit village de pêcheurs, au bord de la mer ; les missionnaires le visitent périodiquement ainsi que les hameaux voisins. Les habitants vivent très primitivement, dans de simples huttes. La Sœur infirmière en arrivant cherche les malades, les petits moribonds, pendant que sa compagne, Sœur Michaël, une Oblate, enseigne le catéchisme ; les enfants qui jadis s'enfuyaient, approchent maintenant sans crainte, apprennent leurs prières. A Kuppam, plus de 200 enfants et adultes écoutent ainsi la leçon. Mais dès qu'elle est finie, les mains se tendent... « Allons, que voulez-vous encore ? — De l'huile, *Tayarée*... » C'est tout naturel, après avoir si bien écouté !... Et l'un s'en frotte la poitrine, l'autre les cheveux, un autre la verse précieusement dans sa lampe.

*

Ecole de la cathédrale.

Kuppam n'est pas la seule école de catéchisme ; il y a encore celle de la cathédrale de Méliapour où deux Sœurs Oblates Franciscaines Missionnaires de Marie instruisent chaque jour filles et garçons. L'enseignement est tout élémentaire, mais préparera cependant une génération moins fruste, moins ignorante, connaissant ses devoirs religieux. Le Révérend Père Curé, de qui cette école dépend, a déjà obtenu la présence de 130 enfants environ.

*

Noviciat des Oblates.

Dans les diverses œuvres du couvent Saint-Thomas, nous avons vu plus d'une Professe Oblate secondant les Franciscaines Mission-



L'église du Saint-Rosaire,
chapelle du couvent Saint-Thomas.

naires de Marie. Il nous reste à connaître le Noviciat où elles sont formées. Avant Ootacamund, Hyderabad et le Malabar, Méliapour eut son noviciat d'Oblates qui donne des missionnaires à différentes maisons de la plaine, dans le sud de l'Inde. On compte actuellement 7 postulantes et 7 novices.

Mais avant d'être admise au noviciat, et même au postulat, la jeune Indienne qui aspire à la vie religieuse passe quelques mois au moins au probandat. Pendant ce temps, elle partage simplement la vie des orphelines ou des pensionnaires — suivant sa condition — mais est tenue à une conduite exemplaire et à montrer une piété sérieuse. Elle reçoit déjà une certaine initiation à la vie religieuse, afin qu'elle puisse s'en faire une idée aussi exacte que possible et ne pas s'y engager à la légère.

Une longue préparation à la vie religieuse est nécessaire aux Indes : l'avenir des jeunes filles y est fixé de très bonne heure ; d'autre part, l'ambiance et la mentalité païenne

et protestante ont leur influence sur les chrétiens : enfin, il est rare que les jeunes probandistes se rendent bien compte de prime abord, de toutes les obligations qu'entraîne cet état de vie plus parfait.

Après une année de postulat et deux ans de noviciat, l'Oblate sera admise à prononcer des vœux, mais temporaires seulement pendant même plusieurs années. Il existe cependant une grande différence entre les jeunes filles reçues il y a vingt ans par exemple, alors que la loi de la caste les tenait enfermées dans la maison paternelle, et celles qui arrivent maintenant et qui sont en général plus instruites, plus développées et plus aptes à la formation.

Avec la formation religieuse, la jeune Oblate reçoit une préparation spéciale aux œuvres qui l'attendent ; et avant tout des cours l'initiant à l'enseignement du catéchisme. Les travaux ménagers, les arts même lui sont appris, et si elle est instruite et bien douée, elle pourra, dans la suite, passer à l'École Normale ou être envoyée dans un hôpital pour y faire son stage d'infirmière.

Faut-il insister sur les services que la Sœur Oblate pourra rendre ensuite ? Il suffirait de visiter les œuvres des Franciscaines Missionnaires de Marie dans les diverses maisons du sud de l'Inde pour voir les Oblates partout au travail : au dispensaire comme à l'école, à l'atelier comme à l'hôpital, dans les crèches, les orphelinats ou bien encore dans ces tournées missionnaires des villages. Leur connaissance de la langue, de la mentalité, des usages du pays sont une aide inappréciable. L'exemple de Sœur Iroudeay Maria, morte l'an dernier, l'a prouvé. Très bonne religieuse, intelligente et dévouée, en même temps Indienne de bonne caste et instruite, elle avait un véritable ascendant sur ses compatriotes.

Avec un nombre croissant de Sœurs Oblates, quel bien en perspective ! Combien d'écoles, surtout, pourront être créées ! Et si l'avenir des religieuses européennes en mission n'est pas sans causer quelque inquiétude, quelle sécurité de penser qu'au moment voulu, les religieuses indigènes pourront, suivant le désir exprimé déjà en 1926 par S. S. Pie XI, reprendre et prolonger encore la tâche à laquelle elles auront été initiées par celles qui étaient venues leur enseigner avec tant d'amour, l'Évangile de vérité et de charité.



KHANDALA UNIVERSITE



semble-t-il, mais ne vous y laissez pas prendre. Les oisillons volent ; un regard circulaire découvre, juchée sur la poutre rustique, la petite écolière qui éclate de rire et, d'un bond de chat sauvage, vient se ranger auprès de Tai.

La troisième était enfouie sous je ne sais quel amas d'objets hétéroclites jetés derrière la porte.

Le troupeau grandit, la maîtresse passe la revue. Voici Baghi et Shimi, Mathé et Raki, deux sœurs dont la mère est déjà catholique, Doudi, la plus jeune, très fière de suivre les *Sisters* ; pour peu elle aurait eu peur qu'on ne la trouve pas ! Hiri, la dernière baptisée. Elles sont toutes là. Toutes ? et Girghé ? Girghé la tranquille, Girghé la raisonnable, manque à l'appel ?

« Girghé ! Girghé ! » Les fillettes font chorus.

Girghé paraît, un bébé de six mois sur la hanche, une petite sœur de deux ans accrochée à son *sari* ; Gaourki, un peu plus grande, gambade auprès d'elle.

Il faut savoir que Girghé est l'aînée de cinq frères et sœurs, qui la disputent à la science et hélas ! à l'étude du catéchisme.

Au milieu d'une leçon, le cri d'alarme retentit : « Girghé, Girghé, eh ! Girghé ! »... Girghé, fût-elle à deux kilomètres, entend l'appel, se précipite pour reparaître bientôt avec sa compagnie de petites têtes ébouriffées. C'est la condition indispensable et indiscutable à son admission à l'Université.

Comme Girghé promet en science, mais en sagesse surtout, les chers petits sont tolérés. En route donc vers l'école ; la petite bande riant, courant, dévale la colline. Soudain, Doudi, partie en éclaireur, pousse un cri de joie. Ses compagnes qui déjà l'ont rejointe, participent à sa trouvaille et avec elle se mettent à gratter la terre. Il s'agit de déterrer une petite pierre verdâtre que l'on se partage fraternellement et que l'on suce avec conviction. C'est, paraît-il, un délicieux bonbon *katkari*.

Les rangs se reforment, enfin



UNE Université *katkari* !... Voilà de l'inédit... ni moderne, ni... futuriste ; du primitif ? Sûrement, mais en dernière analyse : du « missionnaire », du vrai !

Le cadre ? Site magnifique, agreste et tourmenté : à l'horizon, les crêtes des Ghats, — Bombay est trop loin pour contaminer de ses fumées l'air transparent de la jungle solitaire. — Le couvent ?... Une petite maison blanche encadrée de manguiers ; l'école ? un rustique hangar, coiffé de tôle ondulée.

Voilà pour les lieux. Passons aux faits.



8 heures. — La professeuse, une Franciscaine Missionnaire de Marie, sort de l'Université et carillonne l'entrée en classe.

Le son argentin parcourt en vain la jungle jusqu'au petit village. La cloche ne parle pas « marathi » sans doute, car personne ne lui répond. Elle sonne, appelle, rien !...

Donc : « puisque la montagne ne vient pas à nous, allons à la montagne ! »

Première cabane. — Tai s'est mise en sûreté, la porte est verrouillée :

« Tai, Tai ! »

On parle, on fait miroiter le futur *bakchiche* (cadeau) aux yeux de l'assiégée, moyennant quoi, mademoiselle Tai consent à montrer sa tête de diabolin ébouriffé.

La maison voisine est déserte,



on arrive ; la bande fait une entrée triomphale et bruyante et les portes se referment.



Une opération préparatoire, imprévue, mais nullement superflue s'impose : une... séance chez le coiffeur ! Je me rappelle qu'au début de la Mission, c'était l'instant critique de la journée, l'épreuve à laquelle les volontés les plus solides ne résistaient pas.

Les engins civilisateurs faisaient fuir les plus braves, mais depuis qu'un jour, une vitre révéla les résultats appréciables de l'opération, on y va de bon cœur et... l'huile de coco achève le chef-d'œuvre.



Les enfants à leur place, Mère Supérieure paraît, c'est le signal : la prière commence et s'achève par un cantique.

Suit la leçon de catéchisme, où les grand'mères qui, pour la plupart, sont employées aux travaux du jardin, sont fières de s'asseoir à la « tailleur », au milieu de leurs enfants et petits-enfants.

Oh ! il ne s'agit pas encore de controverses. On apprend le simple mot à mot. C'est répétition en écho, pourrait-on dire. Écoutez :

- « Je crois.
- Je crois.
- En DIEU.
- En DIEU.
- Le Père.
- Le Père... » et ainsi jusqu'à l'*amen*.

La leçon ne se bornera pas là cependant. La missionnaire explique ensuite quelques questions du catéchisme et toutes les élèves — jeunes ou vieilles, — écoutent silencieuses.

Et maintenant, les femmes congédiées, aux écolières ! Une classe katkarié ! Venez voir... entendre surtout !

Baghi, Shimi, Mathé et Raki, Doudi, Hiri l'indisciplinée, et Girghé qui, selon son habitude, traîne sa grappe de petits frères et sœurs, toutes sont en place, « par terre », avec des airs de « bonne volonté ». On tire ardoise et crayon. Girghé elle, dispose son *sari* sur le pavé, y couche la petite de deux ans et, tandis que l'ardoise d'une main, le crayon de l'autre, elle s'exerce à tracer les caractères marathîs, jolis comme des arabesques, elle imprime à ses genoux un mouvement de va-et-vient pour calmer les hurlements du bébé. La grande sœur au travail, cela suffit pour faire pleurer et se rouler de rage les autres petits frères et sœurs. Tout alentour, quatre ou cinq fillettes courent, gambadent sans souci du silence.



Heureusement les élèves ont robuste larynx et crient plus fort :

« *Eik, dône, tin, tchar, pantch...* »
Il faut avoir le tympan solide.



Je vous ai présenté les lettrées, c'est-à-dire celles qui savent lire ou du moins distinguer quelques lettres. Voici, dans les pièces voisines, les « petites ». Elles s'étagent de deux à cinq et six ans. Quelle méthode suivent-elles ? Montessori ? Frœbel ? Oh ! la plus à l'ordre du jour pour empêcher les oisillons de s'enfuir !

Première condition de réussite : la porte doit être bien close ; deuxième condition : toutes les cinq ou dix minutes, changer d'exercice. Le programme, comme la discipline, se fera complaisant. La lecture finie — elle n'a pas d'ailleurs les sympathies de la petite bande, — on prend une ardoise. Barbouiller est plus apprécié.

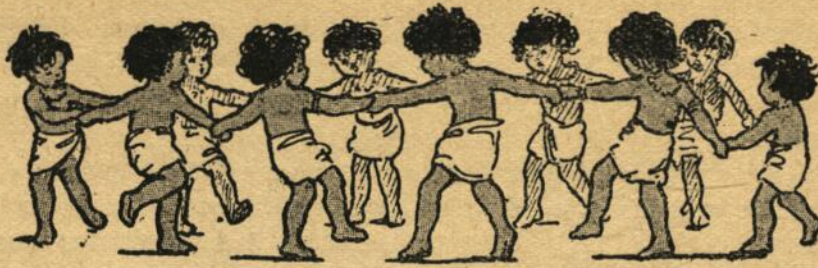
Puis, la gymnastique, cela va bien pendant quelques minutes : *Eik, dône ; eik, dône* ; on s'agite. Quel plaisir ! une ronde maintenant, un chant !



Un jour, pour éveiller l'intérêt, j'apportai de la terre à modeler et me mis à esquisser devant elles un petit vase, oh ! bien rustique, de style katkari, afin de ne pas décourager les débutantes.



A cette vue, nos bambines firent la moue avec dédain et déclarèrent que jamais elles n'y toucheraient, que c'était « trop malpropre ». Devant cette déclaration... inattendue, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil sur les



Et toutes, croyant déjà mordre dans le fruit doré, se mirent à rire de bon cœur, les *goaves* sont si bonnes !

Voilà le problème résolu d'une façon tout à fait inattendue.



les frimousses, couleur de suie et les guenilles en lambeaux, tout en gardant le silence.

Vous auriez peut-être froncé les sourcils pour amener les récalcitrantes à de meilleurs sentiments ? Je m'en gardai bien. Cinq minutes plus tard, croyant que je ne la voyais pas, Hiri se décida à un premier essai et, toutes aussitôt, de l'imiter. On modèle des vases, des marmites, des écuelles, voire même des statuettes qui, moyennant un brin

Une autre fois, Hiri, la terrible Hiri, était debout devant moi ; le sourire aux lèvres, parfaitement sûre de sa science, elle attendait une question.

« Voyons, Hiri, combien y a-t-il de petites filles ici ?

— *Bara* (douze).

— *Berober* (très bien). Et combien cela fait-il d'yeux ?

— 26.

— Comment ? 12 petites filles ont 26 yeux ! Voyons, compte bien : *eik, dône, tin, tchar...* »

Hiri dédaigne de faire la preuve d'une chose si simple, Hiri ne revient jamais sur ses réponses ; ses yeux rieurs brillaient de malice.

« Oui, *Mother*, 26 ; ils sont à nous.

— Non, Hiri, voyons, 24.

— Et les vôtres, *Mother* ? »



C'est la récréation : un signal. Tout le monde s'ébranle. « *Dourne dza.* » (N'allez pas loin.)

C'est la recommandation habituelle, mais toujours inutile. Dix minutes plus tard la cloche carillonne la rentrée en classe. Personne ! Des yeux, la missionnaire inspecte les horizons, rien que l'herbe haute et grillée. Il faut repartir à la chasse. Les délinquantes se laissent cependant rassembler de bonne grâce. Elles sont sans malice ; mais que voulez-vous, le temps est quelque chose de si approximatif pour elles, et... la jungle, irrésistible !

Mathé, absente ce matin, arrive entraînée par ses compagnes. Elle éclate en sanglots et déclare énergiquement qu'elle doit garder ses chèvres. Pour qui connaît Mathé, il y a tout lieu de croire, preuves à l'appui, qu'il s'agit d'un cas d'école buissonnière.

« Mes chèvres se sont sauvées dans le ravin, hi... hi... hi... Mon père va me battre, hi... hi... hi... » et Mathé pleure de plus belle.

Va-t-il falloir ouvrir une chasse aux chèvres cette fois ?

Nous députons une ouvrière de l'atelier qui, heureuse de se dégourdir les jambes, a vite fait de ramener le troupeau à la négligente bergère.

La classe reprend.

La table de multiplication se



Un matin, jour d'arithmétique.

Les petits couraient, les bébés pleuraient et mes élèves comptaient consciencieusement :

« 1 et 1 font 2.

— 2 et 1 font... font... ? » Les yeux cherchaient en vain une réponse au plafond.

C'est trop abstrait, pensai-je.

« Voyons, écoutez toutes, j'ai ici 3 *goaves* (fruits)... Je n'eus pas le temps d'achever.

« *Mala di !* » (Donne-moi !), lança une petite voix futée.





récite en marathi sur un air rythmé. « *Dône, eik, dône ; dône bi cha-a-re ; dône trick. Sa-ha-a, etc.,* » et cela jusqu'à vingt fois vingt !

L'heure du riz vient faire diversion. Une courte prière et la bande s'envole dans la jungle.

Et si j'entamais le chapitre de leurs qualités?... disons plutôt de leurs progrès, car nos Katkaries savent comprendre les bons avis qu'on leur donne, elles savent faire de vrais efforts pour être sages.

Dernièrement, un jeune prêtre indigène, en repos à Kune-Mission, leur prêchait des « sermons de Carême ».

Il s'en suivit de magnifiques résolutions. Durant quelques jours, l'école était presque silencieuse et, de l'atelier voisin, n'arrivait que la récitation des *Ave Maria*, mais, le quatrième jour, ces résolutions furent mises à rude épreuve. La tentation, une tentation katkarie, se présente sous la forme d'une bande de singes sautant de branche en branche. Il y en avait de grands, de petits, de moyens.

Hiri, en observation par un reste d'habitude, les avait vus et clama la nouvelle.

« *Mother, laissez-nous aller dehors ! Nous voulons les voir !* »

Dehors ? la bande indisciplinée aura vite fait concurrence aux singes, et la matinée sera perdue.

La maîtresse prend un moyen terme :

« Venez sous la véranda, vous allez les voir de loin. »

— Oh ! *Mother*, laissez-nous aller.

— Le Père ne vous a-t-il pas dit que vous deviez obéir ? »

Un moment d'hésitation, la grâce l'emporte, pas une ne cède à la tentation.

Ce matin-là, nos fillettes s'étaient agenouillées au banquet eucharistique et ainsi avaient la force d'être bonnes. Quelques minutes plus tard, quand la maîtresse, jugeant la digression suffisante, donne le signal, toutes retournent docilement à leur place.

Aujourd'hui, il s'agit de préparer le fameux *curry*. Ce n'est pas ici hors du programme car, sans avoir la prétention

de donner un cours d'école ménagère, ne faut-il pas que nos fillettes sachent tenir un ménage ?

Et pour cela le *curry* est de première importance. Pour le préparer il faudrait des *mashlis* (poissons) ; ce matin, on ira donc en chercher, et voilà tout le bataillon parti, sous la garde des Sœurs, pour la pêche. Durant la mousson, les épinocles pullulent dans les champs de riz et se jouent dans les flaques d'eau restées aux creux des rochers, la pêche est donc facile.

Et les rêves de Perrette grandissent tout le long du sentier ! Voici un premier bassin, nos petites s'arrêtent devant une multitude de têtards de grenouilles, verts et gluants... C'est si appétissant pour les petits Katkaris ! Cela fait venir l'eau à la bouche. Allez faire comprendre aux pêcheuses que ces *mashlis-là* ne sont autres que des *bédouks* (grenouilles).

Manger des *bédouks*, jamais ! les petits s'indignent, se croient offensés à cette seule supposition. Encore que ce jour-là les grappes de têtards verts et gluants allèrent tout droit à la marmite et devinrent, dit la rumeur, un *curry* de premier ordre, extra fin.

Pour une pêche sérieuse, point n'est besoin de filets ni de lignes, nos petites sont plus pratiques : le sari suffit ; on en frappe l'eau de manière à étourdir le poisson que l'on attrape ensuite avec la main.

Quant aux garçons, en un geste plus guerrier, ils assomment le poisson à coups de bâton avec une dextérité et une sûreté de main merveilleuse.

Le soir venu, à peine la porte ouverte, tous les oisillons s'envolent, et poussant de petits cris sauvages et effarouchés, on gambade de-ci de-là, sautant dans les herbes, tandis que plus graves, les ouvrières suivent le sentier qui traverse l'enclos.

Des arbres le bordent ; quelques espiègles, pour se dégourdir et oublier les heures de tranquillité, y



grimpent d'un bond pour redescendre aussi vite. Quelques autres se roulent en riant sur la meule de foin élevée au bord du sentier ; une cabriole encore, les petits chats retombent sur leurs pattes et voici le petit groupe en face de la grotte.

Mais avant de sortir, spontanément, les fillettes vont sous la véranda et se dirigent vers la chapelle où le Saint-Sacrement



rayonne, adoré par les missionnaires.

Elles s'agenouillent par terre, leurs mains se joignent avec des carillons de bijoux.

Déjà elles savent que là, est le DIEU que les missionnaires sont venues leur apprendre à connaître et la journée finie, elles viennent avec une foi naïve et vraie, se prosterner sous les rayons divins.

POUR LES AVOIR CROISÉES SUR LA ROUTE

UNE inclination profonde, puis, après une pose, la main qui, du front s'abaisse jusqu'aux genoux : cela signifie plus qu'un simple salut au passage. De fait, X... s'arrête.

« Mansaib (Madame)... Mother...

— Vous nous connaissez ?

— Pas vous...

— Nos Sœurs peut-être ? Sans doute avez-vous fréquenté quelqu'une de nos écoles ?

— Non pas, mais j'ai une très profonde estime pour vos œuvres.

— ?...

— Et puis, je suis lecteur assidu de la Bible, grand admirateur de la religion catholique et du dévouement de ses ministres... Et même — indiquant le petit crucifix qui se détache sur le scapulaire blanc des religieuses — ce signe-là est pour moi un éloquent emblème de sacrifice et de pureté. Pourtant, Mother, croyez-le bien, je suis Hindou, et jusqu'à la moelle des os !... »

Étrange interlocuteur... où veut-il en venir ?...

« Mother, puis-je vous faire une demande ?

— Voyons.

— Je voudrais bien quelque livre de doctrine... et puis surtout des prières, mais des prières toutes spéciales, pas de celles qui englobent toutes les intentions en général.

— Qui donc vous a appris tout cela ?

— J'ai lu.

— Votre nom ? »

D'une petite pochette enfouie dans sa large ceinture, X... tire une carte qu'il tend à la missionnaire.

« Merci. Votre adresse s'y trouve ?... Oui. C'est bien. Nous prierons, je vous le promets ; quant aux livres, nous chercherons. »

Et les missionnaires poursuivent leur route vers le village où les malades les attendent.

Le jour suivant, un petit colis d'imprimés (*Science Morale*, par Mgr TEXEIRA, et *Conférence aux élèves païens du Collège des Jésuites de Bombay*), part à l'adresse de l'employé de douane à V...

Une lettre de remerciement ne tarde pas. La voici :

« Pouvez-vous deviner combien je suis reconnaissant de votre aimable envoi de livres ! Combien j'apprécie l'esprit dans lequel vous me les avez envoyés ! Je les lirai dans mes heures libres et j'espère en profiter. Mais ce n'est pas assez ; comme je vous l'ai demandé, priez pour moi et si intensément que je sente l'efficacité de votre intercession. Dans notre *Shastra*, nous lisons une magnifique prière :

« Conduisez-moi, Seigneur, du mensonge à la Vérité, des ténèbres à la Lumière et de la mort à l'Immortalité. »

« Ainsi soit-il, direz-vous sûrement, car je sais que vous êtes charitable. Ne pensez-vous pas que ce soit justement la prière à offrir pour moi qui en ai besoin ?... »

Oui, ainsi soit-il. Une simple rencontre sur la route et qui sait... Peut-être la prière de la missionnaire obtiendra pour cet Hindou « jusqu'à la moelle des os » une complète transformation., l'acheminement vers l'immortalité heureuse !



Au cœur de la Médina

AU VIEUX PALAIS.

C'EST le soir d'une de ces journées lourdes pendant lesquelles, sous le souffle brûlant du siroco, tout s'affaisse et languit sur la terre du Mograb.

Des bouffées chaudes, entremêlées de vagues odeurs d'huile rance et de fruits mûrs, montent des ruelles tortueuses. De ci, de là, aux étalages, des bouquets de menthe envoient leur parfum rafraîchissant. Les enfants grouillent dans la poussière ou barbottent dans le bassin des fontaines publiques. D'un geste gracieux, les fillettes portent leurs gargoulettes de terre poreuse, s'arrêtant parfois en chemin pour tremper leurs lèvres dans l'eau limpide ou offrir à boire à quelque vieille femme impotente.

Deux missionnaires passent, rapides, entre les enfants qui les regardent avec de grands yeux étonnés ou amis.

Bientôt elles arrivent au portail mystérieux du vieux palais arabe; elles suivent une longue galerie aux tournants brusques, puis, soudain, comme dans un conte de fées, le patio apparaît, rutilant de couleurs, de lumières.

Bien souvent, sans doute, ces palais avec leur cour intérieure entourée de colonnes, leur sol en mosaïque, leur bassin de marbre, ont été décrits, et cependant celui qui les

voit pour la première fois reste saisi comme devant une vision inattendue. La cour carrée est bien là, avec ses colonnes, sa vasque ruisselante

d'eau, ses mosaïques; mais, qui en dira les couleurs chatoyantes où dominent le jaune et le bleu? qui dira les reflets d'acier des zeligs, et toute cette lumière ardente et cependant très douce qui charme sans éblouir?...

La maîtresse du logis s'avance toute gracieuse dans ses longues robes brodées. Comme elle paraît heureuse de revoir les religieuses qui l'ont soignée au cours de sa récente maladie. Un éclair de joie brille dans ses yeux

pendant que, toujours digne et posée, elle les accueille et les introduit dans son grand salon. Elle veut exprimer sa reconnaissance affectueuse et, pour cela, avec joie, fait les honneurs de son *home* enchanté.

Dans le fond d'une sorte de galerie, une alcôve cache un lit de parade, tan-





dis que, tout autour de la salle, des divans invitent au repos. Aux quatre angles du plafond merveilleusement sculpté et peint, des excavations cachent les lampes dont la douce lumière éclaire les moindres détails de la décoration. Un beau lustre brille au milieu de la

chambre ; l'alcôve elle aussi s'illumine et découvre sa décoration ravissante en bois sculpté. Toutes ces lampes sont électriques, comme si ces splendeurs séculaires avaient attendu la fée électricité pour les faire étinceler dans l'ombre des voûtes ; un appareil téléphonique s'aperçoit près d'un divan, autre magie dont la jeune femme recluse a hâte de bénéficier.

Et, pendant qu'on admire, d'autres femmes viennent tour à tour et saluent les missionnaires, les petits enfants se montrent aussi ; ils sont potelés, joufflus, avec de grands yeux noirs, fiers déjà, et que l'on devine facilement durs sous l'empire de la colère.

En voici quatre ou cinq, prêts à sortir sous la conduite de deux matrones respectables. Leur longue *gellaba* blanche les couvre jusqu'aux pieds chaussés de jolies babouches brodées. Sous leur capuchon, on voit à peine leur figure rose et la médaille dorée qui brille sur le front.

On passe dans une cour où les esclaves arrosent et lavent, l'eau jaillit de toutes parts et répand une délicieuse fraîcheur. Au jardin, orangers et citronniers embaument ; l'amandier fleurit et le figuier donne son ombre ; tous ces arbres sont plantés en de profondes excavations destinées à maintenir l'eau, mais les petites babouches des femmes peuvent glisser sous les branches sans crainte de se ternir :

toutes les allées étant surélevées sont pavées de zeligs.

Au moment du départ, une toute jeune fille, presque une enfant, vient, elle aussi, saluer les religieuses. Fiancée de la veille, elle écoute gracieuse les quelques mots de félicitations, mais ses yeux restent obstinément baissés.

Des foulards de différentes couleurs, soigneusement noués, enveloppent sa tête. Une coutume particulière à la famille a été observée, hier, à la cérémonie des fiançailles ; on a répandu une bouillie épaisse de henné sur la tête de la jeune fille et mis par-dessus un œuf frais... le tout maintenu par ces mouchoirs bien serrés. Puis, la toilette achevée, pendant que la petite fiancée était assise, voilée, sur un trône devant les invitées, on a fait approcher une femme tenant dans ses bras un petit gar-

çon de deux ans environ. Et cet enfant, frappant fort avec une grosse clé, a dû casser l'œuf sur la tête de la jeune fille. Le henné s'est mêlé à l'œuf mais personne ne doit toucher à la coiffure. Dans huit jours seulement, on retirera le mélange desséché et il sera conservé comme un talisman dans un des coussins du trousseau.

Pourquoi faut-il un bébé de deux ans pour accomplir le rite et pourquoi la clé employée doit-elle être celle de la maison ? Personne n'a su en donner l'explication aux visiteuses : c'est la *kaida*, la coutume, et cela suffit...



PREMIER JEÛNE.

Sous le croissant, la rigoureuse loi du jeûne n'oblige pas les petites filles ; pourtant il est d'usage de faire jeûner les aînées d'entre elles à la mi-lune du Ramadan.

Ce premier jeûne est l'occasion d'une fête très solennelle pour laquelle, huit jours et plus à l'avance, dans le mystère de leurs palais, femmes et fillettes se livrent à des préparatifs de toilette sans fin, élégance que la *kaida* rend obligatoire, rituelle.

Or, pour Mélika, Khaddouj, Arkia, le grand jour est arrivé. Elles ont passé toute la nuit à chanter, à s'amuser, tout en faisant honneur au couscous, au ragoût, aux sucreries du festin. La dernière trompette avant le lever du soleil a suspendu brusquement la fête et

depuis, pas même une goutte d'eau, n'a effleuré les lèvres des jeûneuses. Tout le jour s'est passé sur le divan, dans l'ombre silencieuse de la grande chambre, au plafond sculpté ; puis Mélika et ses sœurs ont été parées par les esclaves, non plus en enfants, mais comme de vraies petites femmes, de trois robes superposées aux nuances les plus éclatantes, aux tissus les plus précieux ; des bijoux scintillent à leur ceinture, aux mains, au cou, sur leur front.

Dans le patio, entre les blanches colonnes, des trônes sont préparés pour les trois enfants. Sérieuses et émues, elles viennent s'asseoir ; leurs sœurs, leurs amies prennent place de chaque côté sur des divans bas. Toutes sont aussi parées comme de « petites femmes ». Le décor est à peu près le même que celui d'un mariage, mais c'est





un mariage de poupées ; les principaux personnages ont aujourd'hui la taille d'enfant. A part cela, rien n'y manque, ni la « marieuse » : Mouij Zineb, ni les *chirat*, dont la musique monotone et criarde est interrompue parfois par les modulations d'un *mouël* d'origine andalouse, ni l'assistance brillante de femmes merveilleusement parées, qui, ce soir, sont placées au second rang : l'honneur reste aux enfants.

La lumière électrique fait res-

plendir les couleurs, les costumes, les bijoux, mais une atmosphère lourde et morne pèse sur cette assemblée à jeun depuis l'aurore. Le tableau est d'ailleurs figé dans ses lignes principales par une *kaïda* inflexible : les mouvements sont rares, mesurés, calmes, toujours les mêmes depuis des siècles.

Un peu avant le coucher du soleil, il semble que doucement tout se réveille ; Mouij Zineb, dont les mouvements pleins de dignité semblent toujours reproduire ceux de ses ancêtres les « marieuses », enveloppe chacune des trois jeûneuses d'un superbe *haïk* en laine et soie. Puis elle les fait asseoir de nouveau sur les trônes encore exhausés de coussins. Elle étend alors sur elles un seul grand voile dont la bordure

large et épaisse, — couleur vert du Prophète — est rabattue sur leur petit visage. Dans cette obscurité soudaine, Zineb, la plus jeune, prend peur et se plaint. Sa mère, nullement étonnée, riposte ironiquement : « Ah ! la faim est venue ! »

Mais le supplice ne dure pas : les trompettes sonnent à la mosquée. On enlève le voile. La « marieuse » présente une cuillerée de miel à l'aînée qui l'effleure des lèvres, puis aux deux autres. La cuiller passe ensuite de lèvres en lèvres. Mouij Zineb met ensuite dans la bouche de chacune des trois fillettes une dattes et leur présente un verre de lait dont elles ne prennent que trois gorgées. Plateau de dattes et verre de lait suivent le même chemin dans l'assemblée que la cuillerée de miel.



Le jeûne est ainsi rompu solennellement au milieu des you-you d'allégresse ; les esclaves apportent les grandes tasses de *hariva* (soupe rituelle) et enfin le café.

Mélika, Khaddouj, Arkia ont franchi une grande étape dans leur existence, quelque chose de prestigieux, de sacré, les ennoblit désormais aux yeux de leurs petites sœurs.

Mélika, Khaddouj, Arkia ont franchi une grande étape dans leur existence, quelque chose de prestigieux, de sacré, les ennoblit désormais aux yeux de leurs petites sœurs.



HISTOIRE DU BRAHME MANOHARA



Un jour, il y a de cela quelque mille ans, au temps où le brahme Vichnou-Sarma était précepteur des trois fils du roi Sucu-Daroucha, il accompagna ses jeunes élèves à la chasse ; ceux-ci, fatigués, s'assirent au pied d'un arbre et réclamèrent de leur maître quelques récits.

Vichnou-Sarma ne demandait pas mieux puisqu'il leur en conta une kyrielle qui remplissent certains vieux livres tamouls, telegou, camarha.

Plusieurs de ces contes ont dû être traduits depuis fort longtemps : ne trouve-t-on pas parmi eux le thème de La Fontaine : la tortue portée dans les airs au moyen d'un bâton par deux canards, deux aigles, dit le conte indien.

En voici un autre : l'aventure du brahme Manohara, traduction libre ou littérale, vrai ou non, c'est bien Vichnou-Sarma qui l'a inventé.



Le brahme Manohara, président du conseil du roi de Yetty-Silahnaghéry, ayant perdu la confiance de son maître, entreprit pour se consoler, le pèlerinage de Cassy. Il comptait, en se baignant dans les eaux sacrées du Gange, se purifier de toutes ses fautes passées et... à venir.

Il cheminait seul et à pied, comme un vrai *sanniassy* (moine ou pénitent). Passant un jour dans un lieu fort sauvage, il entendit des gémissements qui semblaient sortir de terre. Il s'arrête, regarde, cherche ; enfin, découvre un puits, et au fond de ce puits : un serpent, un tigre, un aigle et... un orfèvre.

Que font là ces quatre vauriens ? pense Manohara.

« Ah ! très saint brahme ! se mirent à crier les infortunés, nous sommes tombés ici par accident ; mais vous, où allez-vous donc ?

— A Cassy, me baigner dans le Gange.

— S'il en est ainsi, une bonne action de plus vous portera bonne chance ; de grâce, tirez-nous d'ici ! »

Le brahme hésitait :

« Ce sont des méchants ; gagne-t-on des mérites à faire du bien aux méchants ? »

Le brahme n'était pas chrétien, c'est évident !

Cependant, il se laisse apitoyer, descend dans le puits et remonte d'abord le serpent, puis le tigre, puis l'aigle. Ces animaux, au comble de la joie, se prosternent à ses pieds, lui jurent une éternelle reconnaissance et, après force saluts et compliments, lui donnent un conseil d'amitié : laisser l'orfèvre au fond du puits...

« Nous le connaissons, ne vous y fiez pas ; les hommes ne sont pas comme les bêtes, ils sont ingrats et trompeurs, celui-ci pire que les autres, il vaut mieux le laisser où il est. Qu'il y meure ! »

Manohara se penche sur l'orifice :

« Vous entendez ? »

Le pauvre homme proteste avec véhémence :

« Seigneur !... seigneur !... ces animaux sont tous ennemis de l'homme ; sur leurs dires mensongers allez-vous me laisser-là ?... Souvenez-vous qu'il est écrit : « Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires et les gens de bien ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres. »

Une expression d'orgueil satisfait éclaire le visage du brahme. L'orfèvre ne l'a pas perdue, aussitôt il ajoute :

« N'oubliez pas que Vichnou lui-même n'a traversé tant de pénibles *avataram* que pour sauver les autres. »

Manohara est vaincu, il aide le compère à sortir de sa prison, puis continue sa route vers Cassy.



Ses dévotions accomplies, le brahme dut penser au retour. Quittant donc le Gange et ses rives enchantées, il reprit son bâton de pèlerin.





Après bien des journées de marche, le voici égaré dans un affreux désert. Épuisé de faim, de soif, de fatigue, Manohara s'était laissé tomber sur le sable et commençait

déjà ses adieux à la vie, quand tout à coup, le souvenir des animaux qu'il avait tirés du puits lui revint. Il les appelle... Un point noir dans le ciel, et déjà l'aigle rapide fond près de lui, plein de sollicitude. Il lui indique une source toute proche et, pendant que le brahme se désaltère, il va cueillir, pour les lui rapporter, des fruits savoureux, puis enfin remet le voyageur dans le droit chemin.

Poursuivant sa route, Manohara vint à passer devant la tanière du tigre, qui justement en embuscade, reconnaît son bienfaiteur et court à lui. Touchante rencontre ! On dirait deux vieux amis après une longue séparation. Invité par le fauve, le brahme le suit dans son repaire et y passe plusieurs jours, charmé des mille gentilleses de son hôte. Le moment du départ venu, le tigre, en souvenir, offre à son ancien libérateur des monceaux d'or et de bijoux, dépouilles des multiples victimes qu'il avait dévorées.

Ainsi chargé, le pèlerin arrive bientôt à la ville qu'habitait l'orfèvre. Celui-ci, apprenant sa présence, l'invite aussitôt à descendre dans sa maison et le reçoit avec grande affection.

Mis en confiance, le brahme se plaît à raconter son voyage, les péripéties du retour, les bons offices de l'aigle, la rencontre du tigre, le cadeau royal de ce dernier.

Pauvre imprudent ! Pour l'orfèvre, entendre parler de ces richesses, les voir, les désirer, les vouloir, fut tout un... Il se jette sur le brahme, le lie, le garrotte et, pour s'en débarrasser, le conduit au tribunal et l'accuse d'être un chef de brigands. Un ou deux bijoux seulement sont le témoignage de l'accusation. Sur quoi, Manohara est fustigé et jeté en prison sans autre forme de procès !



Pauvre Manohara ! dans un cachot sombre et infect, enchaîné comme un malfaiteur, lui, ex-grand ministre du roi de Yetty-Silahnaghéry !

En vain fait-il appel à toute sa philosophie, essayant de se persuader qu'on ne peut souhaiter un sort plus heureux, en vain tous les proverbes inventés par la sagesse hindoue passent-ils dans sa mémoire, Manohara gémit toujours. Que faire ?

« Au fait ! une idée... Mon ami le serpent... je ne l'ai pas encore revu »

Par quel procédé ?... Son de voix... incantation. télépathie... Manohara parvint-il à appeler le serpent à son secours ? Mystère.

Lui d'apparaître aussitôt... un serpent se faufile toujours... Les murs de la prison étaient sans doute de boue durcie et ces murs-là ont souvent des brèches. Manohara eut un sourire radieux en voyant le serpent montrer tout à coup sa petite tête, se glisser ensuite le long du mur et se balancer avec des airs de joie dans son triste réduit.

« Cher ami, vois à quelle extrémité je suis réduit ; c'est l'orfèvre qui m'a dépouillé, calomnié et injustement livré au tribunal.

— Ah ! seigneur brahme, ne t'avions-nous pas dit de te méfier de cet homme ? que puis-je faire maintenant pour te servir ?

— Que faire ? Mais me sortir d'ici si tu le peux.

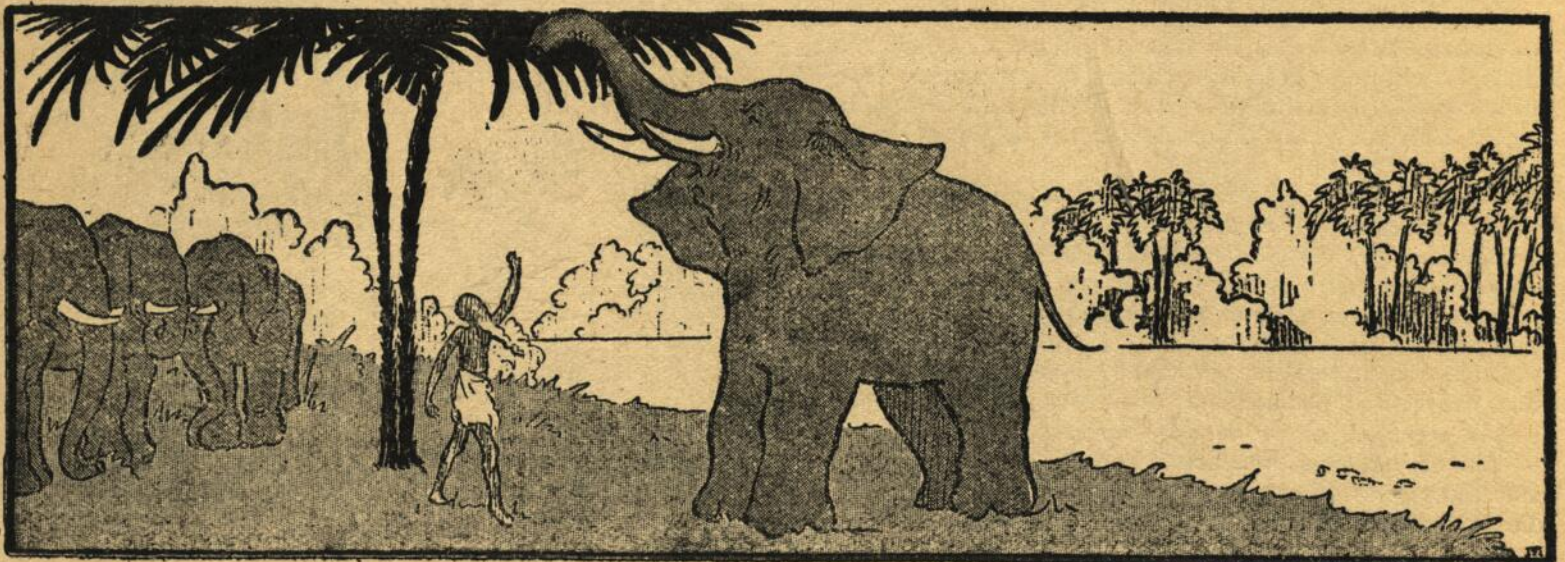
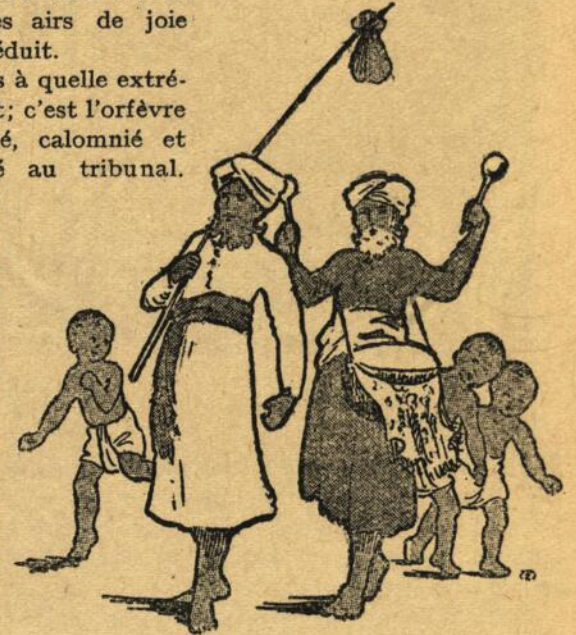
— Oh ! rien de plus facile pour moi ; cherchons un moyen. »

Le serpent, d'un petit air entendu, dresse sa tête, l'incline à droite, à gauche, puis se roule sur lui-même jusqu'à ce qu'il soit pelotonné comme un paquet de corde.

Après avoir tiré sa petite langue et cligné des yeux comme pour mieux réfléchir, au bout d'un moment il se met à rire, comme peuvent rire les serpents.

Il a trouvé !

Rampant gentiment vers son bienfaiteur, il lui grimpe jusque sur l'épaule, s'enroule amicalement autour de son cou, puis tout bas, à l'oreille... lui confie son idée.



Le brahme, sans mot dire, écoute attentivement, puis acquiesçant, hoche la tête et tout son corps remue par saccades... Lui aussi, le rire le prend !...

« Au revoir, camarade !

« — A bientôt ! »



Aux abords de la ville, sur les rives du Godaveri, en un parc magnifique, paissaient tranquillement les éléphants royaux. Des gardes, au visage brun sombre sous le turban écarlate, les vêtements chamarrés d'or, le sabre au clair, veillaient autour de la prairie.

Le crépuscule est tombé, reflétant des rayons de pourpre dans les eaux du fleuve... C'est l'heure où l'éléphant favori du roi Varava-Santa-Radja aime venir se désaltérer.

Le serpent, « le plus rusé des animaux », dit la Bible, le savait.

Il a glissé sans bruit à deux pas des sentinelles, il s'est caché dans les herbes et maintenant qu'il voit venir l'éléphant favori du Radja, il plonge sous l'onde.

Le splendide pachyderme s'avance, majestueux, paisible et relevant sa trompe, respire l'air parfumé, puis l'abaisse et la plonge dans l'eau rafraîchissante...

Le serpent, en un clin d'œil, se précipite, pénètre dans la trompe. L'éléphant se redresse, grogne, secoue sa tête énorme, piaffe et rue comme un fou ; rien à faire, le serpent, bien logé, reste à demeure.

Les serviteurs du roi se précipitent. Qu'est-il arrivé au bel éléphant ? Mais lui, furieux, les éloigne ; les hommes... et jusqu'aux éléphants ses frères, sont saisis de crainte et se tiennent à distance.

La nuit vient, puis une nouvelle aurore. Hélas ! le pauvre éléphant souffre de plus en plus ; il ne veut ni manger, ni boire, s'affaiblit déjà et commence à maigrir.

Tremblant et désolé, un officier va annoncer au Radja la maladie de son bel éléphant de parade, lui avoue qu'aucun des hommes de l'art, consultés, ne peut découvrir l'origine du mal.

Attristé, Varava-Santa-Radja fait venir les crieurs publics et

leur remet une bourse contenant 2.000 pagodes, et leur ordonne de la porter au bout d'une perche, par les rues de la ville, et de crier sans arrêt :

« Celui qui guérira l'éléphant du Radja aura cette bourse et d'autres présents. »

Ainsi firent les crieurs publics, et toute la ville en fut ému. Mais qui oserait se faire fort de guérir un mal ignoré ?

Enfin, le mot passant de bouche en bouche, vint à la prison où Manohara l'attendait.

Aussitôt, il fait transmettre au Radja le message suivant :

« Moi, votre esclave, le brahme Manohara, peux guérir ce soir même l'éléphant royal. »

La prison s'ouvre, les chaînes tombent, les 2.000 pagodes sont versées au captif qui, à peine les regarde, mais très solennel, se fait conduire au parc sur les rives du Godaveri.

Une foule marche à sa suite, mais doit s'arrêter à l'entrée du jardin. Seul, Manohara s'avance.

Tous les éléphants, jeunes et vieux, se rangent sur son passage et regardent de loin ce qui va se passer. Le malade, resté seul au fond de la pelouse, multipliait plus que jamais ses contorsions désespérées... Manohara s'approche, tourne trois fois autour de lui, fait des gestes dans l'air, des dessins sur la terre, et prononce des paroles que seuls savent les brahmes, les entremêlant du récit de sa délivrance, pour avertir le serpent qui, caché dans la trompe, écoutait.

Enfin, il commande :

« Esprit mauvais, sors de cet animal. »

Le serpent quitte sa cachette et disparaît dans le fleuve. Au même instant, l'éléphant s'apaise, son œil redevient gai, ses gestes pleins de calme et de noblesse et, avec le meilleur appétit, il mange l'herbe qu'on lui apporte et boit l'eau fraîche.

Dehors la foule applaudit.

Est-il besoin d'ajouter que Manohara fut reçu par le Radja, comblé de présents, et que l'orfèvre calomniateur fut pendu haut et court.

Il paraît que Vichnou-Sarma, en racontant cet apologue aux princes ses élèves, voulait les prémunir contre les faux amis et leur enseigner à ne point se confier au premier venu.



« PERMISSION DE DÉSOBÉIR A MAMAN »

Curimon (Chili).

HECTOR, surnommé « el negrito », tant il est noir, est client assidu de la « bonne soupe » des enfants pauvres. Parfois, la distribution terminée, quelques retardataires arrivent et la religieuse, à regret, doit les congédier, leur disant :

« Venez un peu plus tôt, demain. »

Hector n'est jamais de ce nombre : toujours le premier, il clame ses droits d'ancienneté :

« Moi, je venais déjà du temps de l'autre Supérieure ! » bien qu'à cette époque il n'était point né !

Le repas est suivi de la leçon de catéchisme pour les petits.

Un jour, où la maîtresse, expliquant le quatrième commandement, avait spécialement insisté sur la morale : « Il faut toujours

obéir à ses parents », Hector sonne à la porterie vers 5 heures, et demande sa maîtresse.

« Ma Mère, permission de désobéir à maman ?

— En voilà une demande !... mon petit ami. Et pourquoi veux-tu désobéir à ta maman ? »

L'explication est laborieuse : maman partie en ville, a laissé les trois petits à la garde de l'aîné, avec défense absolue de faire du feu en son absence. Vers 3 heures, la *guagua* (bébé) s'est éveillée et pleure. Elle a faim, c'est évident ! Pour la calmer, il faut lui donner du thé, et, pour faire du thé, il faut du feu.. Voilà pourquoi la permission de désobéir est indispensable !

Le « cas » trop compliqué pour le petit Hector ne l'est pas autant pour la religieuse. Quelques minutes après, le bambin part joyeux, une bouteille de thé bien chaud sous le bras.

STATISTIQUE DES MAISONS ET DES ŒUVRES DES FRANCISCAINES



ASIE

INDES

20 maisons

PRÉSIDENCE DE MADRAS - Ootacamund - Coïmbatour (2 maisons) - Kotagiri - Méliapour - Mont Saint-Thomas (2 maisons) - Tanjore.

ÉTAT D'HYDERABAD - Hyderabad (2 maisons).

ÉTATS DE COCHIN ET TRAVANCORE - Catti-parambou - Lourdapouram - Palluruthy - Keloor.

PRÉSIDENCE DE BOMBAY - Bombay (2 maisons) - Karachi - Khandala.

PUNJAB - Rawal-Pindi.

CACHEMIRE - Baramoulla.

6 crèches - 2 asiles - 13 orphelinats - 24 écoles dont 6 avec pensionnats - 4 foyers - 11 ateliers - 4 patronages - 12 catéchismes paroissiaux.

3 hôpitaux - 16 dispensaires - 1 lazaret - 2 asiles de vieillards - 8 centres de visites aux pauvres - 9 centres de visites aux malades - 1 centre de visites aux prisonniers.

3 catéchuménats - 1 refuge.

CEYLAN

8 maisons

Moratuwa - Colombo (2 maisons) - Hendala - Hatton - Nuwara-Elya - Mantivu - Batticaloa.

2 crèches - 2 orphelinats - 6 écoles dont 1 avec pensionnat - 4 ateliers.

1 hôpital - 3 dispensaires - 2 léproseries - 1 centre de visites aux pauvres - 1 centre de visites aux malades.

1 catéchuménat.

BIRMANIE

5 maisons

Mandalay - Chanthaywa - Khudung - Bhamo - Rangoon Kemmendine.

1 crèche - 1 asile - 3 orphelinats - 4 écoles dont 1 avec pensionnat - 1 catéchisme paroissial.

1 hôpital - 4 dispensaires - 2 léproseries - 1 asile de vieillards - 1 refuge - 1 centre de visites aux pauvres - 4 centres de visites aux malades.

1 catéchuménat.



MISSIONNAIRES DE MARIE EN DEHORS DE L'EUROPE —



CHINE

45 maisons

CHANTONG - Tchéfou (3 maisons) - Tsing-Tao - Fangtse - Wei-hai-wei - Tsi-nan-fou - Kiaochow-fou - Tsing-chow-fou.

HOUPÉ - Itchang (2 maisons) - King-chow-fou - Hankow (2 maisons) - Puchi - Shase.

CHENSI - Tung-yuen-fang - Sian-fou - San-yuan.

CHANSI - Tai-yuen-fou.

SETCOUAN - Chungking - Tchentou (2 maisons) - Souffou - Kiating - Sulting.

KOANG-TONG - Shui-hing.

THIBET - Ta-tsen-lou. - Mosimien

HOUNAN - Shangsha - Hengchow.

KIANG-SOU - Shanghai (2 maisons).

TCHÉLY - Tien-tsin - Pékin - Pao-ting-fou.

KIEN-TCHANG - Ning-yuen-fou - Houéli

MONGOLIE - Si-wan-tse - Slang-houo-ti - Nang-hoa-tsen - Tsi-sou-mou.

MANDCHOURIE - Changechung - Harbin (2 maisons).

22 crèches - 4 asiles - 23 orphelinats - 35 écoles dont 21 avec pensionnats - 16 ateliers - 8 patronages - 4 catéchismes paroissiaux.

25 hôpitaux - 49 dispensaires - 3 léproseries - 9 asiles de vieillards - 11 centres de visites aux pauvres - 36 centres de visites aux malades - 15 centres de visites aux prisonniers.

6 œuvres de baptiseuses - 14 catéchuménats - 4 refuges.

JAPON

5 maisons

Biwasaki - Hitoyoshi - Sapporo - Hiroshima - Tokio.

2 crèches - 1 asile - 3 orphelinats - 2 ateliers - 1 patronage - 2 catéchismes paroissiaux.

3 hôpitaux - 6 dispensaires - 1 léproserie - 1 asile de vieillards - 2 centres de visites aux pauvres - 2 centres de visites aux malades.

2 œuvres de baptiseuses - 2 catéchuménats - 1 imprimerie missionnaire.





PALESTINE

2 maisons

{ Bethléem - Jérusalem.

{ 1 asile - 1 orphelinat - 2 ateliers.
1 centre de visites aux malades.

SYRIE

4 maisons

{ Damas - Alep (3 maisons).

{ 1 crèche - 1 œuvre de la goutte de lait - 2 orphelinats - 2 écoles avec 2 pensionnats.
1 hôpital - 2 dispensaires.

TURQUIE

1 maison

{ Zongouldak (Héraclée).

{ 1 école - 1 pensionnat.
1 hôpital - 1 dispensaire.

AFRIQUE

MAROC

14 maisons

{ Casablanca (3 maisons) - Meknès (2 maisons) -
Rabat (2 maisons) - Fez (2 maisons) - Oudjda
- Marrakech - Midelt - Taroudant - Taza.

{ 5 crèches - 7 œuvres de la goutte de lait -
3 asiles - 8 orphelinats - 3 écoles dont 1 avec
pensionnat - 1 foyer - 3 ateliers - 4 patrona-
ges - 3 catéchismes paroissiaux.
4 hôpitaux - 5 dispensaires - 2 centres de
visites aux pauvres - 3 centres de visites aux
malades.

ALGERIE

1 maison

{ Alger.

{ 1 orphelinat - 1 atelier - 1 patronage - 1 caté-
chisme paroissial - 1 centre de visites aux
pauvres et aux malades.

TUNISIE

6 maisons

{ Carthage - Sainte-Marguerite - Tunís (2 maisons)
- Ain-Draham - Souk-el-Kemis.

{ 1 orphelinat - 2 ateliers - 2 patronages -
1 catéchisme paroissial.
2 hôpitaux - 8 dispensaires - 3 centres de
visites aux pauvres - 4 centres de visites aux
malades.

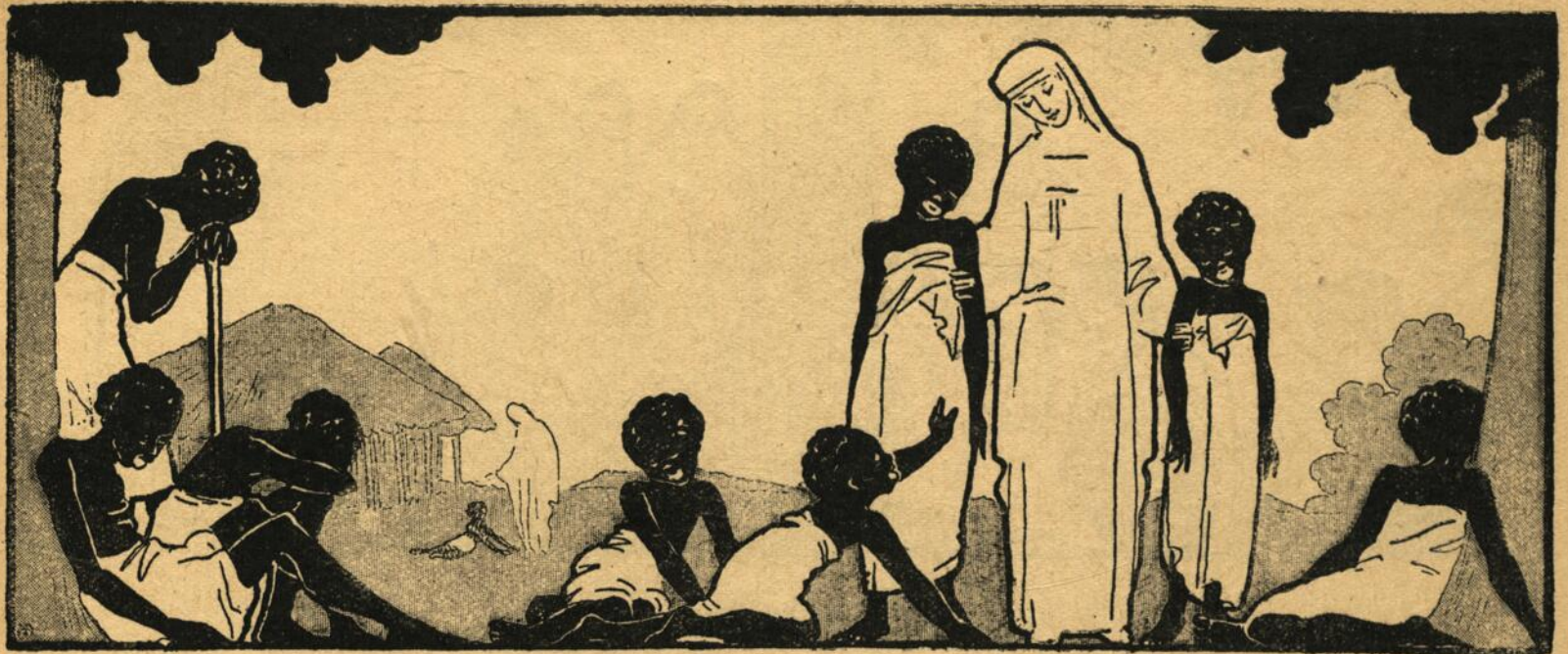
EGYPTE

5 maisons

{ Armant - Hawandeh - Kom-Ombo - Le Caire
Kafr-el-Zayat.

{ 2 orphelinats - 4 écoles dont 1 avec pensionnat
- 1 atelier - 2 patronages - 9 catéchismes pa-
roissiaux.
3 dispensaires - 1 centre de visites aux
pauvres et aux malades dans les gourbis.





	LYBIE 1 maison	{ Tripoli.	{ 1 crèche - 1 asile - 1 orphelinat - 1 patronage. 1 dispensaire - 1 asile de vieillards - 1 centre de visites des gourbis.	
	CONGO BELGE 8 maisons	{ Nouvelle-Anvers - Boma - Léopoldville - Stanleyville (3 maisons) Basoko - Sandoa.	{ 2 crèches - 6 œuvres de la goutte de lait - 6 asiles - 2 orphelinats - 8 écoles dont 2 avec pensionnats - 1 école ménagère - 6 ateliers - 1 patronage - 2 catéchismes paroissiaux. 10 hôpitaux - 10 dispensaires - 1 léproserie - 8 lazarets - 1 centre de visites aux pauvres - 2 centres de visites aux malades. 3 catéchuménats.	
	CONGO FRANÇAIS 2 maisons	{ Boundji - Lékéty.	{ 2 orphelinats - 1 école - 1 atelier. 2 dispensaires - 2 centres de visites aux malades. 2 catéchuménats - 1 refuge.	
	CONGO PORTUGAIS 1 maison	{ San Salvador.	{ 1 orphelinat - 1 école. 1 dispensaire - 1 centre de visites aux pauvres et aux malades.	
	MOZAMBIQUE 4 maisons	{ Beira - Mocumbi - Homoine - Lorenzo-Marques	{ 1 asile - 4 orphelinats - 4 écoles dont 1 pensionnat - 1 école ménagère - 2 ateliers - 1 patronage - 4 catéchismes paroissiaux. 1 hôpital - 3 dispensaires - 1 centre de visites aux pauvres et aux malades. 2 catéchuménats.	
	NATAL 1 maison	{ Umzinto.	{ 1 école - 1 orphelinat - 1 catéchisme paroissial - 1 dispensaire - 1 centre de visites aux pauvres et aux malades. 1 refuge.	
	MADAGASCAR 2 maisons	{ Ambohidratrimo - Tananarive.	{ 2 crèches - 1 asile - 2 orphelinats - 2 écoles - 2 ateliers - 1 patronage - 3 catéchismes paroissiaux. 1 hôpital - 2 centres de visites aux pauvres - 2 centres de visites aux malades. 1 catéchuménat - 1 refuge.	





AMÉRIQUE DU NORD

CANADA

6 maisons

Québec (2 maisons) - Sainte-Anne de Beaupré -
Montréal - Saint-Laurent - Winnipeg.

1 imprimerie missionnaire.
1 œuvre de la goutte de lait - 2 asiles - 2 écoles dont 1 avec pensionnat - 2 foyers - 1 école ménagère - 1 atelier - 8 patronages - 1 catéchisme paroissial.
2 dispensaires - 4 centres de visites aux pauvres - 4 centres de visites aux malades.

ETATS-UNIS

9 maisons

Woonsocket - Providence (2 maisons) - New-York - New-Bedford - Fall-River - Boston - Roslynn - Cincinnati.

1 imprimerie missionnaire.
3 asiles - 2 orphelinats - 2 écoles - 2 foyers - 1 atelier - 4 patronages - 18 catéchismes paroissiaux.
6 centres de visites aux pauvres - 4 centres de visites aux malades.

AMÉRIQUE DU SUD

CHILI

2 maisons

Curimon - Santiago.

2 orphelinats - 1 foyer - 2 ateliers - 1 patronage - 1 catéchisme paroissial
1 dispensaire - 1 centre de visites aux malades.

ARGENTINE

3 maisons

Mar-del-Plata - Buenos-Ayres - Serrano.

1 asile - 1 orphelinat - 2 écoles dont 1 avec pensionnat - 2 ateliers - 2 patronages.
2 centres de visites aux pauvres - 2 centres de visites aux malades.

PEROU

6 maisons

Aréquipa - Cuzco - Lima - Requena - Iquitos - Yurimaguas.

4 orphelinats - 3 écoles dont 2 avec pensionnats - 2 ateliers - 1 patronage - 3 catéchismes paroissiaux.
2 refuges.

BRESIL

3 maisons

Teffé - Campo-de-Jordao - Taubate.

1 crèche - 1 orphelinat - 1 école - 1 atelier - 2 patronages.
1 hôpital - 1 dispensaire - 1 centre de visites aux malades.

Océanie

ILES PHILIPPINES

6 maisons

Lipa - Attimonan - Sariaya - Bauan - San-Pablo - Manille.

6 écoles dont 4 avec pensionnats - 1 foyer - 1 patronage - 10 catéchismes paroissiaux.
1 dispensaire - 1 centre de visites aux pauvres - 2 centres de visites aux malades.

BNQ



C 000 143 393

143393 F